



RAPHAËL NEAL POUR « LE MONDE »

Iran-Israël : la diplomatie pour éviter la guerre

- ▶ Depuis la mort du chef du Hamas, Ismaïl Haniyeh, à Téhéran, le 31 juillet, dans une frappe attribuée à Israël, l'Iran promet d'infliger une réponse « ferme »
- ▶ En quête de soutien à sa riposte, l'Iran a obtenu la réunion en urgence, à Djedda, des pays de l'Organisation de la coopération islamique
- ▶ Pourtant, Téhéran semble faire de la solution diplomatique sa priorité. Une guerre ouverte avec Israël serait porteuse de nombreux risques
- ▶ « Une condamnation d'Israël sur la scène internationale serait une bien plus grande victoire pour l'Iran », estime le chercheur Hamidreza Azizi
- ▶ Les Etats-Unis disent, eux, s'impliquer « jour et nuit » pour empêcher une guerre entre Israël, l'Iran et le Hezbollah
- PAGE 4

PARIS 2024

- ▶ L'équipe de France masculine de volley-ball file en finale après sa victoire éclatante contre l'Italie
- ▶ La breakdance s'apprête à connaître ses premiers et ses derniers émois olympiques
- ▶ Sur « Flicadvisor », les policiers mobilisés s'échangent de bons plans cafés et restos

SUPPLÉMENT ET PAGES 7-8



AIMANTÉS PAR LES JEUX, LES TOURISTES DÉLAISSENT LES MUSÉES



Au château de Versailles, le 2 août. DAVID GOLDMAN/AP

Europe Mobilisation antiraciste dans de grandes villes du Royaume-Uni

Mercredi soir, des milliers de personnes se sont rassemblées à Liverpool, Newcastle, Bristol ou encore Londres, pour protéger les mosquées ou les foyers d'immigrés. A Walthamstow, dans le nord-est de la capitale, les antimigrants ne se sont pas montrés

PAGE 3

ÉDITORIAL
 AU BANGLADESH, L'URGENCE D'UN RENOUVEAU DÉMOCRATIQUE

PAGE 24

Politique

A deux ans des municipales, des rapports de force bousculés

PAGE 10

Ukraine

L'armée de Kiev a mené sa plus importante incursion en Russie

PAGE 3

Planète

L'Antarctique subit une vague de chaleur en plein hiver austral

PAGE 6



« Carmen », de Georges Bizet, aux arènes de Vérone (Italie), le 3 août. STEFANO VALENTINO/ENNEVI FOTO

Aux arènes de Vérone, dans le cœur de « Carmen »

TOUS LES ÉTÉS, la ville des amants de Vérone vit à l'heure de l'opéra et convie ses habitants à entrer dans l'arène. Notre journaliste a pu se glisser dans la peau d'une mendiante pour une représentation de Carmen, au côté de quelque 500 personnes – figurants, danseurs, musiciens et artistes lyriques – sans oublier ânes et chevaux. Une immersion dans la magie d'un espace « qui n'écrase pas les artistes mais au contraire les soutient et les enveloppe », selon les mots du baryton Ludovic Tézier.

PAGE 14

l'été en séries

Etre une femme en Anatolie il y a quarante siècles

Les tablettes exhumées de la cité de Kanesh dévoilent une société bien plus égalitaire que ce que les clichés nous en disent

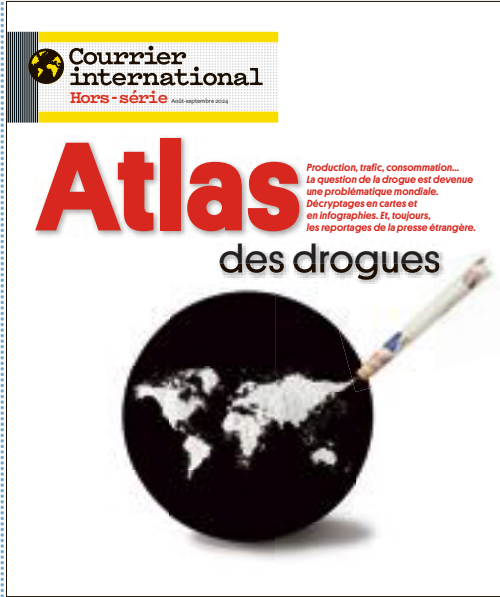
PAGE 20

Les « Ménines », une œuvre qui ne manque pas de chien

Le tableau peint par Velazquez en 1656 a inspiré cinquante-huit toiles à Picasso

PAGE 21

NOUVEAU HORS-SÉRIE



EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Courrier international



Fouad, 21 ans, originaire du Maroc et arrivé en Espagne par bateau, à El Vellon, le 31 juillet.
CESAR DEZFULI POUR « LE MONDE »

Espagne : tension autour des jeunes migrants

Les régions rechignent à accueillir les mineurs étrangers qui arrivent en nombre aux Canaries depuis l'Afrique

REPORTAGE

EL VELLON, FUENLABRADA (ESPAGNE) - envoyée spéciale

Le calme semble revenu dans le village espagnol d'El Vellon, début août. Deux mois ont passé depuis les incidents qui se sont produits autour du centre d'accueil pour mineurs étrangers de cette commune de 2000 habitants, située à 50 kilomètres au nord de Madrid. Le 9 juin, des habitants en colère ont tenté de pénétrer à l'intérieur du bâtiment pour en découdre avec les jeunes migrants qu'ils accusaient d'avoir commis une agression – sur qui ? les versions divergent – et d'avoir volé deux téléphones portables. L'accueil des mineurs étrangers non accompagnés, les *menas* (pour *menores extranjeros no acompañados*, «mineurs étrangers non accompagnés»), comme on les appelle en Espagne, provoque, ces derniers mois, de fortes tensions politiques. Jusqu'ici absente des controverses politiques, l'immigration est désormais devenue, de ce côté des Pyrénées aussi, un sujet inflammable.

Devant la porte du centre d'accueil, un pavillon loué par le gouvernement régional de la Communauté de Madrid, un travailleur social réticent à parler à la presse assure que les onze jeunes migrants isolés hébergés «ne veulent pas d'histoires». Chez les élus locaux, les opinions sont tranchées. La maire socialiste d'El Vellon, Catalina Llorente, a affirmé, en juin, que «90 % des méfaits attribués à ces jeunes n'ont pas été commis par eux», tandis que le maire conservateur de la localité voisine de Pedrezuela, Rodrigo Garcia, les a accusés de «semer la panique et de mettre en danger le vivre-ensemble pacifique des citoyens».

Les habitants du village, eux aussi, sont divisés. «Ces jeunes sont l'objet d'une campagne de dénigrement orchestrée par la droite,

estime Gustavo Diaz, conseiller fiscal de 46 ans, qui réside à 40 mètres du pavillon. Avant même l'installation du centre, l'association des jeunes du village a publié un communiqué pour dire qu'ils [les *menas*] représentaient un danger et qu'elle n'en voulait pas. La semaine dernière, il y a eu une agression au couteau, ils ont été accusés alors que ce n'était pas eux. Dès qu'il y a un incident ou une agression dans le coin, ils sont les boucs émissaires...»

«Expériences difficiles»

Laura (les personnes citées par leur prénom ont souhaité conserver l'anonymat), qui promène son chien, a participé à une manifestation, le 12 juin, devant les portes du centre, pour exiger sa fermeture. Elle affirme, au contraire, que «ces jeunes sont agressifs, ils s'en prennent aux jeunes d'ici et ne s'intéressent pas». Raul, un quinquagénaire employé d'une entreprise d'entretien des routes, attablé à un café de la place du village, les juge responsables du sentiment d'insécurité qui l'«empêche de sortir le soir dans son village avec [ses] enfants». «Moi, je parle avec les jeunes, l'interrompt Susana, une femme de ménage de 41 ans. Ils sont passés par des expériences difficiles, ils sont sympas, et l'un d'eux m'a même offert un bracelet», dit-elle en montrant une fine chaîne argentée autour de son poignet.

Ces tensions interviennent dans un contexte de pression migratoire accrue. Entre le 1^{er} janvier et le 31 juillet, 27600 migrants sont entrés illégalement en Espagne par la mer, dont 21500 par les îles Canaries, soit une augmentation de 152 % par rapport à 2023, selon le ministère de l'Intérieur. Dans les embarcations de fortune qui débarquent dans l'archipel, 10 % à 15 % des arrivants sont des mineurs isolés, selon l'Office des réfugiés de l'ONU.

La plupart viennent du Mali (43 %), du Sénégal (20 %), et du Ma-

roc (9 %), dont les ressortissants sont de plus en plus nombreux à emprunter la dangereuse route canarienne pour gagner l'Europe, du fait des contrôles accrus dans le détroit de Gibraltar. Si, au 31 décembre 2023, sur les 15000 personnes de 16 à 23 ans bénéficiant d'un permis de résidence, comme mineur non accompagné ou ancien *mena*, les Marocains comptaient pour 68 %, leur proportion ne cesse de baisser.

Cet afflux de mineurs isolés a poussé le président des Canaries, Fernando Clavijo (régionaliste), à tirer la sonnette d'alarme, en juin, et à demander aux autres régions autonomes espagnoles de prendre en charge, par solidarité, une partie de ces jeunes. «Nous devons honorer les traités internationaux, respecter les droits des enfants et les droits humains», a-t-il insisté, le 28 juillet, appelant les gouvernements locaux à ne pas «transformer un drame humanitaire en un problème politique».

Près de 6000 mineurs isolés se trouvent sur l'archipel des Canaries, alors que le nombre de places pour les accueillir est de 2000. Cependant, et alors que des centaines d'entre eux sont entassés dans les centres existants et sous des tentes installées en urgence, les autres régions n'ont accepté de prendre en charge que 350 jeunes. Un chiffre encore trop élevé pour le parti d'extrême droite Vox qui, en représailles au feu vert donné par le Parti populaire (droite, PP), a rompu, le 12 juillet, ses accords de coalition formés avec la droite

«Dès qu'il y a un incident ou une agression dans le coin, ils sont les boucs émissaire»

GUSTAVO DIAZ
habitant d'El Vellon

dans les régions de Castille-et-Léon, Valence, Aragon et Murcie.

Le 26 juillet, le PP, Vox et Junts (droite indépendantiste catalane) ont voté contre le projet de loi du gouvernement du socialiste Pedro Sanchez, visant à organiser de manière automatique la répartition des mineurs isolés sur l'ensemble du territoire en fonction des places disponibles. Mercredi 7 août, le gouvernement andalou a accusé Madrid de transférer des mineurs sur la péninsule au mépris de la loi.

Les communautés autonomes accusent le gouvernement central d'improviser. «Nous avons besoin d'ordre aux frontières et d'un financement dans la durée pour assurer l'accueil des mineurs», déclare la directrice générale chargée de l'enfance, de la famille et de la natalité du gouvernement régional (PP) de Madrid, Silvia Valmaña. «Pedro Sanchez doit aussi décréter une situation d'urgence, afin que nous disposions d'instruments législatifs souples et d'une base légale pour les décisions à prendre dans l'urgence.»

La dernière décision du gouvernement régional de Madrid fait polémique. Pour accueillir les mineurs étrangers isolés, qu'ils arrivent des Canaries ou de l'aéroport de Barajas, où certains profitent de l'escalade pour demander l'asile, la région de Madrid veut aménager un ancien centre de recherche du groupe aéronautique EADS, un bâtiment de 4000 mètres carrés abandonné depuis 2009 et situé en marge de la commune de Fuenlabrada, située à 20 kilomètres au sud de Madrid.

D'un côté se trouve l'immense zone industrielle de Cobo Calleja et ses centaines d'entrepôts de vente en gros. De l'autre, le parc de la Cantuña, colline pelée et jaunée par le soleil, s'étendant sur 120 hectares. Accolé à l'autoroute de Tolède et soumis au vrombissement incessant des voitures, le site, qui devrait accueillir, dès septembre, 96 *menas*, pourrait diffi-

cilement être plus isolé. Pis, la passerelle qui traverse l'autoroute conduit à une autre zone industrielle dominée par les néons d'un club de strip-tease et de passes.

«Ni l'endroit ni le type d'accueil ne sont corrects, c'est une sorte de grand conteneur pour cacher ces jeunes et faire comme s'ils n'existaient pas, s'insurge Javier Ayala, le maire socialiste de Fuenlabrada et principal opposant au centre. La droite me traite de raciste. Nous demandons, au contraire, de traiter ces jeunes comme des personnes et pas des numéros, de les installer par petits groupes dans de petites structures intégrées aux quartiers, pour qu'ils aient accès à des programmes socio-éducatifs.»

Rechercher un «bon travail»

«Il s'agira d'un centre de premier accueil pour des jeunes de 16 à 18 ans, où ils disposeront d'une aide médicale d'urgence, apprendront l'espagnol et pourront commencer une formation professionnelle, le temps que l'administration s'occupe de leurs papiers, rétorque M^{me} Valmaña. Ils n'y resteront que trois à cinq mois avant de rejoindre une structure plus petite et adaptée à l'insertion.» Les centres de la région de Madrid, selon l'élue, se trouvent à la «limite de leurs capacités», et le nombre de *menas* est passé de «1300 pris en charge sur toute l'année 2023 à 1500 sur les six premiers mois de 2024». «Auparavant, l'Espagne n'était qu'une porte d'entrée en Europe, à présent, beaucoup viennent ici avec l'intention d'y rester», ajoute M^{me} Valmana.

«Nous continuons à traiter un phénomène structurel, comme s'il s'agissait d'une situation d'urgence, regrette Andres Conde, directeur de Save the Children Espagne. Alors que nous avons besoin d'un mécanisme stable et d'une corresponsabilité de l'ensemble du territoire, nous voyons une utilisation politique du problème et une prolifération des discours haineux. Pourtant, selon les données de la

police, rien ne permet de dire que les mineurs isolés commettent plus de délits que la population nationale du même âge.»

Occupé à baisser l'auvent du bar Casa del Bacalao, sur la place de la mairie d'El Vellon, Anas, 18 ans et un visage encore enfantin, boucles noires et regard brillant, a quitté le centre de *menas* cette année, mais il est resté dans le village où il s'est fait une place. «C'est un gentil garçon», dit la responsable de la cuisine, Nina Carvalho, originaire du Portugal. Le jeune raconte le périple qui, il y a un an, l'a mené de son village, dans la région d'Agadir, aux Canaries, à bord d'un bateau pneumatique, à la recherche d'un «bon travail».

«Au Maroc, on est payé 5 ou 7 euros par jour, au mieux», dit-il.

La traversée a duré trois jours avant qu'il n'accoste à Lanzarote. De là, il a été transféré au centre d'El Vellon. «Celui qui a mis le bazar en juin est parti et depuis ça va mieux dans le village», dit-il, avant d'aller faire des livraisons avec un jeune Espagnol d'origine marocaine, Jawad Yahyaoui, 28 ans, qui l'a pris sous son aile. «Ce n'est pas facile d'arriver ici sans parents, sans famille, il n'y a rien dans ce village, pas même un centre commercial. Et ces jeunes veulent juste travailler...», assure-t-il.

A ses côtés, Fouad, 21 ans, opine du chef. Lui a quitté le Rif marocain, il y a trois ans. «Je suis parti d'Alhucemas à bord d'un bateau gonflable et je suis arrivé à Malaga», après la traversée du détroit de Gibraltar, raconte-t-il. Il a tenté d'être pris en charge dans des centres pour mineurs en Andalousie et au Pays basque, bien qu'il soit majeur. Il a fini par arriver à El Vellon, où vit un oncle, et il fait des petits travaux de jardinerie pour gagner sa vie. Quand il obtiendra des papiers, il retournera voir sa mère «qui pleure depuis trois ans» et cherchera un meilleur emploi, en Espagne ou en France. ■

SANDRINE MOREL

Au Royaume-Uni, mobilisations contre l'extrême droite

Des milliers de personnes se sont rassemblées dans les grandes villes pour protéger mosquées et foyers d'immigrés contre les émeutiers



Une manifestation antiraciste à Walthamstow, un arrondissement du nord-est de Londres, le 7 août. BENJAMIN CREMEL/AFP

REPORTAGE

LONDRES - correspondante

Ce mercredi 7 août s'annonçait comme électrique au Royaume-Uni, la police ayant dit redouter une centaine de rassemblements d'extrême droite, dix jours après le début des émeutes racistes et antimusulmans qui secouent le pays. Mais, à l'exception de quelques échauffourées, ce sont des dizaines de milliers de manifestants antiracistes qui ont pris possession des rues de Liverpool, Newcastle, Bristol ou encore Londres, pour protéger les mosquées, les hébergements d'urgence pour migrants et les cabinets d'avocats spécialisés dans le droit d'asile, menacés par l'extrême droite.

A Walthamstow, un arrondissement du nord-est de la capitale britannique comptant une des plus fortes populations musulmanes (d'origine pakistanaise et bangladaise) de la ville, la présence policière est massive dès l'après-midi de mercredi. Hoe Street, la rue principale, est pleine de monde – surtout des jeunes hommes d'origine asiatique. Les magasins ont presque tous fermé dès 17 heures, les commerçants redoutant d'éventuels dommages, alors que l'association Stand Up to Racism a appelé à un rassemblement pour protéger un cabinet d'avocats, ABV Solicitors, dont l'adresse circulait sur les messageries d'extrême droite, à la sortie du métro Walthamstow Central.

Un peu à l'écart de la grand-rue, la mosquée du quartier, Masjid-e-Umer, a également fermé ses grilles tôt. « Nous ouvrirons pour la prière du soir, en fonction des événements », assure un responsable du lieu de culte, qui refuse de donner son nom, mais précise qu'il a été conseillé aux fidèles de « rester à l'écart » des troubles et de « prier ». En revenant sur Hoe Street, la tension est palpable, dans l'attente d'éventuels militants antimigrants. Une mère de famille, en pleurs, se fraie un chemin, sa fille à la main, pressée de rentrer chez elle : « Faites attention à vous, restez à l'écart », prévient-elle. « Il ne se passera rien, les fascistes n'oseront pas se montrer,

il y a beaucoup trop de monde », prédit un vieil homme, habitant du quartier, dos appuyé contre une devanture fermée, qui refuse lui aussi de donner son nom.

Les émeutes des derniers jours ont éclaté à la suite d'une fausse information relayée sur les réseaux sociaux selon laquelle la personne ayant tué trois fillettes dans une attaque au couteau à Southport, dans le nord-est de l'Angleterre, le 29 juillet, était un migrant de confession musulmane arrivé récemment en *small boat* (une embarcation de fortune).

La rumeur a été amplifiée en ligne par des figures de l'extrême droite britannique comme Tommy Robinson, membre du parti raciste English Defence League (EDL), même si la police a précisé que la personne en garde à vue pour le meurtre des fillettes était un adolescent né à Cardiff (Pays de Galles) d'origine rwandaise.

« Pas de fascistes dans nos rues »
« Cette situation [les émeutes] est terrible, mais elle n'a rien à voir avec l'immigration », assure Abdul Wahib, 66 ans, habitant de Walthamstow, qui est sorti en curieux dans Hoe Street mais préfère s'éloigner après des mises en garde de voisins. Il regrette que son rendez-vous à l'hôpital ait été annulé « à cause des possibles émeutes », précise-t-il.

Beaucoup d'entreprises ont conseillé à leur personnel de travailler chez eux. Il est 19 heures et la tension grandit encore d'un cran dans Hoe Street, désormais noire de monde. « Selon la rumeur, les militants d'extrême droite ont trouvé refuge dans un pub, plus loin dans la rue », glisse Annemarie (qui n'a pas donné son nom), une enseignante en primaire de la localité, membre du principal syndicat enseignant britannique, le NEU, vêtue d'un tee-shirt « Refugees Welcome » (« les réfugiés sont les bienvenus »). Soudain, un mouvement de foule, des cris : fausse alerte, aucun « fasciste » en vue sortant d'un hypothétique pub.

Les militants anti-islam et antimigrants n'ont pas osé montrer leur nez et le rassemblement vire à l'énorme manifestation antira-

Un débat a émergé sur la nécessité de mieux contrer la désinformation, voire sur la possible interdiction de X dans le pays

ciste et propalestinienne. La foule scande « EDL not welcome in Walthamstow » (« l'EDL n'est pas la bienvenue à Walthamstow ») ou « No fascists in our streets » (« pas de fascistes dans nos rues »), certains hurlent « Allahu akbar » (« Dieu est grand »), ou « Free Palestine » (« libérez la Palestine »). « Je voulais être présente pour montrer la solidarité de notre communauté face au racisme », explique Annemarie.

« Quatorze années de gouvernement conservateur ont mis nos services publics à genoux et l'extrême droite leurre les gens modestes en leur faisant croire que les responsables sont les migrants », ajoute-t-elle. Depuis que le milliardaire américain Elon Musk a racheté le réseau social Twitter – depuis rebaptisé « X » –, il a réautorisé la présence de Tommy Robinson sur sa plate-forme. L'homme, déjà condamné à de la prison ferme pour outrage à magistrats, s'y livre à des propos ouvertement islamophobes.

Le libertarien Elon Musk s'est même invité dans la crise britannique, affirmant qu'elle mènerait à la « guerre civile » et qualifiant Keir Starmer, le premier ministre travailliste, en fonctions depuis tout juste un mois, de « two-tier Keir » (« avec Keir c'est le deux poids, deux mesures »), légitimant la théorie véhiculée par l'extrême droite selon laquelle la police ne traiterait pas les émeutiers de la même manière selon qu'ils sont issus des minorités ou de l'extrême droite. Downing Street a rejeté fermement l'accusation de « police à deux vitesses » et Mark Rowley, le chef de la Metropolitan Police, la force territoriale

chargée du Grand Londres, l'a qualifiée de « non-sens ».

Un débat sérieux a cependant émergé sur la nécessité de mieux contrer la désinformation en ligne, voire sur la possible interdiction du réseau X au Royaume-Uni. « Keir Starmer, pourquoi ne pas faire adopter une loi d'urgence pour fermer Twitter [dans le pays] ? », interroge l'avocate Jessica Simor, spécialiste des droits humains. « Il y a suffisamment de raisons pour le faire. Un des hommes les plus riches du monde utilise sa plate-forme pour causer de graves dommages, mettant ainsi des vies et des communautés en danger », ajoute l'avocate, sur... X.

6 000 agents antiémeutes

Le gouvernement Starmer se concentre pour l'instant sur les réponses policières et judiciaires. Plus de 6 000 agents antiémeutes étaient en alerte, mercredi, et plus de 400 arrestations ont déjà eu lieu depuis le début des violences. Derek Drummond, 58 ans, a ainsi été condamné, mercredi, par la cour royale de justice de Liverpool à trois ans de prison pour sa participation à une émeute à Southport, le 30 juillet. Jordan Parlour, 28 ans, est le premier à avoir été reconnu coupable d'« incitation à la haine raciale » sur Facebook, pour avoir encouragé à attaquer un lieu d'hébergement de migrants à Leeds.

Les émeutiers vont-ils enfin ravaler leur colère et leurs frustrations ? Les événements des derniers jours choquent une majorité des Britanniques, dans un pays qui se félicite de ses valeurs de tolérance. Selon un sondage YouGov réalisé les 5 et 6 août, 85 % des personnes interrogées désapprouvent la violence.

Il est 20 heures à Walthamstow. La foule des manifestants se disperse. « Après une si massive contre-manifestation, les fascistes n'oseront pas venir à Londres, qui est une ville trop diverse. Ce n'est peut-être pas le cas dans le reste du pays, dans le Nord [plus pauvre et moins ouvert à la diversité que la capitale] », souligne un grand jeune homme, militant antiraciste, qui ne donne que son prénom, Tom. ■

CÉCILE DUCOURTIEUX

L'armée ukrainienne est entrée en Russie

L'incursion dans la région de Koursk, mardi et mercredi, est la plus importante jamais effectuée depuis le début de la guerre

Plusieurs centaines de militaires ukrainiens, équipés d'une dizaine de chars et d'une vingtaine de véhicules blindés, ont lancé une offensive, mardi 6 août, sur le territoire russe frontalier de l'Ukraine, semant la panique dans la région de Koursk, où l'état d'urgence a été décrété mercredi. Plusieurs localités, notamment la petite ville de Soudja, ont été bombardées par des drones et des missiles, causant au moins cinq morts et plus de trente blessés, selon le bilan officiel. Appuyée par la présence de deux mille hommes massés du côté ukrainien de la frontière, cette incursion est la plus importante jamais effectuée en Russie depuis le début de la guerre.

Dans la nuit de mardi à mercredi, de violents combats ont eu lieu à Goncharivka et à Olechnia, toujours dans la région de Koursk, selon la chaîne Telegram Rybar, proche du ministère russe de la défense. Des soldats russes se sont retrouvés encerclés à Olechnia. Plusieurs d'entre eux ont été faits prisonniers, dont des appelés, chargés de patrouiller à la frontière, selon des vidéos postées sur les réseaux sociaux ukrainiens.

L'offensive s'est poursuivie mercredi, les blogueurs militaires russes signalant une avancée des troupes ukrainiennes sur quinze kilomètres et la prise de plusieurs villages, une vingtaine, selon eux. Nikolayev-Daryino, Daryino, Sverdlikovo, Oboukhovka, Pokrovskoïe, Tolsty Loug, Lioubimovka, Gornal, Guevo et Kourilovka seraient désormais sous contrôle ukrainien, tout comme la station de gaz de Soudja.

Si elle se confirme, cette prise est embarrassante pour Moscou. C'est par Soudja que le gaz russe est acheminé, via le gazoduc Droujba qui traverse l'Ukraine, vers les foyers slovaques, hongrois et autrichiens. Impossible à vérifier, cette information a été largement relayée par les réseaux sociaux russes. Jusqu'à susciter une vague d'anxiété sur le marché européen du gaz, qui a enregistré une hausse de 4,8 % mercredi, soit le niveau le plus élevé depuis décembre selon Bloomberg.

Vue de Moscou, à 500 kilomètres de là, l'attaque a été jugée préoccupante, au point que Vladimir Poutine a convoqué son conseil de sécurité à la mi-journée, mercredi. Découvrant l'offensive comme une « provocation à grande échelle », il s'est érigé contre les « bombardements aveugles contre des cibles civiles ». Puis il a sommé le premier vice-premier ministre, Denis Mantourov, de superviser « dès maintenant » l'assistance aux résidents des zones touchées.

Dans un entretien vidéo avec le président diffusé à la télévision, le chef d'état-major, Valeri Guerassimov, s'est voulu rassurant, affirmant que « l'avancée de l'ennemi en profondeur dans le territoire a été stoppée par des frappes de l'aviation et de l'artillerie ». Selon lui, jusqu'à mille soldats ukrainiens étaient impliqués dans l'attaque. « Plus d'une centaine ont été tués, plus de deux cents blessés », a-t-il déclaré.

Visiblement, le Kremlin a été pris de court. Soumise par le passé à quelques attaques de drones, la région de Koursk était malgré tout bien moins touchée par la guerre que sa voisine Belgorod, où plus d'une dizaine de localités ont dû être évacuées. Considérée comme plus sûre, la frontière à Koursk était gardée par des appelés inexpérimentés et légèrement armés.

« Au cours des dernières vingt-quatre heures, notre région a résisté héroïquement aux attaques des combattants ukrainiens », a déclaré le gouverneur par intérim Alexei Smirnov sur son compte Telegram, ajoutant que tous les services des urgences étaient en état d'alerte. En raison de l'intensité des combats, les habitants ont été invités à donner leur sang. Mais pour l'heure, la population ne songe qu'à une chose, être évacuée. Six cents personnes l'ont été jusqu'ici, a indiqué M. Smirnov, tandis que plusieurs milliers d'autres ont fui par leurs propres moyens.

Habitants affolés

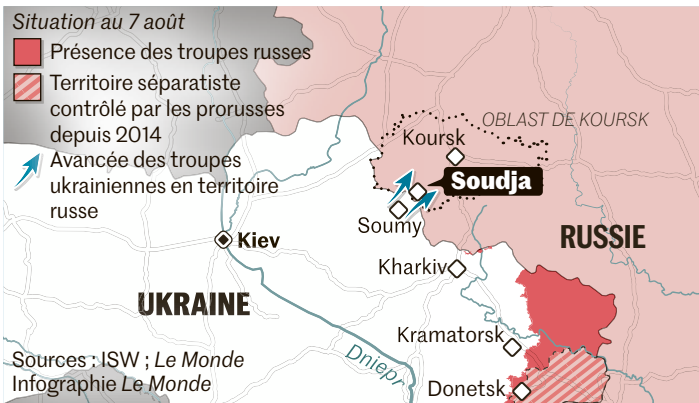
Sur les réseaux russes, des témoignages d'habitants affolés, ne sachant pas où se réfugier, ont circulé en boucle. Selon certains d'entre eux, relayés mercredi par le site d'opposition Viorstka, le mécontentement est grand parmi les civils. Ceux qui ont quitté les lieux ont dû chercher eux-mêmes un hébergement alors que la zone des combats est privée d'eau, de gaz et d'électricité.

Des blogueurs russes favorables à la guerre se sont mis à critiquer le ministère de la défense pour son impréparation. « Nous savions que les forces armées ukrainiennes avanceraient dans la région de Koursk (...), mais au sommet [du commandement] rien n'a été fait », écrit Anastasia Kachevarova, blogueuse pro-Kremlin, sur la messagerie Telegram.

Pour l'heure, Kiev n'a pas commenté officiellement la percée de son armée, se contentant d'organiser, mercredi, l'évacuation de 6 000 personnes installées dans vingt-trois localités de la région ukrainienne de Soumy, voisine de celle de Koursk. L'objectif de l'incursion est d'attirer des renforts russes à Koursk dans l'espoir d'affaiblir l'offensive en cours dans la région de Donetsk, dans l'est de l'Ukraine, où les forces de Moscou avancent. Mais quand bien même la Russie viendrait à engager ses réserves pour stabiliser le nouveau front, cela n'aurait probablement que peu d'impact à long terme, compte tenu du vaste réservoir d'effectifs humains dont elle dispose.

L'offensive ukrainienne a été suivie de près à Washington. « Nous allons contacter l'armée ukrainienne pour en savoir plus sur ses objectifs », a déclaré mercredi Karine Jean-Pierre, porte-parole de la Maison Blanche. En mai, le président Joe Biden avait autorisé Kiev à utiliser l'armement américain fourni pour frapper des cibles militaires sur les territoires russes proches de la frontière. ■

MARIE JÉGO



Iran-Israël : la diplomatie tente d'éviter une guerre

Téhéran promet toujours une réponse « ferme » à l'assassinat de Haniyeh sur son territoire mais cherche d'abord une condamnation de l'Etat hébreu

BEYROUTH - correspondante

L'Iran était venu chercher à Djedda, en Arabie saoudite, mercredi 7 août, le soutien des pays musulmans dans l'escalade qui l'oppose à Israël. Avec la Palestine, il avait sollicité une réunion d'urgence de l'Organisation de la coopération islamique (OCI), en réponse à la mort d'Ismaïl Haniyeh, le 31 juillet, à Téhéran, dans une frappe attribuée à l'Etat hébreu.

L'Arabie saoudite, leader du monde musulman sunnite, lui a donné satisfaction, en sortant du silence qu'elle observait depuis la mort du chef du Hamas pour se joindre aux condamnations des pays membres de l'OCI. « *L'assassinat d'Ismaïl Haniyeh est une violation flagrante de la souveraineté de l'Iran, du droit international et de la Charte des Nations unies, qui menace de déstabiliser la région* », dénonce la diplomatie saoudienne.

L'Iran était en quête d'un tel soutien depuis l'attaque, subie comme une humiliation, au cœur de sa capitale. Quand bien même Téhéran a promis d'infliger à Israël une réponse « *ferme* » pour restaurer sa dissuasion, le gouvernement fait d'une solution diplomatique une priorité. Le pays ne veut pas être entraîné dans une guerre ouverte avec l'Etat hébreu, qui pourrait compromettre son rapprochement avec les Etats arabes et ses efforts pour sortir de son isolement international.

Depuis le 31 juillet, la République islamique s'évertue à défendre la légalité de sa riposte potentielle au regard du droit international et tente d'isoler diplomatiquement l'Etat hébreu. « *Si les Etats-Unis et les pays occidentaux veulent éviter la guerre et l'insécurité dans la région, ils devraient immédiatement cesser de vendre des armes et de soutenir le régime sioniste* », a ainsi exhorté, mercredi, le président iranien, Masoud Pezeshkian, lors d'une conversation avec Emmanuel Macron, selon la présidence iranienne. Téhéran « *doit s'engager à appeler les acteurs déstabilisateurs qu'il soutient à la plus grande retenue, pour éviter un embrase-*

Téhéran s'évertue à défendre la légalité de sa riposte potentielle au regard du droit international

ment », a fait valoir la présidence française, appelant à « *sortir de la logique de représailles* ».

« *Une condamnation d'Israël sur la scène internationale constituerait une grande victoire pour l'Iran, bien plus que de cibler une base israélienne* », estime Hamidreza Azizi, chercheur à la Stiftung Wissenschaft und Politik, à Berlin. Dénonçant une violation de sa souveraineté et une menace à la paix et à la sécurité régionale et internationale, l'Iran invoque son « *droit inhérent à la légitime défense, selon l'article 51 de la Charte des Nations unies* ».

Plaider la désescalade

Comme elle l'avait déjà fait en avril, avant de mener une offensive d'ampleur contre Israël, en réponse à l'attaque du consulat iranien, à Damas, qui a tué des hauts gradés des gardiens de la révolution, Téhéran laisse entendre qu'une condamnation de l'Etat hébreu par le Conseil de sécurité des Nations unies ôterait toute nécessité à une riposte militaire. Cette condamnation n'est cependant pas venue. Washington s'est seulement défendu de toute implication dans la mort du chef du Hamas – une organisation classée terroriste par les Etats-Unis et l'Union européenne –, pour ne pas s'exposer à des représailles contre ses bases en Irak et en Syrie.

L'administration américaine dit s'impliquer « *jour et nuit* » dans une « *intense diplomatie* » pour empêcher une guerre régionale entre Israël, d'une part, l'Iran et le Hezbollah libanais, d'autre part. Les partenaires arabes et les alliés occidentaux, comme la France ou la Suisse – qui représente les intérêts des Etats-Unis en Iran –, se démènent aussi sans relâche pour plaider la désescalade. Afin

d'amener l'Iran à la retenue, Washington fait valoir qu'une confrontation pourrait saper les chances de parvenir à un cessez-le-feu entre Israël et le Hamas dans la bande de Gaza.

« *Nous pensons que l'on n'a jamais été aussi proche* » de sceller un accord, a assuré, mercredi, le porte-parole du Conseil de sécurité nationale, John Kirby. Le représentant permanent de l'Iran auprès de l'ONU, Amir Saïd Ira-vani, lui a répondu qu'un « *cessez-le-feu à Gaza et le retrait d'Israël de Gaza* » étaient une priorité pour l'Iran, avec celle de « *punir l'agresseur pour l'assassinat du martyr Haniyeh* ». Mais la capacité de Washington à amener le premier ministre israélien, Benjamin Nétanyahou, et le nouveau chef du Hamas, Yahya Sinouar, à un compromis, est mise en doute.

Alliée de l'Iran, la Russie a dépêché à Téhéran, lundi 5 août, Sergueï Choïgou, secrétaire du conseil de sécurité russe, pour transmettre aux dirigeants iraniens un message de retenue, de la part du président russe, Vladimir Poutine. « *La Russie craint qu'une guerre entre l'Iran et Israël ne conduise à de lourdes attaques israéliennes contre la Syrie, qui pourrait provoquer l'effondrement du régime Assad et mettre en péril les acquis militaires et économiques russes en Syrie* », indique Arman Mahmoudian, chercheur au Global and National Security Institute de l'université de Floride du Sud. L'émissaire russe a reçu de Téhéran une demande de livraison de systèmes de défense aérienne et de chasseurs Su-35.

Malgré cette mobilisation internationale, la riposte iranienne pourrait bien être « *inévitabile* », selon des sources diplomatiques. Mercredi, le ministre des affaires étrangères iranien par intérim, Ali Bagheri Kani, a assuré qu'elle surviendrait « *au moment opportun et sous la forme appropriée* ». « *No-tre riposte viendra, elle sera forte et efficace* », avait répété, la veille, le chef du Hezbollah, Hassan Nasrallah, déterminé à venger la frappe israélienne qui a tué son bras droit, Fouad Chokr, ainsi que cinq civils, dans la banlieue sud de Beyrouth, le 30 juillet. Hassan Nasrallah a, néanmoins, plaidé la mesure, avec une riposte « *méticuleuse* » et non « *impulsive* ».



Ali Bagheri, ministre des affaires étrangères iranien par intérim, à Djedda, le 7 août. AMER HILABI/AFP

Les réticences arabes

« *Il est encore temps pour l'Iran de prendre la décision d'une frappe calibrée plutôt que d'une attaque d'envergure si Téhéran reçoit les garanties nécessaires* », souligne M. Azizi. Selon un bon connaisseur du dossier, la retenue pourrait s'imposer à l'Iran et au Hezbollah de par la stratégie même dans laquelle ils se positionnent dans la durée. « *Ils savent que la guerre va s'inscrire dans la durée, qu'il faut encaisser une riposte et une escalade mesurées pour résister sur le long terme* », indique cette source, alors que le Hezbollah a déjà perdu quatre cents de ses combattants, dont plusieurs hauts gradés, depuis octobre 2023.

Si, en avril, l'Iran avait informé les Américains et les pays arabes

des contours de sa riposte au préalable, elle entretient, aujourd'hui, le flou le plus total sur ses intentions. « *L'attente israélienne, depuis une semaine, fait partie du châtiement* », a assuré Hassan Nasrallah, raillant la fébrilité et la faiblesse d'Israël.

Washington a redit, mercredi, sa détermination à défendre l'Etat hébreu. Des navires de guerre et des avions de combat supplémentaires ont été déployés au Moyen-Orient. L'alliance de défense que les Etats-Unis avait constituée, en avril, avec l'aide de pays arabes a, elle, du plomb dans l'aile. L'Egypte, la Jordanie et les pays du Golfe avaient aidé à déjouer l'attaque iranienne contre l'Etat hébreu, avec partage de renseignements et, en ce qui concerne Amman, l'interception de drones et de missiles iraniens dans son espace aérien.

Mais, lors d'une tournée régionale destinée à reformer cette al-

liance, le général Michael Kurilla, chef du commandement central américain au Moyen-Orient, s'est heurté aux réticences arabes. « *La coalition jordanienne et golfienne contre les frappes iraniennes a été exagérée par Israël, en avril. Cette fois-ci, la Jordanie a d'ores et déjà annoncé son intention de rester neutre. Idem pour les six pays du Golfe qui ne veulent rien avoir à faire avec cette escalade* », explique le politologue émirati, Abdulkhaleq Abdulla.

Ces pays, bien que peu amènes, pour certains, à l'égard du Hamas, ont été échaudés par l'assassinat d'Ismaïl Haniyeh, une « *provocation* » d'Israël qui menace de faire basculer la région dans une guerre totale, mais aussi mis en garde par Téhéran, qui a désigné comme cible quiconque interviendrait en défense d'Israël. ■

GHAZAL GOLSHIRI
ET HÉLÈNE SALLON

A Gaza, le stade Yarmouk, de l'arène sportive au centre de détention

L'enceinte où s'entraînaient les athlètes palestiniens rêvant de JO a été détruite. Elle a servi de site d'interrogatoire pour l'armée israélienne

PARIS 2024

TEL-AVIV - envoyé spécial

Une partie des gradins a été anéantie par un tir de missiles. La pelouse du terrain de football, autrefois verte et bien taillée, a été retournée à coups de bulldozers. Et, mêlée aux gravats, la piste d'athlétisme est à peine reconnaissable. Le stade Yarmouk, situé dans le quartier Zeitoun de la ville de Gaza, l'une des rares enceintes sportives aux standards internationaux de la bande côtière, est aujourd'hui inutilisable du fait des dommages que l'armée israélienne lui a infligés. « *Les soldats ont même détruit le réseau électrique et le système d'irrigation* », témoigne Adel Al-Fasih, le manager de l'installation, qui a perdu sa femme et cinq de ses enfants dans une frappe sur sa maison.

C'est dans le stade Yarmouk que s'entraînaient les athlètes rêvant de participer aux Jeux olympiques depuis 1995 – date de l'entrée de la Palestine au Comité international olympique (CIO). Mais depuis octobre 2023, la guerre menée par l'armée israélienne dans l'enclave a causé la mort de nombreux sportifs. Parmi eux, figure Hani Al-Masdar, l'entraîneur adjoint de l'équipe nationale de football de Palestine, tué avec une quarantaine de personnes, dans un bombardement sur Deir Al-Balah, le 6 janvier.

L'attaquant vedette de l'équipe de Palestine, Mohammed Barakat, auteur de 114 buts pour le club de Khan Younès, a péri, lui, le 11 mars, dans la même ville, après une frappe israélienne qui a détruit sa maison. Le 11 juin, Majed Abu Maraheel, coureur de fond et tout premier athlète palestinien à avoir concouru aux JO, en 1996 à Atlanta, est mort dans le camp de

réfugiés de Nousseirat, d'un manque de médicaments pour soigner son insuffisance rénale.

« *La liste est encore longue* », s'attriste Nader Jayousi, le président du Comité olympique palestinien, qui estime à environ 400 le nombre d'athlètes gazaouis tués depuis le 7 octobre 2023. Et comme le stade Yarmouk, beaucoup d'installations sportives de la bande de Gaza ont été détruites par l'armée israélienne, sans la moindre justification sécuritaire.

« Un camp de torture »

L'enceinte, qui pouvait accueillir jusqu'à 9 000 spectateurs, avait été inaugurée en 1952, quand l'enclave était administrée par l'Egypte. « *Nos parents et nos grands-parents y voyaient un symbole de coopération arabe et de soutien à la cause palestinienne* », se remémore Adel Al-Fasih. Lieu de « *triomphes* » et de « *défis* » pour les clubs locaux et les sélec-

tions nationales, ce stade, parmi les plus anciens et les plus grands de Palestine, offrait de brèves échappatoires à la population sous blocus depuis 2007.

En plus des événements sportifs, la municipalité de Gaza, propriétaire des lieux, y organisait des festivals et quelques grands mariages. Abîmé par les bombardements à chaque guerre, comme pendant l'opération « *Plomb durci* » de la fin 2008, le stade Yarmouk a toujours été reconstruit à l'identique, grâce aux financements de la banque de développement allemande KfW, explique Tamer Al-Absi, le vice-président de la Fédération palestinienne d'athlétisme.

Des réparations nécessaires pour accueillir certains grands rendez-vous comme, en 2016, la finale de la coupe de Palestine, entre Ahli Al-Khaleel, le club de Hébron et le Shabab, l'une des formations de Khan Younès. Par le

biais de l'application WhatsApp, Adel Al-Fasih parle avec émotion de l'une des dernières rencontres de la saison 2022-2023 de la ligue de Palestine, la « *compétition loyale* » entre l'équipe d'Al-Shati et celle de Naâma. L'ultime match au « *Yarmouk* » avant la guerre.

Après le 7 octobre 2023, des milliers de Gazaouis fuyant les bombardements israéliens ont trouvé refuge à l'intérieur du stade. « *L'armée israélienne a tenté à plusieurs reprises de prendre le contrôle du lieu* », affirme son manager. Le 24 décembre, plusieurs chars encerclent l'installation avant que des soldats ne s'y introduisent. « *C'est alors devenu un camp de torture* », souffle Nader Jayousi. Le président évoque des témoignages et des vidéos, diffusées sur les réseaux sociaux par les soldats israéliens eux-mêmes, où des dizaines de Palestiniens apparaissent à genoux au milieu du terrain, dévêtus, menottés et, pour certains,

les yeux bandés. « *L'armée israélienne a tiré sur mon fils et l'a tué* », affirme sur WhatsApp Tamer Al-Absi, de la Fédération palestinienne d'athlétisme, qui précise que plusieurs personnes sont mortes autour et à l'intérieur du stade Yarmouk au cours de l'opération menée par les soldats de l'Etat hébreu pour prendre possession de l'enceinte. Une semaine après, la municipalité de Gaza déclarait le stade « *détruit* ». Aujourd'hui, parmi les 300 000 habitants restés dans le nord de la bande de Gaza, plusieurs centaines vivent dans les installations sportives détruites. Le 26 juillet, au cours de la cérémonie d'ouverture des Jeux de Paris, le boxeur Wassim Abou Sal, porte-drapeau de la délégation palestinienne, a défilé sur la Seine vêtu d'une chemise où figuraient des enfants jouant au foot sous une pluie de bombes. ■

LUCAS MINISINI

Thaïlande : le principal parti d'opposition dissous

La Cour constitutionnelle cible aussi les dirigeants de Move Forward, bannis dix ans de toute activité politique

BANGKOK -
correspondant en Asie du Sud-Est

Les propositions de réforme avaient conquis les foules, le charisme de ses candidats avait fait le reste : un peu plus d'un an après sa victoire surprise aux élections législatives du 14 mai 2023, le parti politique thaïlandais Kao Klai (« allez de l'avant »), connu sous son nom anglais de « Move Forward », créé en 2020, a été dissous, mercredi 7 août, par une décision de la Cour constitutionnelle pour avoir proposé de réformer la loi de lèse-majesté. Les juges, saisis par la commission électorale, ont rendu cette décision à l'unanimité.

La campagne électorale du parti pour réformer l'article 112 du code pénal visait à « séparer de la monarchie l'âme de la nation thaïlandaise », a déclaré la Haute Cour dans son verdict. Onze membres de son comité exécutif, dont le député Pita Limjaroenrat, ancien candidat au poste de premier ministre, ont été frappés d'inéligibilité pour dix ans et bannis de toute activité politique.

Attendue, cette décision prolonge le cycle des « coups constitutionnels » dont cet organe suprême, composé de juges acquis aux forces conservatrices, est familier. « La Cour fonctionne comme un verrou du système de démocratie à la thaïlandaise, qui repose sur le caractère sacré du roi », explique Eugénie Mérieau, qui mène des recherches pour le CNRS en droit constitutionnel comparé, notamment entre la Thaïlande et d'autres systèmes. « Pour protéger cette identité constitutionnelle, poursuit-elle, la Cour a dissous des partis politiques qui constituaient une menace ou contestaient ce principe cardinal. »

D'innombrables partis prodémocratie ont subi ce sort ces vingt dernières années, dont le prédécesseur du Move Forward, le « Future Forward ». Né lors du retour partiel à la démocratie en 2019 après le coup d'Etat de 2014, il avait été dissous en 2020 en rai-



Pita Limjaroenrat, l'ancien chef de Move Forward (au centre), arrive au siège du parti, à Bangkok, le 7 août. RACH SUMETLAK/AP

Move Forward avait proposé de réformer la loi de lèse-majesté

Mais il perd au moins onze députés – sans compter les éventuelles défections. « On a le droit d'être tristes aujourd'hui, pour un jour », a déclaré, très ému, lors d'une conférence de presse au siège du parti, Pita Limjaroenrat, mercredi après-midi. « Mais dès demain, nous allons aller de l'avant, et nous exprimerons notre frustration dans le prochain bulletin [de vote] », a-t-il ajouté. Agé de 43 ans, diplômé de Harvard, le plus charismatique des politiques thaï-

landais du moment fait partie des bannis. La nouvelle figure du « mouvement », comme se désigne cette jeune génération de réformateurs, devrait être Sirikanya Tansakul, une économiste de 43 ans députée depuis 2019 et cheffe adjointe du parti.

Sa victoire en 2024, avec 151 sièges sur les 500 de la Chambre basse, n'avait pas permis à Move Forward de nommer un premier ministre aux côtés de son partenaire de coalition initial, Pheu Thai (« Parti pour les Thaïlandais »), la formation du clan de l'ancien premier ministre Thaksin Shinawatra, en raison du verrou constitué par un sénat nommé du temps de la junte militaire et habilité à se prononcer pour le choix du premier minis-

tre. Le parti Pheu Thai avait alors changé de bord, plaçant son candidat, Srettha Thavisin, à la tête du pays avec l'aide des partis conservateurs en vertu d'un « deal » autorisant le retour en Thaïlande de M. Thaksin, en exil depuis 2008. Move Forward avait dès lors été relégué au rang de premier parti d'opposition.

La parole s'était libérée

Or, Srettha Thavisin est sous le coup d'une procédure de destitution pour avoir cherché à nommer comme ministre un homme condamné par le passé : la Cour constitutionnelle doit se prononcer sur son sort le 14 août, et le Pheu Thai pourrait à son tour mordre la poussière, en cédant le poste de premier ministre au

deuxième parti de la coalition dirigeante, le Bhumjaithai (Parti de la fierté thaïe), de l'actuel ministre de l'intérieur et premier ministre adjoint, Anutin Charnvirakul, un protégé de l'establishment. La « restauration » conservatrice serait alors complète.

En 2020, la dissolution de Future Forward avait entraîné des manifestations d'une ampleur inédite, la parole s'était libérée au sujet du pouvoir politique occulte attribué au monarque thaïlandais et de sa richesse colossale. En retour, le gouvernement avait eu un recours massif à l'article 112, qui a conduit à plus de 270 inculpations en trois ans. Celui-ci punit « qui-conque diffame, insulte ou menace le roi, la reine, l'héritier présomptif ou le régent d'un emprisonnement de trois à quinze ans ». Or, les peines sont cumulables, le champ d'application de l'article est extrêmement vaste et n'importe qui peut intenter des poursuites envers un contrevenant. Lors de la campagne pour les élections de 2023, Move Forward avait proposé d'instaurer une peine non cumulée, limitée à un an.

La loi de lèse-majesté « est un article du code pénal, un point c'est tout, et non le Tripitaka [les textes sacrés bouddhistes], la Bible ou le Coran ! », s'était indigné le commentateur politique Pravit Rojanaphruk dans sa chronique sur le site *Khaosod* du 4 août, en anticipation du verdict. « Et elle peut donc faire l'objet d'un amendement, voire d'une abolition, si les électeurs, qui détiennent le pouvoir souverain, estiment qu'il s'agit de la meilleure solution pour la Thaïlande ! », avait-il poursuivi.

Mais c'est une nouvelle page sombre qui s'ouvre pour les réformateurs de la monarchie thaïlandaise. En avril, l'avocat Arnon Nampa, l'un des leaders des manifestations antimonarchistes de l'été 2020, avait été condamné à deux ans supplémentaires de prison en avril en vertu de ce fameux article 112, portant à dix années la peine qu'il doit désormais purger. ■

BRICE PEDROLETTI

Au Bangladesh, la chute d'une dynastie

La fuite de l'ex-première ministre Hasina signe l'échec d'une famille liée au pouvoir depuis l'indépendance, en 1971

Sheikh Hasina, la première ministre bangladaise qui a dû fuir son pays, lundi 5 août, fut à la fois la fille du héros de la guerre d'indépendance contre le Pakistan, l'une des figures de la démocratisation d'un pays longtemps cadencé par l'autoritarisme et l'architecte du relatif essor économique de cette jeune nation autrefois synonyme de surpeuplement et de misère : les qualificatifs employés pour la définir, avant qu'elle ne bascule dans l'autocratie, soulignent l'ironie du point d'orgue de sa fin de règne, une chute fulgurante.

Après quinze ans de pouvoir et trois mandats successifs – elle venait juste d'entamer son quatrième à l'issue des élections de janvier et avait auparavant été cheffe du gouvernement entre 1996 et 2001 –, la « bégum de fer », 76 ans, aura eu à peine le temps de sauter dans l'hélicoptère qui allait la transporter dans l'Inde voisine. Le chef de la police venait de la prévenir que des dizaines de milliers de manifestants, assoiffés de vengeance après la brutalité de la répression contre les protestations étudiantes – plus de 400 morts en trois semaines – marchaient vers sa résidence.

Elle n'a même pas eu le temps de rédiger de discours de démission. Dans la ville embrasée par l'insur-

rection, plus personne ne pouvait garantir sa sécurité. Quelques heures plus tard, le chef de l'armée annonçait qu'il allait superviser la constitution d'un gouvernement intérimaire. Au vu du poids longtemps exercé par les militaires – aux commandes ou en coulisses – durant les cinquante-trois ans de l'existence du pays en tant que nation indépendante, nul ne peut préjuger du comportement des généraux qui sont, de facto, de retour au pouvoir.

Anomalie géopolitique

La violence politique est une donnée permanente dans l'ancien Bengale oriental : le « pays bengali » (*Bangla-desh*) a été accouché dans la douleur, en 1971, à la suite d'une sanglante insurrection contre l'ancien « colonisateur » pakistanais. A la partition de l'Empire des Indes, en 1947, le Pakistan s'était constitué en s'établissant sur des territoires à majorité musulmane, devenant ainsi une anomalie géopolitique : le pays, divisé entre une partie occidentale, avec pour capitale Karachi, et une partie orientale, bengalaise, avec pour capitale Dacca, était séparé par l'Inde tout entière... Culturellement, les deux entités étant parfaitement disparates, seul l'islam pouvait servir de ciment national.

Cette bizarrerie ne devait pas durer, les Bengalais ayant rapidement eu le sentiment d'être sous le joug des Pakistanais de l'Ouest, où résidait le véritable centre du pouvoir de la toute jeune nation. Un mouvement insurrectionnel allait naître, soutenu par l'Inde, qui entra en guerre en 1971 pour assurer la victoire des nationalistes bangladais. Tout cela après des mois de sanglantes répressions des partisans de l'indépendance par des milices extrémistes et l'appareil policier du régime militaire.

Mais le 16 décembre 1971, après une offensive indienne de treize jours, l'armée pakistanaise capitulait. Le Pakistan oriental devenait Bangladesh et Sheikh Mujibur Rahman, père de Sheikh Hasina, le premier leader du pays.

La lune de miel des lendemains chantant des indépendances n'allait pas durer. Après quatre ans de pouvoir, caractérisés par la dérive politique vers un Etat à parti unique et un autoritarisme croissant, le président Mujibur Rahman est assassiné le 15 août 1975 par des colonels putschistes. Une quinzaine de membres de sa famille, présents autour du patriarcat, sont également tués. Seules ses deux filles, Hasina et Rehana, qui se trouvent en Allemagne de l'Ouest, échappent à la tuerie.

Marquée par la tragédie, celle qui allait bien plus tard être portée à la magistrature suprême à l'issue des élections de 1996 n'aura de cesse de se référer constamment à ce père disparu. Recevant *Le Monde* dans la résidence familiale durant la campagne électorale de cette année-là, la fille de « Mujib » montrait les impacts laissés par les balles des assassins dans les livres de la bibliothèque. Les portraits des « martyrs » ornaient les murs, les traces de sang des suppliciés avaient été conservées sous des vitres, ajoutant une note supplémentaire à l'ambiance sépulcrale.

Série de coups d'Etat

A 49 ans, rentrée au pays quatorze ans plus tôt après des années d'exil, Sheikh Hasina incarnait ainsi, de par son statut de « fille de », la « résistance » politique contre les généraux ou leurs affidés installés au pouvoir depuis l'assassinat du « père de la patrie ».

De 1975 à 1990, une série de coups d'Etat rythment la vie politique. En décembre 1990, après trois mois de troubles durant lesquels Sheikh Hasina jouera un rôle majeur, le général Mohammad Ershad, devenu président en 1983, est acculé à la démission.

Va s'ensuivre alors plusieurs décennies de gouvernements démocratiquement élus où Sheikh Ha-

sina et sa rivale, Khaleda Zia, veuve d'un « général président » auparavant assassiné, ne vont cesser de s'échanger le pouvoir au gré des échéances électorales. C'est le combat de la « veuve » (Khaleda) et de l'« orpheline » (Hasina), une lutte féroce qui verra plus tard les deux femmes être tour à tour emprisonnées pour corruption.

La première ministre détrônée aura été la victime de son penchant croissant pour l'autoritarisme, la volonté de contrôle, le népotisme. En cela, elle fut la digne fille de son père, qui instaura un règne sans partage. Le fait que les masses en furie aient désacralisé les portraits omniprésents de « Mujib » ainsi que des statues à son effigie marque sans doute une étape cruciale pour le Bangladesh. Après la guerre d'indépendance de 1971, le tournant démocratique de 1990, la révolution de 2024 signe la fin d'une importante dynastie politique de l'Asie.

Il est bien difficile de savoir qui va récolter les fruits de cette révolution. La nomination, le 6 août, du Prix Nobel de la paix 2006, Mohammad Yunus, à la tête d'un gouvernement de transition, constitue un signe positif alors que les nouvelles autorités devront s'atteler à préparer la voie d'un renouveau démocratique. ■

BRUNO PHILIP

TUNISIE

Kaïs Saïed limoge le premier ministre

Les services du président tunisien, Kaïs Saïed, ont annoncé, mercredi 7 août, le limogage du premier ministre, Ahmed Hachani, sans donner d'explications officielles, et son remplacement par le ministre des affaires sociales, Kamel Madouri, récemment nommé à ce poste. Ahmed Hachani avait lui-même succédé, le 1^{er} août 2023, à Najla Bouden, elle aussi remerciée sans justification officielle par Kaïs Saïed, qui accapare tous les pouvoirs en Tunisie depuis son coup de force du 25 juillet 2021 et est accusé de dérive autoritaire par ses détracteurs. – (AFP)

ESPAGNE

L'indépendantiste catalan Puigdemont de retour à Barcelone

Toujours visé par un mandat d'arrêt pour son rôle dans la tentative de sécession avortée de 2017, le dirigeant indépendantiste catalan Carles Puigdemont est réapparu, après sept ans d'exil en Belgique, jeudi 8 août, à Barcelone, où il a pris la parole lors d'un rassemblement organisé près du Parlement catalan. Son retour a lieu le jour où l'Assemblée doit élire le nouveau président de l'exécutif régional, le socialiste Salvador Illa. – (AFP)

Au Kazakhstan, l’inquiétant recul de la Caspienne

Le niveau de l’eau de la plus grande mer intérieure au monde baisse sans discontinuer depuis 2006

REPORTAGE

AKTAOU (KAZAKHSTAN) -
envoyée spéciale

Comme chaque matin, Sonia, une sexagénaire retraitée (qui n’a pas souhaité communiquer son nom) effectue sa séance de sport sur la promenade piétonne d’Aktaou, cité portuaire du Kazakhstan, face à la mer Caspienne. Le recul du rivage ? « *Bien sûr, tout le monde le voit !* », s’écrie-t-elle, en montrant du doigt des rochers et plantes sauvages, sous la promenade. « *Avant, l’eau arrivait jusqu’ici* », à des dizaines de mètres du niveau actuel.

Plus loin sur la côte, de petits coquillages tapissent encore le sable, à bonne distance des premières vagues d’eau salée. Eux aussi sont le signe qu’il y a encore quelques années l’eau était là, avant qu’elle commence à reculer, sans discontinuer depuis 2006. Selon l’Institut d’hydrobiologie et d’écologie du Kazakhstan, la profondeur de cette mer intérieure quasi de la taille de la Norvège (371 000 kilomètres carrés), située entre l’Europe et l’Asie, se réduit de 25 centimètres par an. Au total, la profondeur de la mer Caspienne a diminué de 2 mètres depuis 2000 et, en dix-huit ans, elle se serait rétrécie de 22 000 kilomètres carrés, une surface dont la moitié se situe dans la partie kazakhe.

Pour cette république d’Asie centrale, la situation n’est pas sans rappeler le sort de la mer d’Aral, entre le Kazakhstan et l’Ouzbékistan, qui s’est asséchée à 90 % pendant l’époque soviétique. Les scientifiques ne sont pas aussi inquiets concernant la mer Caspienne, bien que les raisons de la diminution de celle-ci soient toujours débattues. Certains attribuent ce phénomène au réchauffement climatique et aux mouvements des plaques tectoniques ; d’autres l’expliquent par le fait que la mer « respire », alternant naturellement des périodes de régression et de transgression. Entre 1930 et 1977, la mer Caspienne a de fait reculé de près de 30 mètres sur les côtes du Kazakhstan, avant de laisser place, entre 1978 à 1995, à une période de forte élévation du niveau de l’eau. Au point que certaines villes côtières du pays ont été partiellement inondées.

« *Beaucoup se souviennent de cette période d’augmentation de*

l’eau, c’est pour cela que peu de gens s’inquiètent réellement de ce problème », souligne Kirill Osin, écologue et militant. Sollicité par *Le Monde*, le ministère des ressources en eau et de l’irrigation assure ainsi qu’« *il n’y a actuellement aucun problème d’assèchement de la mer Caspienne* ». « *Bien entendu la baisse du niveau de la mer aura des conséquences négatives, ce qui nécessite une étude* », précise-t-on au ministère.

Les phoques menacés

Dans les modestes bureaux de son ONG Eco Mangystau, à Aktaou, Kirill Osin tente d’alerter sur la dangereuse diminution du débit des fleuves qui se jettent dans la Caspienne, en particulier celui de la Volga, responsable de 80 % des apports en eau douce et dont le débit est aujourd’hui de 212 kilomètres cubes (km), nettement inférieur à la norme de 238 kilomètres cubes. « *Il n’y a jamais eu de réglementation de ces rivières en amont de la mer. Ni lorsque la Russie construit des barrages et centrales hydroélectriques en amont, ni lorsque les agriculteurs au Kazakhstan creusent eux-mêmes des canaux*, précise Kirill Osin. *C’est un problème global, qui doit être résolu par tous les Etats qui la bordent* », juge l’écologue, à savoir la Russie, l’Iran, l’Azerbaïdjan, le Turkménistan.

Comme le Kazakhstan, ces pays voient eux aussi les plages s’étendre de plus en plus. « *En Azerbaïdjan, il y a certains endroits où le rivage s’est éloigné d’une centaine de mètres* », dit le professeur azerbaïdjanais Amir Aliiev, de l’institut de géographie de l’Académie nationale des sciences, à Bakou. Même phénomène côté Turkménistan, d’après une récente publication du média indépendant



Turkmen News, « *où, au cours des dix dernières années, le bord de l’eau s’est déplacé de 200 à 220 mètres dans certaines zones* ».

Près de 400 kilomètres au nord, le port commercial d’Atyraou, autrefois dynamique, est inactif depuis quatre ans, en raison de l’assèchement de la zone maritime. Pour éviter de connaître le même sort, le port d’Aktaou, maillon central reliant le Kazakhstan à Alat, en Azerbaïdjan, par lequel des milliers de tonnes de conteneurs transitent chaque jour, doit s’adapter. « *Nous devons réagir vite*, explique Amir Atambaïev, ingénieur en chef du port d’Aktaou. *Des travaux de dragage ont commencé, pour augmenter la profondeur de la zone maritime. Actuellement, les cargos ne peuvent être chargés à plus de 75 %, sinon ils touchent le fond !* »

La vie quotidienne des habitants d’Aktaou est, elle aussi, déjà affectée par ces changements. En juillet, des quartiers entiers ont été temporairement privés d’eau

Le port commercial d’Atyraou est inactif en raison de l’assèchement de la zone maritime

courante, pendant plusieurs heures, voire plusieurs jours, sous des températures frôlant les 40 °C. La raison ? La nécessité pour la ville de désaliniser l’eau de la Caspienne pour son alimentation en eau potable. « *La baisse du niveau de la mer conduit au réchauffement de l’eau, qui devient alors trop chaude lorsqu’elle entre dans les usines de dessalement* », souligne Kirill Osin. Ces coupures d’eau suscitent la colère de la population et le désarroi des hôteliers. La ville, censée être la capi-

tale touristique du pays, a investi près de 5,3 milliards de tenges (plus de 10 millions d’euros) dans des complexes hôteliers en bord de mer, en 2023.

La baisse du niveau de la Caspienne vient s’ajouter à diverses pollutions menaçant la biodiversité, en particulier la population de phoques. « *Au cours des cent dernières années, la population de phoques de la Caspienne a chuté de 90 %, et continue de diminuer* », selon Aselle Tasmagambetova, fondatrice de l’Institut d’Asie centrale pour la recherche environnementale, qui étudie la santé des phoques de la mer Caspienne. « *Rien qu’en 2023 plus de 2 500 animaux inscrits sur le registre des espèces en voie d’extinction, dont la plupart étaient des phoques femelles en gestation, sont morts sur les plages de la Caspienne* », explique-t-elle. La raison : « *La baisse du niveau de la mer et la pollution marine* », ajoute la philanthrope, qui retrouve dans les échantillons

d’eau de mer étudiés une « *concentration accrue de métaux lourds, comme du cadmium, du plomb ou de l’arsenic* ».

Au Kazakhstan, les autorités commencent à prendre conscience de la gravité du problème. Début juillet, le président Kassym-Jomart Tokaïev a tenté de tirer la sonnette d’alarme, lors du sommet de l’Organisation des Etats turciques, en déclarant que « *la mer Caspienne est en état de disparition* ». Il organisera, en septembre, à New York, avec la France, un One Water Summit, où seront évoqués, entre autres, les défis liés à l’eau en Asie centrale.

Mais les décisions politiques concrètes se font encore rares : à ce stade, seule la création d’un institut de recherche sur la mer Caspienne, destiné à étudier l’environnement et les ressources en mer, a été annoncée à Aktaou, en 2022. L’ouverture du lieu n’est toujours pas effective. ■

EMMA COLLET

En plein hiver austral, l’Antarctique subit une vague de chaleur

Le continent blanc, qui se réchauffe le plus vite dans le monde, a enregistré des températures dépassant de 10 °C en moyenne les normales

Plus 10 °C en moyenne au-dessus de la normale en juillet. L’Antarctique connaît depuis quelques semaines une vague de chaleur significative, alors que l’hémisphère Sud est en pleine saison hivernale. Actuellement, c’est le continent glacé qui est le plus anormalement chaud sur la planète, avec notamment des températures au sol, dans l’est du continent, dépassant certains jours de 28 °C les normales. Une étude de septembre 2023 affirmait que l’Antarctique était l’endroit qui se réchauffait le plus vite dans le monde, en moyenne deux fois plus rapidement que le reste de la planète.

En cette période hivernale, l’intérieur du continent glacé, à plus de 3 000 mètres d’altitude, enregistre en temps normal des températures entre – 50 °C et – 60 °C. Mais lundi 5 août, il a fait – 40 °C dans l’est de l’Antarctique, selon les données de Climate Reanalyzer. Mardi, la base russe de Vostok a enregistré une température de – 34 °C. Ce n’est pas la première

fois qu’une telle « vague de chaleur » affecte l’Antarctique : en mars 2022, le continent avait connu une anomalie inédite. « *Il n’est pas rare normalement d’avoir des écarts de 10 °C. Là, ce qui change, c’est que ça fait plus d’une dizaine de jours que c’est comme ça* », souligne Gaétan Heymes, ingénieur à Météo-France. Mais, « *à la différence de mars 2022, on ne va pas atteindre des températures proches de zéro ou positives* ».

Comme le souligne Jamin Greenbaum, géophysicien à la Scripps Institution of Oceanography de l’université de Californie, à San Diego, les enregistrements des températures en Antarctique sont particulièrement récents, et ne remontent pas aussi loin dans le temps que les autres continents. « *La situation actuelle est sans aucun doute très alarmante. Un tel événement est extrêmement inhabituel dans les enregistrements que nous avons en Antarctique* », affirme-t-il. Pour Jonathan Wille, chercheur en sciences

du climat à l’ETH Zurich (Suisse), « *ce qui est aussi remarquable, c’est la surface couverte par cette vague de chaleur, comparable à l’intégralité de l’Australie* ».

Agir sur les émissions de CO₂

Les scientifiques ne sont pas unanimes quant à la cause précise de ces températures bien trop élevées pour la saison et la région. « *La science atmosphérique est très complexe, et le peu de données et de recul que l’on a, en particulier sur l’Antarctique, complique les choses* », précise Gaétan Heymes. Des chercheurs émettent l’hypothèse d’un affaiblissement du vortex polaire. Des vents formés par des masses d’air sont naturellement en rotation autour des deux pôles de la Terre, dans la stratosphère. Lorsqu’ils s’affaiblissent, les températures augmentent, d’autant plus en haute altitude comme dans l’est de l’Antarctique.

Selon Emmanuel Le Meur, glaciologue à l’Institut des géosciences de l’environnement, à Greno-

ble, « *quand le vortex polaire est mis à mal, un phénomène appelé les rivières atmosphériques peut se produire* ». Ce sont des couloirs d’humidité dans l’atmosphère, créés par la rencontre entre deux masses d’air différentes, qui peuvent causer des précipitations d’ampleur. Cet affaiblissement du vortex polaire est, aux yeux de certains scientifiques, une conséquence du dérèglement climatique. « *Les recherches démontrent que les températures extrêmes sont de plus en plus communes sur ce continent* », ajoute Jonathan Wille. Jusqu’à très récemment, « *on estimait qu’un événement d’une telle ampleur avait une période de retour à cent ans*, détaille Emmanuel Le Meur, *or deux ans après, rebelote. Dans des proportions moindres, mais quand même* ».

La hausse du nombre de ces épisodes extrêmes et de leur intensité pourrait avoir des conséquences calamiteuses sur le continent blanc, mais pas que. « *On s’attend à ce que l’Antarctique*

perde de la masse dans l’océan, ce qui aggravera l’élévation du niveau de la mer, affirme Jamin Greenbaum, qui s’est rendu une quinzaine de fois en Antarctique. *On a vu se former des lacs entiers qui montrent bien l’ampleur de la fonte des glaces. Cela va de plus en plus vite* ».

Si les fontes restent « *marginales* », selon Emmanuel Le Meur, les plates-formes de glace, ces types de glaciers non rattachés au littoral agissant comme des barres gelées, sont les plus à risque. « *Les plates-formes font office de bouchons pour des glaciers plus en amont. Elles sont fragiles et sensibles à la température* », explique le glaciologue. Comme des bouchons de bouteilles de champagne, si elles cèdent, l’effet domino sur les autres glaciers en amont pourrait être désastreux.

La biodiversité est elle aussi en grand danger. Emmanuel Le Meur s’est trouvé à la station française de Dumont-d’Urville, en terre Adélie, au moment de la reproduction des manchots. « *A*

cause d’une vague de chaleur, il y avait eu de la pluie, chose qui n’arrive jamais, raconte-t-il. *Les pauvres poussins se sont retrouvés tout mouillés et lorsque le froid est revenu, ils en sont morts* ».

La semaine du 15 août, les températures devraient retrouver des niveaux plus habituels, avec « *des refroidissements dans la partie la plus touchée, à l’est de l’Antarctique, au sud de l’océan Indien* », précise Gaétan Heymes. Mais l’ensemble de la banquise de l’Antarctique a « *entamé un déclin irréversible* », poursuit-il. A situation météorologique égale, on aura des températures de moins en moins froide au cœur du continent austral. Jonathan Wille, lui, nuance l’analyse : « *Il faut encore des études d’attribution et étudier les phénomènes à plus long terme* ». Aux yeux de Jamin Greenbaum, il n’y a « *qu’un seul point optimiste : si nous agissons sur les émissions de CO₂, nous pouvons atténuer les conséquences* ». ■

YNÈS KHOUDI

Les attentes des clubs de Seine-Saint-Denis

La magie opère chez les sportifs, mais les responsables locaux craignent qu'elle ne dure pas au-delà des Jeux

PARIS  2024

La Seine-Saint-Denis a ses icônes olympiques, ses emblèmes sportifs. La médaillée d'or du triathlon Cassandra Beaugrand, originaire de Livry-Gargan, où elle a commencé la course, est l'une d'elles. La piste d'athlétisme locale porte déjà son nom, depuis sa médaille de bronze aux Jeux de Tokyo 2021. *«La réussite de Cassandra va renforcer la volonté de nos jeunes athlètes à persévérer et leur donne le sentiment que le haut niveau sportif est atteignable par le travail»*, s'enthousiasme Léon Sextius, président du club d'athlétisme de la ville.

Plus loin, à Bobigny, dans le club-house du stade Henri-Wallon, le maillot de Lou Noël, membre de l'équipe de France de rugby à VII, s'affiche aux côtés de deux autres professionnelles qui ont commencé dans ce club. *«Ça porte l'équipe de voir nos joueuses évoluer en haut de l'affiche»*, assure Clémence Gueucier, directrice sportive de l'AC Bobigny 93 Rugby.

Depuis le passage du flambeau olympique et la cérémonie d'ouverture, les clubs de sport de la Seine-Saint-Denis ont des étoiles plein les yeux. A la ferveur patriotique qui enflamme les stades et les fan-zones s'est ajoutée la fierté que les couleurs nationales soient défendues dans le «9-3», département souvent stigmatisé. *«Il y a une ambiance incroyable et une organisation parfaite»*, assure Saïd Bennajem, directeur sportif du Boxing Beats d'Aubervilliers.



Clémence Gueucier (à gauche), directrice sportive de l'AC Bobigny 93 Rugby, au stade de la Motte (Seine-Saint-Denis), lundi 5 août. TERENCE BIKOUMOU POUR «LE MONDE»

Source d'inspiration

Le boxeur, ancien des Jeux olympiques (JO) de Barcelone, en 1992, a pris un grand plaisir à emmener une poignée de ses jeunes élèves à l'Arena Paris Nord, à Villepinte. *«Ils n'avaient jamais mis les pieds dans une telle enceinte (...) ils ont pris conscience que c'est chez eux que ça se passait.»* Le ressenti est semblable chez la dizaine de judokas du club d'Aulnay-sous-Bois, l'un des soixante-cinq clubs de judo du département qui ont pu assister aux épreuves à l'Arena Champ-de-Mars et ont vécu *«quelque chose d'extraordinaire»*, selon leur professeur, Hadrien de Cayeux.

Un sentiment de fierté décuplé semble avoir saisi toute la Seine-Saint-Denis qui est, depuis dix jours, au cœur de l'événement mondial, avec six sites de compétition et seize épreuves olympiques ou paralympiques. Dix-huit équipements d'envergure ont re-

dessiné le paysage sportif de ce territoire : sept piscines ou centres aquatiques, six gymnases et le Pôle de référence inclusif et sportif métropolitain, le Prisme.

Pourtant, à écouter les différents responsables de structure sportive rencontrés, la crainte est grande que cette embellie ne soit qu'un mirage éphémère avant un retour au quotidien. Saïd Bennajem est ainsi sceptique sur le rebond sportif attendu.

«Les JO n'ont rien changé»

Le club de boxe d'Aubervilliers, où s'est formée Sarah Ourahmoune, vice-championne olympique aux Jeux de Rio de 2016, a dû attendre près de quarante ans pour voir ses locaux rénovés, raconte-t-il. *«La nouvelle municipalité a enfin débloqué des crédits, en 2023. On va pouvoir aménager un local à côté pour s'agrandir, mais il a fallu se battre»*, ajoute M. Bennajem.

Dix-huit équipements d'envergure ont redessiné le paysage sportif de ce département

Les nouvelles infrastructures sont essentiellement concentrées dans le nord-ouest du département, et ont surtout profité aux communes autour de la ville de Saint-Denis. Le sud-est, hormis les nouvelles piscines d'Aulnay-sous-Bois et de Sevran, *«n'est pas concerné par les investissements liés aux Jeux»*, explique Pierre-Yves Martin, maire divers droite de Livry-Gargan.

«Si l'engouement pour les associations sportives est réel, il va bien

falloir trouver des créneaux aux nouveaux adhérents», poursuit l'élus, qui espère un investissement étatique plus important, mais aussi des efforts du privé. *«Ce serait bien que les quelques grands groupes qui bénéficient à plein des Jeux songent à investir dans les collectivités en retour»*, appuie Pierre-Yves Martin.

«Mis à part quelques billets pour les mêmes, une piscine rénovée il y a trois ans, les JO n'ont rien changé. Cela fait quatre ans qu'on demande à agrandir notre terrain, car on refuse toujours plus de gamins», dit Bilé Attobra, responsable de l'école de football de l'Aulnay FC, à Aulnay-sous-Bois.

La Seine-Saint-Denis souffre en effet depuis longtemps d'un taux d'installations sportives bien inférieur à la moyenne nationale, quinze pour dix mille habitants contre cinquante pour dix mille en moyenne. Des carences que les JO contribuent à combler de

manière limitée. *«Des routes ont été refaites, des piscines rénovées, c'est bien. Mais on reste l'un des départements les moins dotés en équipements sportifs, j'espère qu'on va progresser»*, relève Gwladys Epangue, double championne du monde de taekwondo et médaillée de bronze aux Jeux de Pékin, en 2008, qui a ouvert un club dans sa ville natale, La Courneuve, en 2020.

Ouverture médiatique

Epatée par l'enthousiasme populaire généré par ces Jeux, elle souhaiterait que l'élan perdure. *«que le conseil départemental aide davantage les habitants à avoir une pratique sportive à moindre coût»* et constate : *«Notre territoire reste marqué par la pauvreté. Quand il y a un euro, il sert d'abord à manger.»*

Reste le coup de projecteur bienvenu donné à des pratiques jusque-là presque confidentiel-

les dans un territoire où le football est roi. *«On aimerait que les Jeux aient un vrai impact pour la boxe. Les places, lors des épreuves, sont parties comme des petits pains, mais est-ce que cette curiosité nouvelle va durer?»*, s'interroge Djouher Hadj-Henni, présidente du Boxing Beats d'Aubervilliers.

«Les Jeux ont montré un engouement pour des sports moins populaires. C'est une ouverture médiatique qui va amener les jeunes à se questionner sur quel sport ils vont pratiquer à la rentrée, notamment les filles», espère Clémence Gueucier, dont l'équipe féminine évolue en Elite 1. La jeune rugbywoman dit vouloir *«offrir un rugby pour toutes»*, quelles que soient les origines : *«Ici, avec notre mélange culturel, social et religieux, on fait de l'olympisme en permanence.»* ■

IRIS DERGEUX
ET SYLVIA ZAPPI

180 000 billets distribués sur le territoire et quelques déceptions

Les acteurs institutionnels se mobilisent pour offrir des billets aux habitants de Seine-Saint-Denis, sans parvenir à satisfaire la demande

Les Jeux olympiques et paralympiques (JOP) de Paris 2024 devaient être «populaires» et associer à la fête les habitants de la Seine-Saint-Denis, territoire hôte où se déroulent une partie des épreuves. Un total de 180 000 places gratuites avait été prévu. *«Cela représente un habitant sur dix»*, évalue Stéphane Troussel, le président (Parti socialiste) du département, qui compte 1,6 million d'habitants.

Chaque institution – l'Etat, la région, le département, plusieurs communautés de communes – avait son volant de places à distribuer. Pour répartir ses 40 000 places, dont 14 000 pour les Jeux

olympiques et 26 000 pour les paralympiques, le département a contacté les comités départementaux des fédérations sportives, les collèges, l'aide sociale à l'enfance.

Dans les clubs de sport, auxquels le département a distribué 5 000 places, les informations semblent avoir plus ou moins bien circulé. A La Courneuve, l'entraîneur de l'équipe féminine de rugby, Abou Signaté, a reçu les billets dont il avait besoin. Douze de ses joueuses des moins de 18 ans étaient disponibles pour aller voir le rugby à VII, lundi 29 juillet, au Stade de France. *«C'est important de pouvoir emmener nos jeunes à des événe-*

ments sportifs de cette ampleur, assure-t-il. Un événement comme celui-là ne se représentera pas.»

Les jeunes ciblés

Reflétant la démographie du département, qui compte 42 % de moins de 30 ans, les jeunes ont été particulièrement ciblés : 2 900 places ont été distribuées aux 15-25 ans de la Seine-Saint-Denis par la région Ile-de-France. L'Agence nationale pour la cohésion des territoires a de son côté lancé un appel à projets pour faire découvrir les Jeux à la jeunesse des quartiers populaires.

«Nous avons candidaté et avons été retenus», se félicite Benoît

Taillardat, directeur Ile-de-France de l'association Sport dans la ville, qui a obtenu 800 billets pour les JOP, dont environ 300 pour des jeunes de Seine-Saint-Denis. *«Beaucoup ne connaissent pas les Jeux olympiques et paralympiques, ça ne leur parle pas autant qu'une finale de foot, indique-t-il. Depuis le début des épreuves, qu'on envoie nos jeunes et nos éducateurs au beach-volley, au tir à l'arc ou au water-polo, ils reviennent émerveillés.»*

A Saint-Denis, la ville du Stade de France et du centre aquatique olympique, la mairie se réjouit de distribuer gratuitement 10 000 billets pour la cérémonie

d'ouverture et 9 000 pour les épreuves des JO. *«C'est dingue que l'on soit capable d'envoyer gratuitement 19 000 Dyonisiens aux Jeux, cela fait bien plus que 10 % de la population»* (114 000 habitants), s'enthousiasme Camille Chrétien, chargée de relations presse de la ville.

Malgré ces efforts, Bakary Soukouna, élu municipal d'opposition à Saint-Denis et cofondateur du mouvement La Seine-Saint-Denis au cœur, estime que *«les habitants profitent assez peu des festivités»* et trouve que *«la mairie de Saint-Denis aurait pu distribuer plus de places, pour que ces Jeux soient vraiment populaires»*.

Un regret partagé par un responsable d'association sportive dans une autre commune du département, également employé municipal et ayant souhaité conserver l'anonymat. Ses adhérents n'ont pu profiter de places gratuites, proposées *«trop tard»*. Il évoque des JO *«très beaux et bien organisés»*, mais aussi *«un peu élitistes»*. *«Cela déconnecte avec la réalité des gens du 93 qui n'ont pas 100, 200 ou 300 euros à mettre dans des places. Il y a de la frustration d'avoir des choses à dix minutes de chez soi et de ne pas pouvoir y mettre les pieds»*, déplore-t-il. ■

VICTORIA LÉMAIRE
ET VIOLAINE MORIN

JEUX OLYMPIQUES

Le « Paris operation center », tour de contrôle de la Ville pour l'été

Une cellule de surveillance gère les incidents dans les enceintes sportives et festives

REPORTAGE

Sur l'immense mur d'écrans défilent des images d'une gigantesque promenade filmée. Des plans de coupe des abords de l'Arena Bercy, du Parc des champions au Trocadéro, avec un va-et-vient incessant. Dans la salle de réunion aux fenêtres obstruées, située dans les sous-sols de l'Hôtel de ville, on entend juste un murmure de voix et le cliquetis des claviers. En ce milieu d'après-midi du mardi 6 août, le Paris operation center (POC), centre de commandement de la Ville de Paris, qui coordonne tous les services municipaux concernés par le bon déroulement des Jeux olympiques et paralympiques (JOP), ressemble à une ruche enterrée avec sa cinquantaine d'agents concentrés casque sur les oreilles. C'est ici que tous les incidents et dysfonctionnements qui surviennent dans et autour des enceintes sportives, installations provisoires et zones de festivités intra-muros sont centralisés et traités. Chaque direction parisienne a délégué des cadres de ses services : police municipale, voirie, propreté, espaces verts, transports, santé, mairies d'arrondissement, 3975 (ligne d'appel des usagers), communication... tous les aspects de la vie collective sont couverts. « On a une remontée en temps réel et leur traitement est immédiat. Cela permet une rapidité de réponse coordonnée assez inédite pour nous », explique Ivoa Alavoine, déléguée générale JOP de la Ville.

« Tout se passe bien »
« Attention, fermeture des accès du Champion's park [Parc des champions] et de la station Trocadéro ! », avertit une voix au micro. L'affluence aux abords du stade provisoire du Champ-de-Mars est trop grande, une demi-heure avant le début du quart de finale hommes du beach-volley : il faut

Un millier de caméras captent les mouvements de foule dans tous les lieux parisiens

gérer les flots de spectateurs. Ceux entrant et sortant de l'Arena Bercy sont aussi observés de près. Un millier de caméras captent en permanence les mouvements de foule dans tous les lieux parisiens concernés par un rassemblement lié aux Jeux. Deux écrans géants affichent un tableau listant l'ensemble des problèmes remontés du terrain, le lieu, le type d'intervention déclenchée et leur résolution. Une carte permet de les visualiser par de petits triangles dont la couleur change en fonction de la gravité (du vert au rouge). Mercredi, onzième jour des festivités sportives, seuls des triangles verts et jaunes (les moins graves) s'affichent : un incident de contrôle à l'Arena dû au dysfonctionnement de l'alarme, un vol à l'arraché, un Velib' repêché dans la Seine, un tag « Free Palestine » sur la façade de la Cité des sciences et un signalement de harcèlement d'un volontaire sur une de ses collègues. « Les principaux signalements relèvent de la propreté et de la voirie. On a relevé 700 incidents depuis le début de fonctionnement du POC dont 50 importants qui ont concerné un colis suspect sur la terrasse des jeux de l'Hôtel de ville et les épisodes de canicule et d'orage », souligne Lucie Le Gall, coordinatrice. Les informations sont synthétisées tous les soirs pour le cabinet de la maire. Sur place, huit agents de la Préfecture de police et une équipe de Paris 2024 assurent une permanence dans les locaux du centre de surveillance.

« Tout se passe bien », lâche un fonctionnaire en uniforme. La formule est lapidaire, mais résume le soulagement que l'ensemble des acteurs semble éprouver. La tension des premiers jours, notamment lors de la cérémonie d'ouverture, est retombée. Les seuls moments de léger stress ont eu lieu le mardi 30 juillet, devant l'incertitude de l'ampleur des orages, annoncés comme très forts par Météo-France. Il a fallu fermer certains sites par précaution. « Aucun incident de niveau orange [sérieux] n'est remonté depuis le 1^{er} août. On est dans une routine où tout est calme », assure Alexis Joly, responsable du site. Qui ajoute dans un sourire : « C'est ce qu'on espérait, sans y croire. » ■

SYLVIA ZAPPI

REPORTAGE

Un camion de livraison vient de déposer des palettes devant l'entrée de la résidence Francis-de-Croisset, dans le 18^e arrondissement de Paris. Sur les cartons empilés par dizaines est inscrit le menu : terrine de volaille, salade de pâtes au thon, chips, crème dessert praliné, compote, barre de céréales, galettes, pâtes de fruit. Ces « rations de terrain » seront bientôt embarquées par quelque quatre-vingts policiers et deux cents sapeurs pompiers, qui partiront dans les prochaines heures pour assurer la sécurité des sites olympiques tels que l'Arena porte de la Chapelle et Roland-Garros. Réquisitionnées à la demande du Comité d'organisation des jeux olympiques, des centaines de chambres étudiantes du centre régional des œuvres universitaires et scolaires de Paris (Crous) sont provisoirement les leurs. « On s'attendait à des dortoirs, mais la bonne surprise a été qu'on dort dans des chambres individuelles. On échappe au ronflement des collègues ! », plaisante un sapeur-pompier du Nord qui dit se sentir parfaitement à l'aise. En Ile-de-France, trois mille logements de douze résidences Crous ont été mis à la disposition des forces de l'ordre – dont 2400 policiers venus de toute la France –, des sapeurs-pompiers et des bénévoles. Ils sont 340 à s'être installés au sein de Francis-de-Croisset, la plus ancienne cité

Un brin impressionnés par l'aventure qui se joue dans leurs locaux, les agents du Crous se félicitent d'« apporter une pierre à l'édifice »

universitaire de la capitale. Outre les six sections d'élèves gardiens de la paix venus du Doubs et les sapeurs-pompiers de l'état-major central, du nord et de l'est de la France, quelque soixante techniciens de la Préfecture de police de Paris y ont également pris leurs quartiers. La cohabitation entre autant de professionnels de la sécurité revêt un caractère exceptionnel aux yeux du capitaine Alain (les personnes citées ne souhaitent pas préciser leurs noms de famille), qui commande une brigade au sein des sapeurs-pompiers de la capitale. « On est ici dans la plus grande caserne de Paris », souligne-t-il. C'est un melting-pot de pompiers de toute la France et, rien qu'à ce titre, nous vivons un moment unique. » « Ça ressemble à une grosse caserne, avec un petit quelque chose en plus, complète le commandant Stéphane, de la Compagnie de marche 25, chef du pôle pédagogique de l'école des gardiens de la

paix de Montbéliard (Doubs). Je bois mon café le matin avec une vue sur Montmartre depuis ma chambre au 10^e étage. » Venu en éclaireur avant le démarrage des Jeux, le policier s'était assuré que le site attribué à sa compagnie présentait de bonnes « conditions d'entrée et de sortie des véhicules, de stockage de l'armurerie, d'accès aux différentes missions », détaille-t-il. En outre, la résidence, clôturée, bénéficie d'un service de gardiennage vingt-quatre heures sur vingt-quatre. « Une aventure en trois actes » A deux pas d'ici, mi-juillet, d'autres policiers ont eu la mauvaise surprise de découvrir des insectes morts et des déjections de nuisibles dans leur logement de la résidence Poissonniers, suscitant la polémique. Une partie d'entre eux a depuis rejoint la cité Francis-de-Croisset. « Ces logements avaient été libérés le 12 juillet, ce qui laissait peu de temps pour un ménage parfaitement complet, explique, de son côté, Thierry Bégué, directeur du Crous de Paris. Je ne laisserai pas dire que la résidence était dans un état insalubre. Nous avons eu des soucis sur deux ou trois logements, c'est tout. » Dans un immense hall, une laverie a été improvisée, tapissée de dizaines de chariots de linge de toilette : à gauche, les torchons, les tapis de bain et les serviettes sales, et à droite les propres. « C'est un changement par rapport à d'habitude puisque les

étudiants, eux, viennent avec leurs propres draps », relève Karim Brahmi, directeur des lieux. Des « cartes de lavage » permettent à ces résidents provisoires d'accéder aux huit grosses machines à laver utilisées toute l'année par les étudiants. A l'étage, l'état-major des pompiers a installé deux bureaux de pilotage, l'un pour la logistique de l'hébergement, l'autre pour la « partie opérationnelle ». Sur un tableau blanc, sont scotchés les plans des quartiers de Paris où se déroulent les différentes missions. Mercredi 7 août, un fourgon est parti à 5 heures pour venir en renfort du centre de secours de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), mobilisé au centre aquatique pour les épreuves de plongeon et de natation artistique. Un brin impressionnés par l'aventure qui se joue dans leurs locaux, les agents du Crous se félicitent d'« apporter une pierre à l'édifice », résume Karim Brahmi. Thierry Bégué, le directeur, y voit « une aventure qui se joue en trois sets » : le relogement des étudiants qui ont laissé leurs chambres, l'accueil « massif » des agents mobilisés, la gestion de la rentrée. En Ile-de-France, seuls 978 des 1400 étudiants pressentis au printemps ont finalement déménagé dans une autre cité universitaire entre mi-avril et début juillet. A Francis-de-Croisset, 90 des 140 étudiants relogés ont déjà fait savoir au Crous qu'ils souhaitaient retrouver leur chambre à partir du 19 août. ■

SOAZIG LE NEVÉ

Sur « Flicadvisor », « café offert » et bons plans restos pour les policiers sécurisant les JO

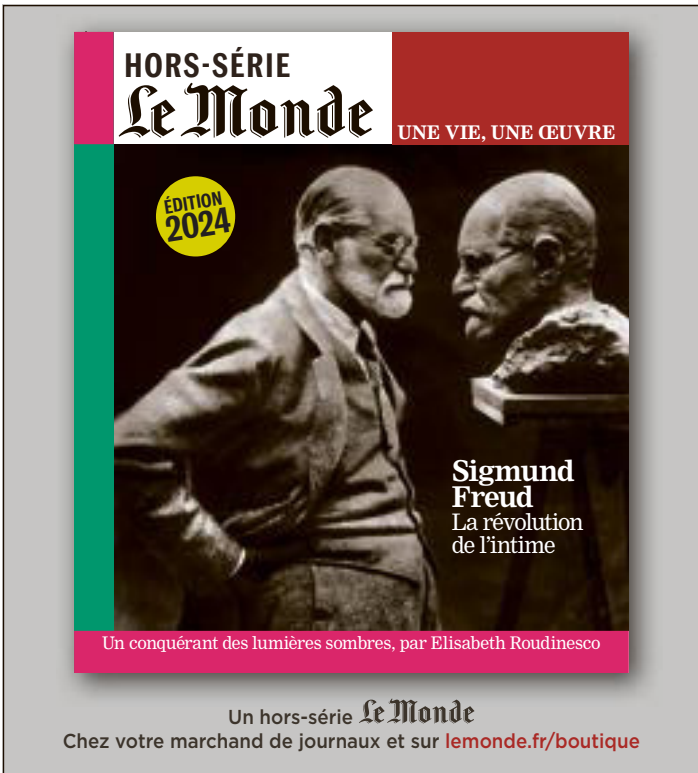
Un site Internet recense adresses accueillantes et ristournes pour les forces de l'ordre

Cette pizzeria du 5^e arrondissement « offre une boisson, un dessert et même le café, très bon et très bon accueil ». « Boisson et dessert offerts pour les collègues », se félicite un policier dans cet autre avis laissé sur une sandwicherie du quartier du Marais dans le 4^e arrondissement de Paris. Sur le site Internet Flicadvisor, mis en ligne par le syndicat de policiers Unité, les agents en « renfort Jeux olympiques » dans la région parisienne échangent tuyaux, bons plans, tables accueillantes ou, pour certains, simple description des menus. « Restaurant de pâtes », écrit simplement l'un d'eux, probablement pour dissiper toute ambiguïté quant aux spécialités servies par Pastasuta, dans le 4^e arrondissement. « L'idée est venue avec les remontées des premiers effectifs affectés aux renforts Jeux olympiques sur les bonnes adresses ou les restaurants sympas, explique Grégory Joron, secrétaire général d'Unité. L'initiative a vocation à rester éphémère, mais elle fonctionne plutôt bien à en juger par les files d'attente des collègues en tenue devant certains établissements. » Au point que des restaurants, kebabs, snacks, brasseries, se signalent pour être référencés. Avec près d'une centaine d'établissements recensés à Paris et

dans sa banlieue proche et 4 000 visites par jour depuis sa mise en service fin juillet, Flicadvisor offre un regard sur la sociologie culinaire des forces de police, entre pizzerias, roboratifs sandwiches grecs prisés des « nocturnes » pour les fringales d'après patrouille nocturne, petits restaurants japonais ou enseignes régionales à dominante aveyronnaise ou bretonne. Un « bon accueil » y vaut gage de bienveillance pour des fonctionnaires inquiets de leur image ; le « café offert » ou la « réduction de 2 euros sur la note » y font office d'étoile ou de macaron. Thésauriser tout ou partie Vingt euros par repas, cinq de plus pour le petit déjeuner : c'est la limite fixée par la carte de paiement attribuée à chaque policier le temps des Jeux et négociée par le ministère de l'intérieur avec la société Pluxee (ex-Sodexo) pour un montant non communiqué. Au format d'une carte bancaire ou dématérialisée sous forme virtuelle dans un smartphone, elle permet de régler ses achats, mais aussi de thésauriser tout ou partie de la somme allouée quotidiennement. De quoi améliorer l'ordinaire pour certains policiers, qui règlent sur leurs deniers l'addition modique d'un déjeuner

dans un restaurant administratif proche de leur lieu d'affectation (moins de 10 euros pour un repas complet en règle générale) et « cagnotent » sur leur carte Pluxee en prévision d'un souper plus festif entre collègues, les soirs de repos. « Avec les flics, c'est souvent le même refrain, souffle un haut fonctionnaire de la Place Beauvau. Ils commencent par gueuler, ils traînent des pieds, puis ils finissent par obéir et s'aperçoivent qu'ils vivent leur meilleure vie. » La remarque se révèle particulièrement pertinente s'agissant des effectifs favorisés par les lois du hasard et logés non dans les chambres passablement décaties du Crous d'Ile-de-France, mais dans l'une des succursales de la chaîne d'hôtel plutôt branchée Mama Shelter (20^e arrondissement), au Paris Marriott River Gauche (quatre étoiles) ou dans ce complexe hôtelier de Bailly-Romainvilliers (Seine-et-Marne) dont le bar-restaurant, la salle de sport ou la vaste piscine cernée de transats et de parasols contribuent sans doute à atténuer les effets d'un long délai de route vers Paris. Le tout, sans compter des primes pouvant atteindre 1900 euros, négociées de haute lutte entre les syndicats et le ministère de l'intérieur plusieurs mois avant l'ouverture des Jeux olympiques. Parce qu'il n'est pas toujours facile de renoncer au confort, sinon au luxe – fussent-ils temporaires –, la direction générale de la police nationale a dû se fendre d'un e-mail à ses troupes, le 1^{er} août, afin de recadrer quelques astucieux fonctionnaires. « Nous observons, peut-on y lire, que certains agents essaient d'utiliser leur carte auprès de pharmacies, de magasins de vêtements, de jouets, de cavistes, de salons de coiffure ou encore d'hôtels prestigieux. » En ces temps de mobilisation générale et de concorde, la sanction envisagée par la direction relève toutefois davantage du registre de la mansuétude que de celui de la coercition : « A minima, un rapport collectif à la règle. » ■

ANTOINE ALBERTINI



Hausse des déchéances de nationalité d’auteurs d’infractions terroristes

Depuis le début de 2023, vingt-huit binationaux ont été déchus de leurs droits civils et politiques, contre vingt et un entre 2015 et 2022

Jamais, depuis le début du XXI^e siècle, l’Etat français n’avait prononcé autant de déchéances de nationalité qu’il ne l’a fait depuis deux ans. Les deux dernières en date ont été officialisées au cœur de l’été : deux binationaux nés en France, condamnés pour des faits de terrorisme, ont été privés de la nationalité française par deux décrets du 5 août, respectivement publiés au *Journal officiel* mardi 6 et mercredi 7 août.

Le premier, Yannis Boughdiri, un Franco-Tunisien de 28 ans souffrant de troubles schizophrènes, venait de purger une peine de six ans de prison, prononcée en 2022 pour terrorisme. Le second, Bilal Taghi, restera comme le premier auteur d’un attentat djihadiste commis dans une prison française : ce Franco-Marocain de 32 ans avait été condamné, en 2019, à vingt-huit ans de réclusion pour avoir tenté d’assassiner avec un couteau artisanal deux surveillants de la prison d’Osny (Val-d’Oise), le 4 septembre 2016.

Cette attaque, menée au sein d’une « unité dédiée » à la déradi-

calisation, avait provoqué un profond traumatisme dans l’administration pénitentiaire et bouleversé la gestion des détenus radicalisés. Elle avait précipité la fin de ces unités, remplacées par des « quartiers d’évaluation de la radicalisation », dont la création avait été annoncée quelques semaines plus tard.

Casse-tête administratif

Loin d’être des cas isolés, ces deux déchéances de nationalité illustrent une tendance forte : ces mesures administratives supposément exceptionnelles le sont de moins en moins. Seules huit avaient été prononcées en douze ans entre 2002 et 2014. Mais au cours des années qui ont suivi la création du « califat » de l’organisation Etat islamique, en 2015, quarante-neuf binationaux se sont vu retirer la nationalité française.

Et, selon les chiffres obtenus par *Le Monde* auprès du ministère de l’intérieur, cette tendance s’est très nettement accélérée ces deux dernières années : vingt-huit déchéances ont ainsi été pro-

noncées au cours des vingt derniers mois – onze en 2023 et déjà dix-sept depuis le 1^{er} janvier, un record –, contre vingt et une au cours des huit années précédentes (2015-2022).

Cette accélération s’explique tout d’abord par un « effet de cohorte » : la forte hausse des condamnations en lien avec le terrorisme djihadiste depuis 2015 et le nombre croissant de détenus pour terrorisme arrivés en fin de peine, explique-t-on au ministère de l’intérieur. Mais elle traduit aussi un choix politique, « la volonté du ministère de mobiliser cette procédure dans le cadre de la lutte antiterroriste ».

Les deux dernières déchéances en date ont été officialisées au cœur de l’été, par deux décrets

Les binationaux déchus ces dernières années connaissent des situations diverses : certains ont été éloignés du territoire ou placés dans un centre de rétention administrative dans l’attente de leur expulsion, tandis que d’autres, comme Bilal Taghi, sont toujours en prison.

Mais si cette mesure administrative prive celui qu’elle vise de ses droits civils et politiques en France, elle ne lui interdit pas d’y vivre. Tous les binationaux déchus ne sont pas expulsables, et certains pays, comme la Tunisie, refusent de se voir remettre des « terroristes » ayant grandi en France sous le seul prétexte qu’ils possèdent la nationalité tunisienne.

« Une mesure inefficace »

La situation de ceux qui vivent toujours en France, comme ce sera sans doute le cas du Franco-Tunisien Yannis Boughdiri, est particulièrement complexe, voire dissuasive : ils sont contraints de régulariser leur situation grâce à des récépissés renouvelés tous les trois mois dans l’attente d’un très hypothétique titre de séjour. Un casse-tête administratif qui pousse, in fine, certains d’entre eux à quitter le territoire par leurs propres moyens.

C’est le cas d’Unzile Sert, une Franco-Turque de 27 ans, première femme à avoir été déchue de sa nationalité française, en mai 2023. Bien que née en France, la jeune femme, condamnée en 2017 pour un projet d’attentat, n’avait plus de papiers d’identité français ni de compte bancaire, ce qui compliquait sérieusement ses démarches administratives. Elle a fini par quitter le pays de son propre chef.

Combattue par de nombreux avocats, qui y voient une viola-

Souvent décriée, la mesure est strictement encadrée en droit français et ne peut concerner que les Français « par acquisition »

tion des droits fondamentaux, la déchéance de nationalité est également critiquée par plusieurs instances internationales, comme l’Assemblée parlementaire du Conseil de l’Europe, qui y voit « une mesure antiterroriste inefficace » revêtant « une grande valeur symbolique » mais n’ayant qu’un « faible effet dissuasif ».

M^e Vincent Brengarth, qui défend plusieurs personnes visées par des procédures de déchéance, dont Yannis Boughdiri et Unzile Sert, constate cependant une « augmentation des expulsions » depuis quelques mois qui rend cette mesure de moins en moins « symbolique ». Un de ses clients, Rachid Aït El Haj, condamné en 2007, avait été déchue de la nationalité française en octobre 2015 : près de neuf ans plus tard, en mars 2024, le ministre de l’intérieur, Gérald Darmanin, a annoncé qu’il venait d’être expulsé vers le Maroc.

Souvent décriée, la déchéance est strictement encadrée en droit français. Elle ne peut concerner que les Français « par acquisition », comme Bilal Taghi et Yannis Boughdiri qui, s’ils sont nés en France, n’ont obtenu la nationalité française que plus tard. Elle n’intervient qu’après une condamnation judiciaire, généralement pour terrorisme, et né-

cessite un « avis conforme du Conseil d’Etat », précise le ministère de l’intérieur.

Autant de garde-fous procéduraux dont ne s’embarrasse pas un autre pays, le Royaume-Uni, qui se distingue de l’ensemble des Etats européens par l’usage massif qu’il fait de cette mesure – accompagnée outre-Manche d’interdictions du territoire – pour traiter le contentieux djihadiste. Entre 2012 et 2022, plus de deux cents Britanniques ont ainsi été déchus de leur nationalité pour « atteinte à la sécurité nationale », contre vingt-deux en France sur la même période.

Tollé à gauche en 2015

Contrairement à la procédure française, cette mesure administrative peut être prise au Royaume-Uni en l’absence de condamnation judiciaire. Et depuis l’Immigration Act de 2014, un Britannique de naissance peut se voir retirer sa nationalité s’il existe des « raisons raisonnables » de croire qu’il pourrait « devenir citoyen » d’un autre pays, avec le risque de créer des apatrides, sans que cela émeuve outre mesure l’opinion.

Après les attentats de 2015, le président de la République, François Hollande, avait bien proposé de modifier la Constitution pour étendre la déchéance de la nationalité aux binationaux de naissance, et plus seulement aux Français par acquisition. Cette mesure n’allait pas jusqu’à créer des apatrides, comme au Royaume-Uni, mais elle avait provoqué un tel tollé à gauche, en raison de la différence de traitement qu’elle introduisait entre les Français de naissance binationaux et les autres, que le chef de l’Etat avait fini par y renoncer. ■

SOREN SEELOW

L’identitaire Philippe Vardon de retour dans l’orbite du RN

Passé par Reconquête !, il devient le collaborateur parlementaire de trois députés apparentés au parti lepéniste

À l’extrême droite, les adversaires d’hier ne sont jamais loin de redevenir les amis d’aujourd’hui, surtout lorsqu’il s’agit de retrouver un emploi. Après avoir quitté avec perte et fracas le Rassemblement national (RN) à la suite de la campagne présidentielle de 2022 pour rejoindre Eric Zemmour et son parti Reconquête !, Philippe Vardon se rapproche à nouveau de son ancienne formation politique.

Mercredi 7 août, il est officiellement devenu le collaborateur parlementaire de trois députés apparentés au groupe RN. La promotion fait office de lot de consolation pour le militant d’extrême droite resté à la porte du Parlement européen, le 9 juin – il ne figurait qu’en dixième position sur la liste de Reconquête !.

« Je ne suis pas au RN », insiste toutefois Philippe Vardon, jurant au passage qu’il « n’aura pas particulièrement d’échanges avec les autres députés du groupe ». L’ancien candidat à la mairie de Nice en 2020 pour le parti lepéniste arrive au Palais-Bourbon dans la roue des députés investis sous pavillon RN aux législatives du 30 juin et 7 juillet, à la faveur de l’accord électoral conclu entre Marine Le Pen et sa nièce Marion Maréchal, après la rupture de cette dernière avec Eric Zemmour.

A l’Assemblée nationale, Philippe Vardon assistera ainsi trois proches de l’eurodéputée : Thibaut Monnier (Drôme), l’ancien directeur de son école lyonnaise, l’Institut de sciences sociales, économiques et politiques ; Anne Sicard (Val-d’Oise), son ex-chef de cabinet adjointe pour les européennes de 2024 et responsable du fonds de dotation du très radical Institut Iliade ; et Eddy Caster-

man (Aisne), l’un des soutiers de sa campagne des européennes.

La découverte que ces proches de Marion Maréchal étaient soutenus par le RN pour les récentes législatives avait laissé circonspects plusieurs cadres du parti. Les mêmes s’interrogent aujourd’hui sur la place qu’ils occuperont au sein du groupe parlementaire, où l’on craint « la reformation d’un clan Marion Maréchal, version institutionnelle » autour de ces députés apparentés.

Mouvance identitaire

Au lendemain des législatives anticipées, le député de la Somme et proche de Marine Le Pen, Jean-Philippe Tanguy, imputait dans *L’Opinion* le score décevant du RN au second tour à l’« abîme entre nos positions réelles sur les sujets sociétaux et notre image dans la population ». Les droits des femmes et des LGBT+ en tête.

Philippe Vardon, lui, n’a jamais réussi à faire oublier son CV militant. Filmé à 15 ans en train de chanter les paroles du morceau *La Zyklon Army* pendant un concert du groupe néonazi Evil Skins, il a ensuite milité à Unité radicale, le groupuscule duquel était issu Maxime Brunerie, l’auteur d’une tentative d’assassinat en 2002 contre Jacques Chirac. Il devient ensuite l’un des animateurs de la mouvance identitaire au début des années 2000, avec l’objectif de faire essaimer dans le débat public le néologisme de « remigration ».

« Il faut envisager (...) qu’une grande partie des immigrés ou descendants d’immigrés retrouvent

leur patrie, c’est-à-dire la terre de leurs pères », défendait-il en 2014, sur un blog d’extrême droite. Une idée portée par Marion Maréchal, dont il était le directeur de campagne, lors des européennes de juin.

« Le projet de “remigration” de l’AfD [le parti d’extrême droite Alternative pour l’Allemagne] est celui porté par Eric Zemmour », déclarait-elle sur France Inter, en février.

« Ceux qui m’ont quittée, c’est un chemin sans retour », jurait Marine Le Pen lors de la campagne présidentielle de 2022, à propos des transfuges du RN ayant rejoint Eric Zemmour. La cheffe du RN aurait-elle mis de l’eau dans son vin ?

« Avoir quitté le RN, monter des coups pendables contre Marine Le Pen, avoir été le larbin de Sarah Knafo [désormais eurodéputée Reconquête !] pour finir assistant parlementaire de députés élus avec le soutien du RN, ce n’est vraiment pas glorieux », réagit le lieutenant de Marine Le Pen Bruno Bilde, député du Pas-de-Calais.

De son côté, Philippe Vardon cherche à mettre de la distance avec le parti à flamme, et agite la possibilité que « quelque chose se crée autour de Marion Maréchal ». Ce scénario ne fait aucun doute pour les derniers fidèles d’Eric Zemmour, et pour les cadres du RN où l’on guette les moindres faits et gestes de Marion Maréchal. Son tweet du 9 juillet, dans lequel elle se félicite de compter sept députés à l’Assemblée et au Parlement européen pour « porter la voix de la France fière » a été interprété comme la première pierre d’un futur parti, dont les représentants pourraient cependant siéger aux côtés de ceux du RN. ■

ROBIN D’ANGELO
ET BASTIEN LOEUILLOT

LE PARADIS TOSCAN

DES GRANDS AUTEURS

LA FONDATION SANTA MADDALENA, LIEU DE RESPIRATION ET D'INSPIRATION

M Le magazine du Monde, 100% Supporter du Monde
L'abonnement à ce magazine est à 100% gratuit.
Il peut être utilisé pour l'achat de produits et services.
Il est réservé aux abonnés du Monde.

PODCASTS
Le goût de M

INSTAGRAM
@M_magazine

EN VENTE DÈS DEMAIN



XAVIER LISSILLOUR

Le rééquilibrage entre le Parti socialiste et La France insoumise n'est pas anodin localement

Dans les plus grandes villes, Aymeric Durox promet des listes indépendantes en 2026. Il compte sur le fait que dans son département qui fut une place forte pour Les Républicains, et est aujourd'hui majoritairement à gauche, « l'étiquette RN-Ciotti va [leur] donner beaucoup plus de force. [Ils] pourr[ont] rallier une élite locale de droite plus facilement ».

Comme à Nice, où l'alliance avec l'extrême droite a permis au président contesté de LR, Eric Ciotti, de raffer les trois circonscriptions aux législatives. Un test réussi pour une stratégie que ce dernier n'envisageait d'appliquer qu'en 2026, afin de ravir la mairie à son ennemi historique : le maire Horizons Christian Estrosi.

A Marseille, le parti de Jordan Bardella est arrivé en tête dans trois circonscriptions sur sept, prenant la place des macronistes comme deuxième force politique, derrière la gauche. Ce qui n'aura pas échappé au maire socialiste Benoît Payan. Tout comme les bons scores du député Sébastien Delogu, réélu dès le premier tour dans la 7^e circonscription des Bouches-du-Rhône, avec 59,7 % des voix.

« Envie de changement »

D'ouest en est, le pourtour méditerranéen n'a désigné pratiquement que des députés du RN. A Béziers (Hérault), c'est la première fois que le parti de Jordan Bardella présentait un candidat face à la famille Ménard, classée à l'extrême droite. Emmanuelle, l'épouse du maire, Robert Ménard, a été battue par le RN Julien Gabarron. « La défaite a été une surprise pour tout le monde, commente Thierry Mathieu, conseiller régional socialiste d'Occitanie. Le fait même que le RN ait présenté un candidat montre que les choses ont bougé. » Lui veut croire que « l'ère Ménard est terminée ».

A ce stade, le député nouvellement élu ne ferme aucune porte : « On va voir comment s'opère la re-composition politique sur Béziers, car ça va changer beaucoup de choses », a déclaré Julien Gabarron dans *Midi libre*, le 2 juillet. Si les gens ont envie de changement, le RN répondra présent. » En tout cas, sur la question des municipales, Robert Ménard confiait quelques jours plus tard au micro de France Bleu : « A ce niveau-là, je suis rassuré. Je n'ai pas d'inquiétude sur ce qui se passera à Béziers. »

A Sète (Hérault), le député RN ne fait pas mystère, lui, de ses ambitions municipales. Aurélien Lopez-Liguori, arrivé en tête dans la ville comme dans la circonscription et réélu dès le premier tour, a considéré dans *Midi libre*, le 1^{er} juillet, que c'était « un vrai signal pour [leur] force politique. On [leur] a fait confiance pour représenter les Sétouls à l'Assemblée nationale. [Il] ne voit[is] pas pourquoi on ne [leur] ferait pas confiance pour diriger la ville ». Voilà qui est clair.

Le maire divers droite, élu depuis 2001, François Commeinhes, se montre serein. « Depuis vingt-trois ans, j'ai vu passer toutes les couleurs politiques chez les députés », souligne-t-il. PCF, UMP, PS, macroniste, puis RN. Il n'y a que les Verts que je n'ai pas vus. Cela n'a pas eu d'impact sur les élections municipales. » L'avenir est cependant incertain pour l'édile, car une affaire de détournement de fonds publics, dans laquelle il a été condamné en appel en 2023, fait aujourd'hui l'objet d'un recours en cassation. En cas de décision favorable, il pourra se représenter en 2026. « Si les habitants me font à nouveau confiance, je serai là. Sinon, je passerai à autre chose. Ne vous inquiétez pas pour moi ! » ■

BENOÎT FLOC'H

Derrière les législatives, la bataille des municipales

Les derniers scrutins de juin et juillet ont modifié les rapports de force dans certains territoires

Les élections européennes du 9 juin puis les législatives des 30 juin et 7 juillet ont, à deux ans des municipales, donné aux élus locaux un aperçu de l'humeur politique de leur population. Et parfois quelques indications sur leur propre avenir politique.

Après le scrutin européen et le premier tour des législatives, le score du Rassemblement national (RN), arrivé en tête dans les deux cas, a fait frémir certains maires. « Ils étaient en panique dans ma ville. Je suis arrivée avec deux cents voix de moins que le RN au premier tour », raconte l'ancienne édile de Fécamp (Seine-Maritime) Marie-Agnès Poussier-Winsback, finalement élue sous l'étiquette Horizons avec 426 voix d'écart (55,3 %) le 7 juillet, dans un duel avec le RN dans la 9^e circonscription du département.

Après le second tour et la contre-performance de l'extrême droite, la préoccupation n'est plus tout à fait la même. Il n'en demeure pas moins que, par endroits, les législatives ont rebattu les cartes pour les municipales. Certes, neuf communes sur dix comptent moins de cinq mille habitants. Et, dans les bourgs, la vie municipale est peu politisée, les candidats font souvent des listes sans trop se soucier des étiquettes. Mais, hors cette multitude de villages peu peuplés, les trois quarts des Français vivent dans des grandes villes.

Au sein de la gauche, les lignes ont bougé. Le rééquilibrage entre le Parti socialiste (PS, passé de 27 députés en 2022 à 59) et La France insoumise (LFI, de 75 à 74) n'est pas anodin localement, même si les données sont à prendre avec précaution, puisque l'attribution des circonscriptions entre les différents partis de gauche est aussi l'image des négociations qui ont été conduites entre eux. Quoi qu'il en soit, à Paris, le Nouveau Front populaire (NFP) est passé de 9 à 11 députés, mais LFI a perdu la majorité au sein de la gauche au profit des écologistes et du PS. Une bonne nouvelle pour la maire sortante, la socialiste Anne Hidalgo, qui n'a pas encore déclaré ses intentions pour 2026.

Dans le Rhône, la gauche unie emporte sept circonscriptions (contre quatre en 2022) sur quatorze, et LFI est passée de deux à quatre députés. Mais elle n'a pas progressé partout. A Villeurbanne, le député « insoumis » Gabriel Amard avait été élu en 2022 avec 55,5 % contre le candidat Horizons. La performance avait déstabilisé ce bastion socialiste, dirigé par Cé-

dric Van Styvendael. Des bruits de couloir avaient commencé à circuler : le mouvement de Jean-Luc Mélenchon se préparerait à monter une liste autonome pour les municipales de 2026.

Cette année, Gabriel Amard n'a été réélu que d'un cheveu (50,6 %) contre l'ancien maire de gauche Jean-Paul Bret, avec moins de six cents voix d'avance. Les ambitions municipales des « insoumis » sont refroidies. « On gouverne avec LFI, Les Écologistes, le Parti radical et le PCF [Parti communiste français] depuis quatre ans, rappelle le maire socialiste, Cédric Van Styvendael. Je ne vois pas bien qui prendrait le risque de fragiliser cette union. Si LFI avait des velléités avant, ce dont je n'ai pas connaissance, il serait surprenant qu'elle en ait maintenant. »

La revanche du PCF

Côté LFI, on se réjouit des progrès du mouvement de Jean-Luc Mélenchon dans le département. « On va proposer d'être rassemblés aux municipales », précise Gabriel Amard, comme on l'a proposé pour les européennes », avant d'ajouter : « Si je venais à me rendre compte que, sur le fond, on n'arrive pas à s'accorder, on verra. Mais on est d'accord sur tout, tout le temps. »

Dans la ville voisine de Vaulx-en-Velin, le contexte est différent. Là, le candidat LFI du NFP, Abdelkader Lahmar, a fait un score impressionnant au second tour des législatives (69,8 %, contre 50 % dans la circonscription entière). Certains se demandent comment la maire socialiste, Hélène Geoffroy, va pouvoir conserver la ville sans s'arranger avec LFI, ce dont elle n'a manifestement pas très envie. « On verra avec les autres formations si on se retrouve sur les principes et un projet pour la ville, explique Mme Geoffroy. Il n'y a pas d'évidence sur le fait que LFI participe à cette liste. Je défends l'universalisme. Je refuse que l'on sépare la banlieue du reste de la France. C'est un débat aussi à gauche. »

Partir sans LFI représenterait un risque : « Je l'assume, répond l'élue. Je ne serai pas maire à n'importe quel prix. » Et le député Lahmar, très bien implanté localement, n'est pas plus allant. « Dans quel camp est-elle ? », s'interroge-t-il. Avant de lancer : « Aujourd'hui, il est clair que l'on n'a pas la même position. Donc il y aura une liste contre Hélène Geoffroy. »

Plus classiquement, des maires de droite ont des raisons, eux aussi, de s'inquiéter des bons résultats de la gauche. En 2020, une page du communisme municipal s'est tournée à Champigny-sur-Marne (Val-de-Marne) : la ville où l'emblématique secrétaire général du PCF Georges Marchais (1920-1997) a vécu et est enterré a été gagnée par Laurent Jeanne (Libres !, le mouvement de la présidente Les Républicains [LR] de la région Ile-de-France, Valérie Pécresse). L'année suivante, les communistes perdaient le Val-de-Marne.

Le PCF prépare sa revanche. Au second tour des législatives, son candidat Julien Léger (PCF-NFP) a rassemblé 57,1 % des voix dans la partie de Champigny-sur-Marne (les trois quarts) incluse dans la 5^e circonscription du Val-de-Marne, où il a fait 39,4 %. « Lors de toutes les élections intermédiaires depuis les municipales de 2020, la gauche est majoritaire sur la commune, se félicite le communiste. C'est une ville qui vote à gauche et a un maire de droite. Une sorte d'anomalie qui donne de l'espoir. Mais sans triomphalisme. »

D'ouest en est, le pourtour méditerranéen n'a désigné pratiquement que des députés du RN

Face à la probable candidature de Julien Léger, désigné chef de file du PCF pour les municipales, Laurent Jeanne rappelle qu'il a obtenu 54 % en 2020. « En partie sur le rejet du PCF », reconnaît-il, considérant qu'« ils ne faisaient plus d'efforts et [qu'] ils étaient entrés dans un système un peu clanique ». Pour 2026, ajoute-t-il, « le véritable enjeu pour [lui] sera d'être élu pour ce qu'[il] aur[a] fait ». Mais, à ce stade, le score du communiste, « ça ne [le] perturbe pas plus que ça », confie-t-il, en soulignant que « les gens font très bien le distinguo entre les élections ».

Au RN, préparer « la victoire »

La situation n'est pas très éloignée à Limoges. Comme à Champigny-sur-Marne, il s'agit d'une ville sociologiquement de gauche avec un maire de droite. La préfecture de Haute-Vienne a réélu ses trois députés du NFP. « Le passage de la droite [en 2014] a été une erreur de l'histoire », estime Thierry Miguel, à la tête d'une liste d'union de gauche et battu en 2020 par le maire sortant, le divers droite Emile Roger Lombertie.

Thierry Miguel reproche au maire de Limoges de ne pas avoir appelé à voter contre le RN. En revanche, s'agace-t-il, « ils ont passé leur temps à diaboliser la gauche », alimentant le soupçon d'une complaisance envers l'extrême droite. « J'ai soutenu les candidats de droite et du centre de ma majorité municipale, rétorque Emile Roger Lombertie. Et, au second tour, j'ai appelé les électeurs à voter selon leurs convictions, à aller jusqu'au bout de leur choix sans se laisser intimider. Le peuple a le droit de voter sans qu'on lui fasse de chantage. »

L'un de ses adjoints a été plus explicite : « S'il faut travailler avec le RN, bien sûr, je le ferai », a déclaré Guillaume Guérin dans *Le Populaire du Centre*, le 5 juillet. La déclaration de celui qui est également président de Limoges Métropole n'est pas passée inaperçue. « Ils préparent

les municipales, car ils vont avoir besoin des voix du RN », en conclut Ludovic Géraudie, maire socialiste de Palais-sur-Vienne.

Lorsqu'on demande au maire de Limoges s'il pense avoir besoin des électeurs du RN en 2026, il répond : « Est-ce que vous pensez que les dix millions d'électeurs qui ont voté RN sont des fachos ? Quand vous vous présentez à une élection, vous avez besoin de toutes les voix. Et vous ne savez pas qui vote pour vous. » Pour lui, « le danger le plus important, c'est l'ultragauche ». « Avec les gens qui votent pour la gauche mais ne veulent pas de LFI, le jeu est beaucoup plus ouvert qu'il n'y paraît », ajoute-t-il.

Les récents scrutins ont aussi changé la donne pour le RN. « Le coup d'arrêt dû au front républicain ne doit pas occulter que le RN est une force politique en pleine expansion », rappelle Brice Teinturier, directeur général délégué de l'institut Ipsos. L'enjeu, pour lui, est d'arriver à se structurer au plan municipal. Mais je ne vois pas comment il ne pourrait pas y avoir de traduction au plan local. »

Pour réussir à s'implanter localement, le parti d'extrême droite doit régler son problème de ressources humaines. Il peine à fidéliser militants et élus. « Il y a beaucoup de turnover », relève la politiste Safia Dahani, spécialiste du RN. En Seine-et-Marne, le sénateur Aymeric Durox assure que les choses changent. « Depuis deux ans, affirme l'élue RN, on voit arriver des gens qui acceptent de se mobiliser. » Les choses se joueront notamment dans les campagnes, où le sénateur pense pouvoir convaincre des maires de prendre, ici ou là, « une ou deux personnes sur leur liste apolitique ». « On fera comme les élus communistes dans les années 1930, qui sont entrés dans les conseils municipaux de la banlieue parisienne, explique-t-il. Ça préparera la victoire. Quand on aura mis le pied dans ces conseils municipaux, on sera indéboulonnables. »

JO : constat mitigé pour les lieux touristiques

A proximité des sites olympiques ou non, les musées et parcs franciliens voient leur fréquentation baisser



Des visiteurs
au château
de Versailles,
le 2 août.
DAVID GOLDMAN/AP

PARIS 2024

Je n'aurais jamais imaginé prendre un selfie avec *Mona Lisa*», confie Sven, sorti de l'aile Denon du Musée du Louvre, à Paris, lundi 5 août. «*Nous étions à Rome la semaine dernière, et j'ai l'impression qu'il y avait deux fois plus de monde dans les musées*», observe, étonné, ce touriste suédois venu avec son frère et ses parents pour soutenir le perchiste star Armand Duplantis aux Jeux olympiques (JO).

La direction du musée le plus célèbre au monde évoque une «*légère baisse*», mais certains employés s'accordent à dire qu'elle est de taille. Ils estiment qu'il y a jusqu'à 20 % ou 30 % de visiteurs en moins certains jours par rapport à un été habituel. A tel point que le Louvre a rouvert récemment l'entrée sans réservation.

Alors que l'institut Chose Paris Region constate une hausse de 20 % de la fréquentation touristique en Ile-de-France, du 24 au 27 juillet, par rapport à 2023, les files d'attente devant les institutions muséales ou dans les parcs d'attractions sont maigres : depuis le début des Jeux, la fréquentation a chuté de 29 % à Orsay et de 31 % au Musée de l'Orangerie. A Disneyland Paris, les visiteurs s'enthousiasment de pouvoir visiter un maximum d'attractions en une journée.

Si ce parc et une partie des musées franciliens se refusent pour le moment à dresser un bilan chiffré, aucun ne s'avoue satisfait. «*Il est certain que la fréquentation au Sacré-Cœur pendant les Jeux est inférieure à celle d'un été habituel*», indique-t-on à la basilique.

Avant le début des JO, leur fréquentation était déjà moyenne, voire mauvaise, durant la semaine des préparatifs de la cérémonie d'ouverture. Les mesures administratives ont contraint le Louvre, Orsay ou le Parc zoologique de Paris à fermer leurs portes pendant deux jours. Les bateaux de promenade, pour certains réquisi-

tionnés pour la cérémonie du 26 juillet, n'ont pas pu accueillir de touristes pendant une semaine.

Le musée du Jeu de paume a lui fait le choix de fermer tout l'été, tandis que, de l'autre côté des Tuileries, celui de l'Orangerie est resté ouvert. Ce dernier, le seul à être situé dans le périmètre d'un site olympique (place de la Concorde) – il abrite *Les Nymphéas* de Monet –, est entouré par des barrières et un filtrage policier. Les dix jours précédant la cérémonie, une réservation et un Pass Jeux avec QR code étaient nécessaires pour pénétrer l'enceinte.

Manque de temps

Maintenant que les Jeux ont commencé, la fréquentation est certes en deçà de la normale, mais la directrice du musée, Claire Bernardi, s'attendait à pire. «*Très en amont des Jeux, on avait tablé sur une baisse de 60 % de la fréquentation, mais depuis quelques jours on est surpris, avec beaucoup d'individuels qui font des visites courtes*».

Du côté de Paris Musées, qui regroupe quatorze établissements gérés par la Ville, la fréquentation dans les collections des sites en

accès libre chute de 24 % par rapport au mois de juillet 2023, mais cette baisse était attendue, et les musées les plus célèbres et situés près des sites de compétition limitent la casse. Cette moyenne ne comprend pas les catacombes, à l'entrée payante, qui gardent une fréquentation élevée.

Toutes les directions avaient en mémoire l'exemple des Jeux de Londres 2012, durant lesquels le British Museum avait perdu un quart de ses visiteurs : les amateurs de sport ont alors remplacé les touristes plus férus de culture, qui ont préféré reporter leur voyage. «*Les visiteurs semblent majoritairement être des spectateurs des JO dont certains découvrent pour la première fois les musées*», constate la direction du Musée d'Orsay et de celui de l'Orangerie. Dans les couloirs de ce dernier, il est fréquent de croiser des supporters portant des vêtements siglés «*Paris 2024*», des bobs à paillettes aux couleurs de la France, des maillots irlandais ou américains. Dans la salle consacrée au Douanier Rousseau, Maria arbore le tee-shirt de l'équipe de basket-ball serbe :

«C'est compliqué de tout faire, quand on a déjà payé un hôtel et des billets de match plus chers qu'un concert d'AC/DC»

MATEVZ CERAR
touriste slovène

«*Nous avons une liste de musées car c'est aussi pour ça que nous venons à Paris, mais c'est sportif de tout combiner*».

En raison des épreuves, les visites ne sont pas en tête de la liste des priorités. Il faut faire des choix par manque de temps. Avec trois sessions sportives en quatre jours, un couple d'Anglais raconte s'être limité au triptyque tour Eiffel, Louvre, Montmartre (à l'occasion de la course cycliste qui s'y est déroulée). Certains vont à la tour Eiffel dans la foulée d'un match de beach-volley, les rencontres se dis-

putant à ses pieds, ou à l'Orangerie, après avoir assisté au triathlon. Le Moulin Rouge, qui se satisfait de ne pas subir de baisse de fréquentation depuis le début des JO, remarque que la clientèle est plus spontanée et a tendance à réserver un dîner-spectacle le jour même.

Matevz Cerar, venu en famille de Slovincie pour soutenir l'équipe nationale de volley, avance aussi l'argument du budget : «*C'est compliqué de tout faire, surtout quand on a déjà payé un hôtel et des billets de match plus chers qu'un concert d'AC/DC. On a laissé tomber Versailles, on reviendra une autre fois*».

Les activités plus chères, comme les promenades sur la Seine, sont reléguées au second plan. La Compagnie des Bateaux-Mouches a perdu 50 % de ses visiteurs depuis le début des Jeux : «*On savait qu'il y aurait un passage à vide, mais pas à ce point*, relate son directeur, Taoufik El Amrani. *On a moins de réservations pour des événements privés, hormis celui de l'équipe de tennis de table chinoise la semaine dernière*».

Entre le 27 juillet et le 5 août, les Vedettes de Paris sont,

elles, à 40 % de passagers en moins. De son côté, le groupe Esprit Seine a vu chuter de 40 % ses dîners croisières en juillet.

Les sites touristiques cherchent aussi à convaincre un public plus large : avec une exposition sur l'histoire de l'olympisme au Louvre, des parcours «*art et sport*» dans les musées de la Ville de Paris, et même une animation sur le sport et la foi au Sacré-Cœur.

L'espoir d'un effet «post-JO»

Le Musée de l'Orangerie propose un tarif spécial à 5 euros (au lieu de 12,50 euros) aux détenteurs de billets du même jour au stade de la Concorde. Pour compenser une «*baisse sensible*», le château de Versailles a avancé à 10 heures l'ouverture du domaine de Trianon pour attirer les spectateurs des épreuves d'équitation démarant à 13 heures... Ou pour mieux les inciter à revenir un autre jour.

La majorité des sites touristiques le reconnaissent : ils ont pu se préparer à cette baisse. Plusieurs craignant des pertes d'exploitation ont agi en conséquence : le Palais de Tokyo, en louant 15 000 mètres carrés au fournisseur d'hospitalité des JO, et le Musée de l'Homme, sa terrasse à France Télévisions. Par ailleurs, même si elles ont reçu des compensations pour la mise à disposition de leurs bateaux, les sociétés de promenade souhaitent être incluses dans la commission d'indemnisation des acteurs économiques lancée par l'Etat.

Les professionnels du tourisme espèrent aussi un effet «*post-JO*», grâce aux belles images diffusées dans le monde entier. «*On attend un vrai retour dès septembre, mais dix jours de fermeture et quinze jours de JO ne peuvent pas être compensés*», juge Julie Devernay, directrice générale adjointe des Vedettes de Paris. Taoufik El Amrani se veut optimiste : «*Notre bateau l'Esprit a transporté la délégation américaine. On ne peut pas faire mieux en termes de visibilité*».

J. TH.

JULES THOMAS

Pendant les JO, BCPE reçoit au «Petit Palais du sport»

DANS LA MAJESTUEUSE entrée du Petit Palais, alors qu'ils se dirigent vers les collections sur la gauche, ce mardi 6 août, nombre de visiteurs tournent la tête à droite : à 100 mètres, derrière une allée bordée d'arches clignotant en bleu-blanc-rouge, la musique et un chauffeur de salle créent un brouhaha peu agréable. L'aile sud, à mi-chemin entre la fan-zone et le séminaire d'affaires, et où cinquante écrans diffusent en continu les Jeux olympiques, n'est pas ouverte à tous : c'est le «*Petit Palais du sport*», l'espace de réception du géant bancaire BPCE (Banque populaire, Caisses d'épargne, Natixis...).

Pendant toute la période des Jeux olympiques et paralympiques, le groupe partenaire de Paris 2024 reçoit mille personnes par jour. Dans cet espace privé, plusieurs publics s'entremêlent : «*Il y a un tiers de sociétaires et clients grand public, un tiers de*

nos collaborateurs, et un tiers de clients qui peuvent être des chefs d'entreprise», résume Fabrice Gourgéonnet, président du directoire de la Caisse d'épargne d'Auvergne et du Limousin.

24 000 billets offerts

Pour tirer parti de la période olympique, le Musée des beaux-arts de la Ville de Paris a anticipé. «*La décision a été prise il y a deux ans*, raconte Benoît Gausseron, directeur des Jeux olympiques et paralympiques de BPCE. *Nous souhaitons être au cœur de Paris pour permettre à nos invités, à qui nous offrons 24 000 billets pour les épreuves, d'assister aux Jeux aux premières loges*».

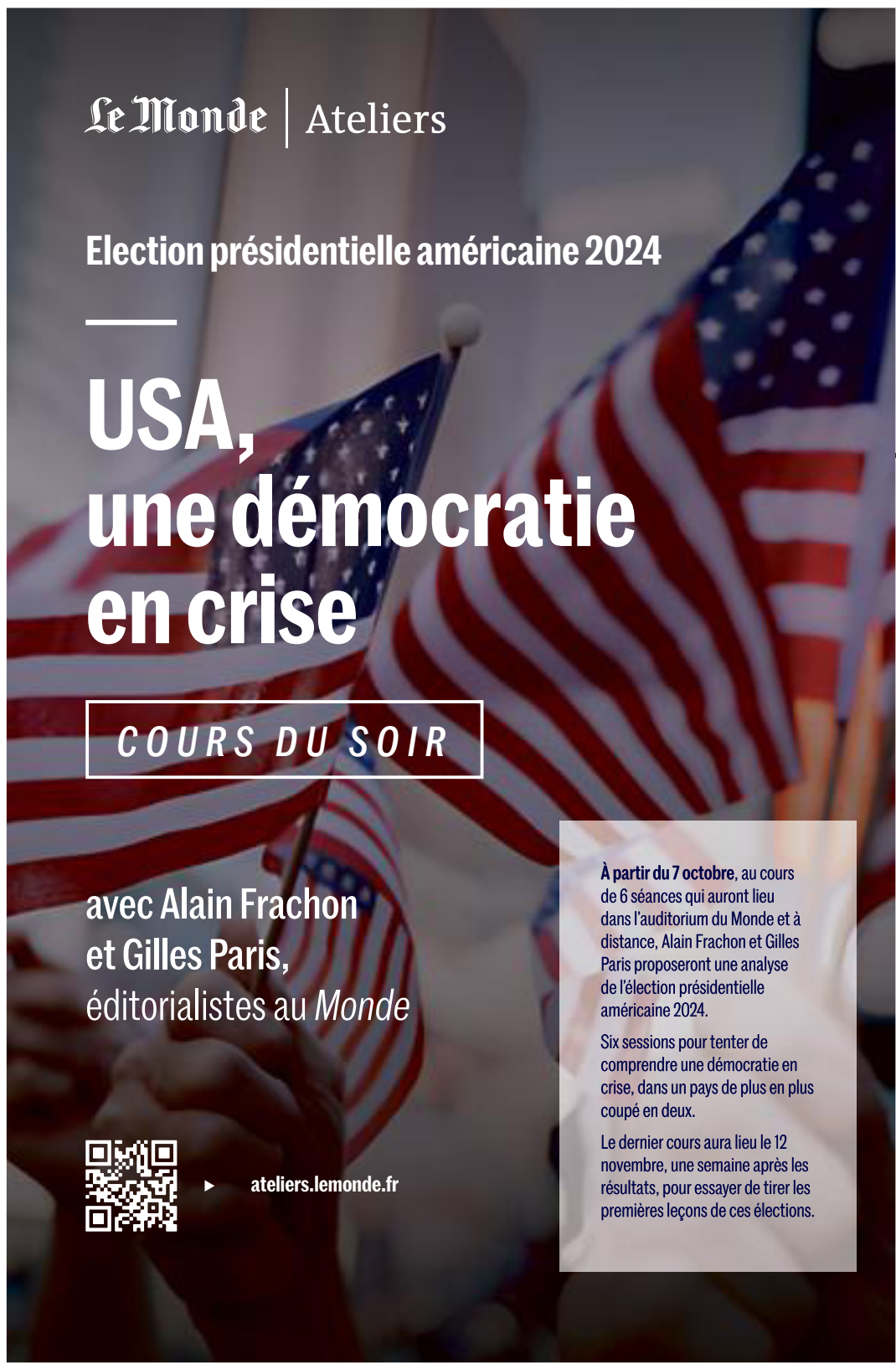
«*On cohabite vraiment bien, ils ont respecté l'espace, c'est réussi*, estime Annick Lemoine, directrice du Petit Palais. *Les privatisations représentent une grosse part de nos ressources*».

Pour le musée, le bénéfice est total, puisque la location de l'aile sud s'accompagne d'un accord de mécénat sur trois ans.

Dans l'aile nord, la partie musée reste ouverte, misant sur sa gratuité et sa proximité avec le Grand Palais, qui accueille l'escrime et le taekwondo. Si la fréquentation des collections a chuté de 24 % par rapport à 2023 la semaine précédant la cérémonie, sur la première semaine des Jeux, la baisse n'est que de 10 %. Afin d'attirer les spectateurs des épreuves, les équipes ont concocté deux nouvelles expositions : l'une sur le street art, et l'autre sur le rapport entre sport et art, «*Le corps en mouvement*», qui comporte des photos et vidéos où des athlètes olympiques expriment leur regard sur une œuvre. Il s'agit bien entendu d'athlètes BPCE, puisque la banque a également participé à cette exposition. ■

Cette licorne française est le numéro un mondial des « wallets », ces coffres-forts pour les actifs numériques

MARC ANGRAND



M
LE MONDE

en vente
actuellement

📖 En kiosque

Le Monde **52**
UN SIÈCLE DE
MOTS CROISÉS
Illustrations d'Alain Boudry

Hors-série

Le Monde **52**
L'HISTOIRE
DU SPORT
Illustrations de L. Boudry

Hors-série

Le Monde **52**
L'EAU DANS
LA VILLE
Illustrations de L. Boudry

Hors-série

Le Monde
HORS-SÉRIE
40
CARTES
Israël
PALESTINE

Hors-série

HORS-SÉRIE
Le Monde
UNE VIE, UNE ŒUVRE
Stemund Freud
La révolution
du langage

Hors-série

Le Monde
HORS-SÉRIE
300
QUESTIONS
DE
CULTURE GÉNÉRALE

Hors-série

Le Monde **52**
100 GRILLES
MOTS CROISÉS
PAR PHILIPPE GARNIER - 9-12

Magazine

Nos services

Lecteurs

📖 Abonnements
Sur abo.lemonde.fr
Par tél. au 03 28 25 71 71
de 9 h à 18 h (prix d'un appel local)

📖 Le Carnet du Monde
carnet@mpublicite.fr

POUR DÉPOSER AU MONDE VOS
DOCUMENTS CONFIDENTIELS
WWW.SOUPCROQUIS.FR

Le Monde
Le Carnet

Vous pouvez nous faire parvenir vos textes

soit par e-mail :
carnet@mpublicite.fr
(en précisant impérativement votre numéro de téléphone et votre éventuel numéro d'abonné ou de membre de la SDL)

soit sur le site :
<https://carnet.lemonde.fr>

L'équipe du Carnet reviendra vers vous dans les meilleurs délais pour vous confirmer la parution.

✉ **carnet@mpublicite.fr**
<https://carnet.lemonde.fr>

AU CARNET DU «MONDE»

Naissance

Paris. Brindas. Seyssuel. Apt. Lyon.

Bienvenue dans notre monde !

Arthur JOSEPHINE
(nom de code **Champi**),

est né le 4 août 2024, à Paris,

chez

Estelle et Quentin,

au plus grand bonheur de

Josselyne JOBERT
et **Yves BONNETAIN,**
ses arrière-grands-parents,
Corinne et Jean-José JOSEPHINE,
Sylvie et Abderrahim NAJID,
ses grands-parents,
Charles-Antoine, Inès, Nora,
Jean-Sébastien,
ses oncles et tantes,
Jocelyn, Olivier, Hugues, Amaury,
ses grands-oncles
et leurs enfants, conjoint(e)s
et compagn(e)/on)s.

« *Quand l'enfant vient,
la joie arrive et nous éclaire...* »
Victor Hugo.

Décès

Congé-sur-Orne. Paris.

Marie Azerad-Courboulay,
son épouse,
Matthieu Azerad et Bérangère Koehl,
Etienne et Anne-Sophie Azerad,
Antoine et Malika Azerad,
ses enfants,
Isaac, Samuel, Charlotte, Violette.
Paul, Raphaël et Romane,
ses petits-enfants
Ainsi que toute sa famille
Et ses amis,

ont la tristesse de faire part du décès
de

Michel AZERAD,
ancien directeur
de la communication chez Eiffage,

survenu le lundi 5 août 2024,
à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

La cérémonie civile aura lieu le
samedi 10 août, à 10 h 30, au cimetière
de Congé-sur-Orne.

Michel Azerad repose à la chambre
funéraire de Ballon-Saint-Mars.

La famille remercie le docteur
Sylvie Rebibo, le service urologie de
l'hôpital Bichat, le service oncologie
de l'hôpital Saint-Louis, les infirmières
de Ballon-Saint-Mars ainsi que le
SSIAD de Mamers.

Cet avis tient lieu de faire-part et
de remerciements.

Condoléances sur registre.

Dons au profit des Hôpitaux.

PF Touchard,
72290 Ballon-Saint-Mars.
Tél. : 0 800 880 123.

Lyon.

En union avec André (†),
son époux,
Vincent, Claire, Pascale, Fabienne,
Bénédicte, Anne, Sarah,
ses enfants
et leurs conjoints,
Ses petits-enfants,
Ses arrière-petits-enfants,
Les familles Gibert et Beaupère,

ont la tristesse de faire part du décès
de

Marie-Madeleine BEAUPÈRE,
née **GIBERT,**
« **Mado** »,

survenu le 5 août 2024.

La cérémonie religieuse aura lieu
le vendredi 9 août, à 13 heures, en
l'église Saint-Augustin, Lyon 4^e.

Paris.

Juliette, Adrienne et Fabrice,
ses filles et son gendre,
Selim, Sanya, Ilya, Esther,
ses petits-enfants,
Jean-Louis et France,
ses frère et sœur
Ainsi que toute sa belle-famille,

ont l'immense douleur de faire part
du décès de

M^{me} Anne CADIOT,
née **GUILLEMIN,**
ancienne éditrice,

survenu le 31 juillet 2024.

Elle rejoint ainsi son époux,

Pierre CADIOT.

Vous pouvez lui rendre hommage
en suivant ce lien : <https://www.inmemori.com/acadiot-e26yv/tab-memories>

La Société des lecteurs du Monde
et son conseil d'administration,

ont la tristesse de faire part du décès
de

Marcel DESVERGNE,

survenu le 30 juillet 2024.

Passionné par les médias et la
communication, Marcel Desvergne a
grandement contribué au rayonne-
ment de la Société des lecteurs du
Monde dont il a été administrateur de
1993 à 2011, président de 2003 à 2007 et
membre du conseil de surveillance du
Monde SA.

L'inhumation aura lieu le lundi
12 août, à 16 heures, au cimetière
de Chenommet, dans la commune
d'Aunac-sur-Charente.

Christine,
son épouse,
Pauline, Isabelle, Jean-Christophe,
ses enfants
et leurs conjoints,
Ses six petits-enfants,
Sa famille bulgare
Et tous ses parents et alliés,

font part du décès du

docteur Stephan GAVRILOV,
anesthésiste-réanimateur,

survenu le 3 août 2024.

La cérémonie religieuse est
célébrée ce jeudi 8 août, à 15 h 30, en
l'église Saint-Jean-Baptiste de Luxey,
suivie de l'inhumation au cimetière.

« Никого няма да тезабравим. »
« *Nous ne l'oublierons jamais.* »

Cet avis tient lieu de faire-part et
de remerciements.

Hélène Millet,
son épouse,
Héloïse, Emmanuelle et Cécile,
ses filles
et leurs conjoints,
Ses petits-enfants
Et toute la famille,

font part avec émotion du décès de

Jean-Paul MILLET,
ancien ingénieur en chef
aux Aéroports de Paris,
adjoint au maire
de Saint-Michel-sur-Orge (Essonne)
puis premier adjoint au maire
du 14^e arrondissement de Paris,

survenu à son domicile, entouré de
l'affection des siens, le 4 août 2024,
dans sa quatre-vingt-unième année.

Les obsèques sont célébrées ce 9 août,
à 10 h 30, en l'église Saint-Pierre-de-
Montrouge, Paris 14^e.

Il sera inhumé à Sainte-Eugénie
(Tirepied-sur-Sée, Manche), le 12 août,
à 16 heures.

Vous pouvez faire un don à
<https://soutenir.aphp-centre.aphp.fr/cochin-hematologie>

Sambaina (Madagascar).

Raly-Arisoa Fideline,
son épouse,
Fidimanantsoa Jocelyn
Randriamanantena,
Fenosoa Joelin Randriamanantena
et Ravo Rajaonarison,
Jessy Ferlin Randriamanantena
et Sahondra Rahantavololona,
Romule Bruno Razafimahasahy
et Julia Francette Randriamanantena,
Lucien Liva Raveloson
et Fabiola Judy Randriamanantena,
José Francis Randriamanantena
et Rina Razafindratsira,
ses enfants,
Alex, Anja, Ony, Jessica, Johanna,
Iriela, Miranto, Mirado, Kalo, Kevin,
Rina, Yiandi, Jayson, Kanty, Yashini,
Kayran et Jade,
ses petits-enfants,

ont la tristesse de faire part du décès
de

**Joseph
RANDRIAMANANTENA,**
enseignant retraité,
officier de l'ordre national Malagasy,

survenu le vendredi 2 août 2024,
à l'âge de soixante-treize ans.

Ses obsèques ont eu lieu le
dimanche 4 août, à Madagascar.

La famille remercie toutes les
personnes qui, par leur présence ou
leurs témoignages, se sont associées
à leur immense peine.

Emilio SELLIER

nous a quittés à l'âge de quarante-six
ans, le 1^{er} août 2024.

Ses dons d'organes ont contribué
à sauver cinq vies.

De la part de

Anne,
sa mère,
Séverine,
sa compagne
et sa famille,
Marie, Geneviève, Claire et
Emmanuel,
ses tantes et oncle,
Lise, Elsa, Clément, Nathan, Théo,
Flora, Etienne, Laszlo,
ses cousines et cousins,
Ses chers amis.

Nous le pleurons.

Anne-sellier@wanadoo.fr

Bernadette,
son épouse,
Judith,
sa sœur,
Bernadette et Colette,
ses belles-sœurs,
Anne, Myriam, Damien et Nathalie,
Elisabeth, Claire et Jacques,
ses enfants,
Laure, Thomas, Martin, Yves, Iris,
Félix, Marc, Béatrice, Garance et
Gaspard,
ses petits-enfants,
Eve et Marie-Anne,
ses arrière-petites-filles,
Ses nièces, neveux,
Ses cousines et cousins,
Ses amies et amis,

ont la douleur de faire part du décès
de

Michel STERNBERG,
né **Michaël Claudio,**

survenu dans sa quatre-vingt-
septième année, dans son sommeil, à
la maison médicale Jeanne-Garnier, où il
a été accompagné médicalement et
spirituellement.

Il a enseigné la biochimie
humaine et médicale dans les
Facultés de médecine de Paris et a
mené des recherches sur le diabète
et l'hypertension.

Baptisé enfant à Jérusalem, il
s'est engagé avec Bernadette
dans le dialogue œcuménique et
interreligieux, les amitiés judéo-
chrétiennes et la fraternité d'Abraham.

Il a rejoint son père,

Erich Walter

et sa mère,

Ilse

et tous ceux qui lui étaient chers et
sont partis avant lui.

Ses obsèques auront lieu le mardi
13 août 2024, à 10 h 30, en l'église
catholique Saint-Gilles de Bourg-la-
Reine.

Paris.

Christophe Studeny,
son fils
et son épouse, Isabelle,
Quentin,
Emma
et son époux, Laurent,
ses petits-enfants,
Odette et Bernadette,
ses sœurs,

ont la tristesse de faire part du décès
de

Frédéric STUDENY,
artiste et éducateur,
peintre et poète,
il fut un membre créatif
du groupe Lettriste,

survenu le 21 juillet 2024,
à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

Ses obsèques ont eu lieu dans
l'intimité.

Une pensée pour ses parents,
Ernest et Françoise STUDENY.

ch.studeny@gmail.com

Jean-Louis Thouard,
son mari,
Valérie, Denis, Julien,
ses enfants
et leurs conjoints, Nicolas, Fosca, Anne,
Simon, Marianne, Isidore, Irénée,
Lucie,
ses petits-enfants,

ont la tristesse de faire part du décès
de

Jeannie THOUARD,
née GUILLOT,

survenu le 4 août 2024, à Paris,
à l'âge de quatre-vingt-six ans.

La crémation aura lieu dans
l'intimité.

Une cérémonie à sa mémoire sera
organisée début septembre, à
Amenucourt (Val-d'Oise).

Famille Thouard,
55 rue Vaneau,
75007 Paris.

Florence Witkowski
Et sa famille,

ont la tristesse de faire part du décès
de

Stéphane WITKOWSKI,
spécialiste et passionné
de l'Amérique Latine,

survenu le 31 juillet 2024,
à Paladru (Isère).

Anniversaire de décès

Jacques DERAY

nous quittait le 9 août 2003, il y a
déjà vingt et un ans. Mais nous
pensons toujours autant à lui.

Agnès Vincent-Deray, Laurence,
Ulysse, Benjamin, Louise et Julien.

Souvenirs


Annick CHAUVIN

vingt-six ans déjà.

Mame, ton souvenir ne quitte pas
notre cœur.

Tes enfants.

Un
événement
heureux



Le M

Pour toute
carte
prix à la ligne

Le 8 août 2017,

Nicole MENASCHÉ

nous quittait.

Philippe et Suzanne,
son fils et sa belle-fille
Et ses petits-enfants,

se souviennent et associent à son
souvenir celui de son fils,

Christian

et de son mari,

Jean,

décédés respectivement le 1^{er} octobre
et le 22 novembre 1984.

Stage

Envie d'écrire ?
Participez à un atelier d'écriture
pour jouer avec les mots, inventer
des personnages, des histoires...
Tél. : 06 60 68 54 50.

Communication diverse

S.O.S Amitié

Envie d'être utile ? Rejoignez-nous !

Les bénévoles de SOS Amitié
écoutent
par téléphone et/ou par internet
ceux qui souffrent de solitude,
de mal-être et peuvent avoir
des pensées suicidaires.

Nous recherchons des écoutants
bénévoles
sur toute la France.
L'écoute peut sauver des vies
et enrichir la vôtre !
Choix des heures d'écoute,
formation assurée.

En IdF RDV sur
www.sosamitiidf.asso.fr
En région RDV sur
www.sos-amitie.com

Société éditrice du « Monde » SA
Président du directoire, directeur de la publication
Louis Dreyfus
Directeur du « Monde », directeur délégué de la publication,
membre du directoire Jérôme Fenoglio
Directrice de la rédaction Caroline Monnot
Direction adjointe de la rédaction
Grégoire Allix, Maryline Baumard, Philippe Broussard, Nicolas
Chapuis, Emmanuelle Chevallereau, Alexis Delcambre,
Marie-Pierre Lannelongue, Franck Nouchi, Cédric Pietralunga
Directrice éditoriale Sylvie Kauffmann
Directrice déléguée au développement des services
abonnés Françoise Tovo
Directeur délégué aux relations avec les lecteurs
Gilles van Kote
Rédaction en chef Laurent Borredon, Emmanuel Davidenkoff
(Événements), Jérôme Gautheret, Michel Guerrin, Nicolas
Jimenez (photographie), Sabine Ledoux (cheffe d'édition),
Alain Salles (Débats et Idées)
Direction artistique Emmanuel Lappara
Infographie Delphine Papiin
Directrice des ressources humaines du groupe Emilie Conte
Secrétaire général de la rédaction Sébastien Carganico
Conseil de surveillance Aline Sylla-Walbaum, présidente,
Gilles Paris, vice-président

ement
UX
it être
partagé !

monde
Le Carnet

formation :
publicite.fr
24,60 € TTC.

Un
événement
heureux
doit être
partagé !



Le Monde
Le Carnet

Pour toute information :
carnet@mpublicite.fr
Prix à la ligne : 24,60 € TTC.

Aux arènes de Vérone, au cœur de « Carmen »

Une reprise de la production créée en 1995 par Franco Zeffirelli vécue de l’intérieur, parmi les 190 figurants

REPORTAGE

VÉRONE (ITALIE) - envoyée spéciale

Tous les étés, la ville des amants de Vérone vit à l’heure de l’opéra. Le festival lyrique des arènes, fondé en 1913, a fêté, en 2023, un centenaire que seules les deux guerres mondiales et la pandémie de Covid-19 ont momentanément interrompu. Le 7 juin, un grand gala diffusé en mondovision a célébré la récente inscription du chant lyrique italien au Patrimoine culturel immatériel de l’Unesco, ouvrant avec panache la première édition du siècle suivant, qui se tiendra jusqu’au 7 septembre. Au programme, *Le Barbier de Séville*, de Rossini; *Carmen*, de Bizet; *Aïda*, de Verdi; et une trilogie Puccini – *Turandot*, *La Bohème* et *Tosca* – pour honorer le grand compositeur italien disparu en 1924.

« Le public est revenu à son niveau d’avant la pandémie », se réjouit Cecilia Gasdia, première femme nommée, en 2018, au poste de surintendante de l’Arena di Verona Opera Festival. « Nous accueillons quelque 12 000 spectateurs chaque soir, dont 56 % d’étrangers venus de 128 pays – l’année dernière, par exemple, il y a eu 10 316 Français. Mais il nous faut encore améliorer la participation du public italien », précise-t-elle, énumérant les actions en direction d’un jeune, voire très jeune public, celui dont elle espère qu’il prendra la relève dans quelques années.

La relève, c’est ce à quoi s’emploient, samedi 3 août, les soldats qui montent la garde sur la place de Séville dans *Carmen*. Le destin de la bohémienne va se nouer dans la grandiose production qui vit débiter Franco Zeffirelli (1923-2019) en 1995 aux arènes de Vérone, et dont c’est la quinzième reprise. Une mise en scène vivante et colorée, faite de tentures gitanes claquant au vent, d’affiches de corrida, peuplée de cigarières, de mendiants et de contrebandiers, d’enfants des rues et d’animaux, à l’aune gigantesque d’un lieu qui accueille encore aujourd’hui 20 000 personnes. C’est le troisième des plus grands amphithéâtres romains, après celui de Rome (le Colisée) et de Capoue.

Pas de machinerie dernier cri

Dans la fosse et sur le plateau, pas moins de 500 personnes. Outre les 95 musiciens de l’Académie philharmonique, dirigée par un jeune chef italien de 28 ans, Leonardo Sini, une dizaine de solistes, 188 danseurs (dont 10 danseurs de flamenco de la compagnie Antonio Gades); 158 artistes des chœurs et 32 enfants de la maîtrise A.L.I.V.E.; 53 mimes; 190 figurants (dont 25 enfants); 18 cavaliers et 9 chevaux, 3 ânes. Nous nous sommes glissés parmi les figurants.

Il a fallu arriver à 19 heures pour comprendre la configuration particulière des lieux, explorer le labyrinthe des arcades et travées, constater la pente de scène : 12 %. Que ce soit pour la grande entrée principale ou les deux latérales, il faut gravir une dizaine de marches. Seuls les dégagements semi-circulaires sur les côtés offrent une progression linéaire. C’est par là que les juments Lella et Attica, entre autres, accèderont à la scène. Ici, on ne sort pas à cour ou à jardin mais côté mairie (*municipio*) ou église Saint-Nicolas (*chiesa di San Nicolo all’Arena*). Les recommandations du régisseur général, Yamala Das Irmimi, sont génériques mais encourageantes. « Zeffirelli a fait des gens du peuple un rempart pour *Carmen*, explique-t-il. Il suffit de suivre les mouvements de la foule et de s’immerger dans la beauté ! » Et aussi de coller au plus près la charmante Mila Stella Anna, comédienne vivant à Parme, qui travaille chaque été comme figurante depuis 2019.

Direction l’atelier des costumes. Une tenue de mendiante a été sélectionnée pour « *il giornalista di Parigi* ». De lourdes étoffes pour un habit traditionnel, minutieusement réalisé : une chemise, un

corset, un foulard pour les cheveux, et, pour le bas, jupe longue, ample jupon, aux pieds, des espadrilles claires que l’on a pris soin de salir. L’essayage se fait dans l’une des petites alvéoles de cet immense nid d’abeille situées aux deux niveaux des arcades qui soutiennent les gradins.

Le moindre espace est occupé : couture, coiffure, maquillage, magasin des accessoires, stocks de costumes, de perruques, sans oublier un petit bar, dont la terrasse extérieure côtoie les décors stockés au sol, jusque sous les fenêtres des habitants. Ainsi la monumentale tête de l’archange Michel du château Saint-Ange à Rome qui sert de décor à *Tosca*. A Vérone, pas de machinerie dernier cri : chaque entracte voit les équipes de techniciens, casques sur la tête, se positionner tels des unités spéciales, pour effectuer très vite les changements de décors. Il faut alors dégager du plateau et rejoindre rapidement sa loge – porte 38, numéro 15, petite mais confortable.

Il est 20 h 30. Le maquillage s’est terminé sous les rafales des danseurs de flamenco qui s’échauffent à l’étage au-dessus. Non loin, on entend les vocalises du Don

« Je sais que le lieu possède une acoustique formidable »

PRETTY YENDE
soprano

José de Francesco Meli. Quelques heures plus tôt, on a rencontré Pretty Yende dans la rue qui mène au Torcolo, l’excellent restaurant historique de la via Carlo Cattaneo. La soprano, arrivée il y a peu, fait ce soir ses débuts en Micaela. « Je sais que le lieu possède une acoustique formidable, qui n’oblige pas les chanteurs à projeter la voix trop fort, constate-t-elle avec soulagement. Il faut par contre que toute la lumière de ma présence soit là. »

Nous la retrouvons le soir, longues tresses blondes et robe bleue, tentant de sauver son fiancé des griffes de la Carmen ravageuse d’Alisa Kolosova, qui a remplacé au pied levé Clémentine Margaine, souffrante. Rien d’exceptionnel à Vérone, où les chanteurs ne répètent quasiment pas, acceptant « de se lancer dans le vide », s’amuse Pretty Yende, que

l’on verra à l’issue du spectacle traverser, pieds nus, la piazza Bra sous la haie d’applaudissements que réservent les terrasses aux nouveaux artistes « aréniens ».

Magie d’un espace

Que ce soit comme spectateur ou comme figurant, presque tous les Véronais passent ou passeront par les arènes. C’est précisément le cas de Cecilia Gasdia, native de la ville de Vénétie. « Mon premier opéra, c’était *Carmen*, avec Franco Corelli et Giulietta Simionato, raconte-t-elle. J’avais 5 ans : je crois que j’ai beaucoup dormi. » La cantatrice a commencé comme figurante en 1976, alors qu’elle était encore étudiante, puis comme artiste des chœurs deux ans plus tard. Elle y fera ses premiers pas de soliste en 1983 dans *Turandot*, dans le rôle poignant de Liù, au côté de la « *princesse de glace* » de Ghena Dimitrova – le commencement d’une longue carrière. « Ceux qui ont chanté aux arènes en gardent à jamais une nostalgie », confie-t-elle.

A la fin de l’acte II, nous aurons vaqué, mendié, bu et dormi sur la place de Séville. Nous nous serons précipités avec la foule pour voir Carmen empoigner la Manolita

dans une rixe au couteau, pâmés devant le bel Escamillo aux bas roses du torero Ludovic Tézier, qui n’avait pas rechanté le rôle depuis vingt ans, nous glissera-t-il en coulisses, avant de nous enivrer à la taverne de Lilas Pastias, où Carmen a trouvé refuge après sa fuite, attendant que la rejoigne celui qui n’est pas encore un déserteur, le beau Don José.

Nous aurons surtout plongé dans la magie d’un espace « qui n’écrase pas les artistes mais au contraire les soutient et les enveloppe », analyse Ludovic Tézier. Un lieu dont les lumières et l’obscurité transcendent, le temps d’un spectacle, différences culturelles et classes sociales, où flotte l’aura d’une tradition populaire portée par les plus grands artistes. Il est 2 heures. Les gradins encore chauds se sont vidés. Mais les arènes ne dorment jamais. Il faut démonter et remonter machineries et décors. Demain n’est pas un autre jour mais l’envers d’une éternelle nuit d’opéra et d’amour. ■

MARIE-AUDE ROUX

Carmen, de Georges Bizet.
Festival des arènes de Vérone (Italie). Jusqu’au 7 septembre.

La première Tosca véronaise d’Anna Netrebko a séduit l’auditoire

Aux côtés du ténor Yusif Eyvazov et du baryton Luca Salsi, la soprano a galvanisé le public sous la direction du chef d’orchestre Daniel Oren

OPÉRA

VÉRONE (ITALIE) - envoyée spéciale

Des voiles noirs, qui recouvrent quasiment tout le plateau, laissant planer une atmosphère de deuil mortifère. Au fond, la silhouette menaçante d’une grande et sombre plate-forme dressée vers le ciel, dont la paroi semblera s’embraser pendant l’impressionnante procession d’un « Te Deum » en grande pompe. Le gigantesque amphithéâtre antique de Vérone bruisse des nombreux spectateurs venus entendre, vendredi 2 août, la première *Tosca* véronaise d’Anna

Netrebko dans l’impressionnante production de l’Argentin Hugo de Ana (2006).

Déjà le peintre Mario Cavaradossi, attelé à son chevalet dans l’église Sant’Andrea della Valle, a caché son ami, le dissident politique Angelotti, bientôt recherché par la police de Scarpia, homme de main du roi de Naples qui a renversé la nouvelle république de Rome instaurée par les troupes françaises au début du XIX^e siècle. De part et d’autre du proscenium, drapeaux déchirés et canons hors d’usage appellent que l’armée napoléonienne a succombé à la bataille de Marengo.

« Mario, Mario ! » Floria Tosca est entrée dans sa somptueuse longue robe jaune d’or rehaussée d’un léger manteau, jalouse déjà de la marquise Attavanti, dont les yeux bleus servent de modèle à la Marie-Madeleine du portrait, dont Cavaradossi achève le trait. Le naturel de la scène d’amour dans l’église rappelle que la chanteuse austro-russe et le ténor azerbaïdjanais Yusif Eyvazov ont partagé dix ans de vie commune, avant d’annoncer leur séparation en juin.

La mutine vient à peine de quitter les lieux qu’un grand coup de canon, parti des gradins, fait soudain crier la foule. L’évasion d’An-

gelotti a été découverte : le terrible Scarpia peut entrer en action, tandis que se découvre sur le plateau l’immense tête de l’archange Michel remettant son épée au fourreau, tel qu’il domine encore de sa haute taille de bronze la forteresse du château Saint-Ange, à Rome.

Grande expressivité

Voix bien projetée, capable de volupté soyeuse comme de rage destructrice, le Scarpia de Luca Salsi possède la nature autoritaire du personnage, mais aussi les ambivalences qui font de lui un homme dominé par ses désirs. Il a fait emprisonner Cavaradossi, soup-

çonné de complicité. Face à lui, la Tosca d’Anna Netrebko, en robe de cantatrice d’un rouge éclatant, à la traîne brodée d’argent, passera par tous les états de la torture morale.

La ligne de chant, aux effets savamment dosés, semble parfois lutter contre les insuffisances d’un souffle moins assuré. Mais elle reste puissante et voluptueuse, d’une grande expressivité. Commencé avec une attaque imparfaite, le fameux « Vissi d’arte » de l’acte II, après avoir déployé des trésors de beauté, se pare d’impalpables aigus, rendant l’âme à l’instar de la Tosca disant adieu à ce qu’elle fut.

Le dernier acte voit Yusif Eyvazov au sommet dans un « E lucevan le stelle » de rêve, le timbre un peu rude du ténor se parant de courbes séductrices, les aigus faciles s’épanouissant dans cette ultime déclaration d’amour à la vie. Tosca a tué Scarpia et doit fuir dans une tenue mauve plus modeste. Son amant fusillé, elle se suicide dans un ultime envol, crucifix à la main, conviant son bourreau au tribunal de Dieu. ■

M.-A. R.

Tosca, de Giacomo Puccini.
Festival des arènes de Vérone (Italie). Jusqu’au 30 août.

En Indonésie, les reines des hautes terres

Agnès Molia s’est intéressée à cette société revendiquée matriarcale

ARTE
VENDREDI 9 – 10 H 20
DOCUMENTAIRE

Les Minangkabau sont un peuple musulman d’Indonésie composé de trois millions de personnes, sur l’île de Sumatra. Leur particularité ? Ils constituent la plus grande société matrilineaire du monde. Ce sont les femmes qui transmettent leur nom, qui héritent de la maison et des rizières et qui gèrent les finances. Leurs maris sont mis au rang d’« invité ». Un matriarcat qui ne pose pas de problème à Buyung : « Je vis bien, parce que ma femme m’entretient, c’est elle qui gagne notre vie. »

Il voit bien qu’il doit s’expliquer face à Agnès Molia, qui réalise le documentaire : « C’est vrai que c’est étonnant que notre matriarcat ait perduré, malgré l’arrivée de l’islam. Les gens qui ont apporté l’islam dans ce pays au XIII^e siècle étaient des commer-

cants, pas des religieux. Avant, les Minangkabau étaient hindouistes. Je sens que les droits des femmes sont importants ici, et que ce n’est pas pareil qu’ailleurs. Moi, le voile, honnêtement, je trouve ça bien. Mais la burqa et le tchador, je trouve ça trop. On perd la beauté des femmes quand elles sont entièrement voilées. »

Ce pouvoir féminin peut être lourd à porter, mais il fait la fierté des cheffes de famille comme Anna, jeune Minangkabau qui s’apprete à se marier. Pour ses parents, le mariage d’Anna est très important, car elle seule pourra continuer la lignée familiale et hériter.

Parée de merveilles
Son enterrement de vie de jeune fille et ses noces se doivent d’être majestueux : pierres précieuses, tissus rares, l’héritière doit être parée de merveilles, et porter une lourde couronne d’or. « Cette couronne, c’est une façon de dire que la



Image extraite du documentaire « Terres de femmes : Indonésie, les Minangkabau », d’Agnès Molia.
TOURNEZ-VOUS S’IL VOUS PLAÎT

femme va avoir une grande responsabilité sur les épaules, mais qu’elle doit rester digne, forte et droite, malgré le fardeau qu’elle porte », explique-t-elle.

Chez les Minangkabau, ce sont les hommes qui payent la dot. L’argent que son futur mari, Zaqi, gagne, c’est Anna qui le touche, c’est elle qui gère les finances. Lui n’y voit pas de problème : « Ça ne me dérange pas du tout, il n’y aura pas de conflits entre nous à

propos de ça. C’est son rôle, elle est habituée à le faire, pas moi. »

Certaines femmes voient ce pouvoir comme un fardeau. « On est bonnes pour rester à la maison et s’occuper du foyer, dit par exemple Gemi, la fille de Buyung. Je pense que ce n’est pas à la femme de devenir cheffe et de gérer des milliers de gens. (...) Je me sens beaucoup plus concernée par l’islam que par la tradition matrilineaire. »

Wil a 47 ans, et elle non plus n’est guère enchantée par les avantages de son rôle de mater familias. Elle est l’héritière de sa famille, sa grande demeure est décorée de formes arrondies colorées. Les « cornes de buffle » typiques du toit sont censées l’inciter à rester forte. Mais entretenir une telle maison revient très cher : tous les mois, Wil s’inquiète pour ses factures d’eau et d’électricité.

« C’est vraiment très dur, mais on n’a pas le droit de vendre son héritage, c’est interdit chez les Minangkabau », déplore-t-elle. Et de mettre en garde : « Je crois que de plus en plus d’hommes cherchent à voler le pouvoir des femmes, même s’ils n’en ont pas le droit. » ■

CLARA ROSELLO

Terres de femmes : Indonésie, les Minangkabau, d’Agnès Molia (Fr., 2019, 4x52min).

Splendeur et décadence du Parti socialiste

Le documentaire, écrit par Julien Dray, suit le dessinateur Mathieu Sapin, qui croque des conseillers de l’ombre ayant connu l’apogée du PS

LCP-AN
VENDREDI 9 – 20 H 30
DOCUMENTAIRE

Un peu plus d’un an après avoir participé à ce documentaire, Julien Dray rendait sa carte du Parti socialiste (PS). D’où le parfum de nostalgie de *La Disparition ?*, tourné en 2020 par Jean-Pierre Pozzi, avec le dessinateur Mathieu Sapin, et sorti en 2022 au cinéma.

En une heure et demie, ce retour sur les grandes heures du PS et sur

sa dégringolade séduit d’abord par ses images d’archives. Mitterrand, Jospin, Hollande... Le « baron noir » Dray et Mathieu Sapin se promènent dans un Paris désert (en pleine pandémie de Covid-19), la Bastille, un Solferino vide, où le premier refait la géographie des congrès des heures fastes. Puis viennent des entretiens, notamment avec la journaliste Laure Adler, ancienne conseillère de François Mitterrand.

Pendant la campagne de Ségolène Royal – la plus belle vécue par

Julien Dray après celles de Mitterrand, dit-il –, une photo de meeting montre la candidate avec, au second plan, un jeune Olivier Faure. A part cette image, il n’est pas question de l’actuel premier secrétaire du parti. « *Le PS que j’ai connu a disparu, on a tourné la page* », assume Julien Dray.

Gérard Colé, l’un des artisans de la victoire du 10 mai 1981, fournit de piquants souvenirs au dessinateur, notamment sur l’élaboration de la campagne face à Valéry Giscard d’Estaing, « *l’homme qui veut*

contre l’homme qui plaît ». Quelques imitations de Mitterrand et le sentiment, déjà, que la victoire est arrivée « *trop tard* », après des années 1970 où tout était encore possible.

Second rendez-vous manqué avec François Hollande. La « *gauche molle* » que fustigeait Martine Aubry dans sa campagne de la primaire d’octobre 2011. « *Ça commençait à prendre, ils avaient trouvé la ligne pour affronter Hollande* », relève Julien Dray. Une petite musique angoissante ponc-

tuée de tic-tac rythme ensuite cette « *disparition* » du PS, que le documentaire déplore.

Comme acte de décès, il y a cette *Nuit debout*, en 2016, où François Ruffin lance, à la tribune : « *Chez les jeunes, plus jamais nous ne voterons PS*. » De quoi résonner avec l’évolution actuelle du député, devenu plus indulgent à l’égard de la social-démocratie. « *C’est devenu un gros mot d’être de gauche, dans les cercles d’élite parisienne (...), on va te regarder avec un peu de commisération* », relève le communi-

cant Philippe Moreau-Chevrollet sur fond d’images de 1981 montrant une liesse qui paraît rétrospectivement bien naïve.

De cette promenade peuplée de fantômes et d’anciens conseillers, on ressort un peu ébloui, comme après avoir passé trop de temps dans le noir. A voir ou à revoir. ■

JULIE CARRIAT

La Disparition ?, de Jean-Pierre Pozzi, avec Mathieu Sapin et Julien Dray (Fr., 2022, 85 min).

MOTS CROISÉS

GRILLE N° 24 - 186
PAR PHILIPPE DUPUIS

Retrouvez l’ensemble de nos grilles sur jeux.lemonde.fr

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I												
II												
III												
IV												
V												
VI												
VII												
VIII												
IX												
X												

SOLUTION DE LA GRILLE N° 24 - 185

HORIZONTALEMENT I. Défenderesse. II. Edulcoration. III. Cira. Sbires. IV. Atémi. Inédit. V. Not (ton). Doués. Ee. VI. Irénisme. Est. VII. Li. Ion. SVP. VIII. Lavater. Oise. IX. Elu. Acteur. X. Respectueuse.

VERTICALEMENT 1. Décanniler. 2. Editoriale. 3. Furète. Vus. 4. Elam. Nia. 5. Nc. Idiotie. 6. Dos. OSNE. 7. Erbium. Rat. 8. Rainées. Cu. 9. Etres. Vote. 10. Sied. Epieu. 11. Sosies. Sus. 12. En. Tetière.

HORIZONTALEMENT

I. Sale tour dans le Tour. **II.** Dépasse l’entendement. A donné des pharaons à l’Egypte. **III.** Pas mieux que les bêtises habituelles. Préposition. **IV.** Geste quotidien. Passera finement. **V.** Bon rapport. Personnel. Un homme chez Charles. **VI.** En fuite. Quand les mots deviennent gros et méprisants. **VII.** Autour des toiles françaises. En échange des rhubarbes. Edenté sous les tropiques. **VIII.** Informations du foyer. Un métier qui a du métier. **IX.** Belles choses des arcs. Le premier à monter dans l’avion. **X.** Pour règlements de comptes.

VERTICALEMENT

1. Plus à l’aise dans la démolition que dans la construction. **2.** Poussera à mieux faire. **3.** Travaille le chanvre. Bruit à l’ouverture. **4.** Dada passé au surréalisme. Doubé romain. Point matinal. **5.** Suivons de très près. Piégé. **6.** Maman de Castor et Pollux. Se débarrasser. **7.** Mit à l’abri. **8.** Ne font pas dans le détail. **9.** Changements de timbre. Encore mieux s’il est transformé. **10.** Sorties des ténèbres. Sa dépêche est entrée dans l’histoire. Encore jeune. **11.** Fera l’innocent. Sur la Garonne. **12.** Appliquent les lois et dirigent la baraque.

SUDOKU

N° 24-186

								7
				5	7	1		3
		4						
	1		6		5			
			4	3		6	1	
7	5			4				
	3			8			4	
6			1	9		8		

Réalisé par Yan Georget (<https://about.me/yangeorget>)



EN VENTE
CHEZ VOTRE
MARCHAND
DE JOURNAUX

Le Monde est édité par la Société éditrice du « Monde » SA. Durée de la société : 99 ans à compter du 15 décembre 2000. Capital social : 124.610.348,70 €. Actionnaire principal : Le Monde Libre (SCS).

Rédaction 67-69, avenue Pierre-Mendès-France, 75013 Paris. Tél. : 01-57-28-20-00

Abonnements par téléphone au 03 28 25 71 71 (prix d’un appel local) de 9 heures à 18 heures. Depuis l’étranger au : 00 33 3 28 25 71 71. Par courrier électronique : abojournalpapier@lemonde.fr. Tarif 1 an : France métropolitaine : 399 €

Courrier des lecteurs
Par courrier électronique : courrier-des-lecteurs@lemonde.fr

Internet : site d’information : www.lemonde.fr ; Emploi : www.talents.fr/

Collection : Le Monde sur CD-ROM : CEDROM-SNI 01-44-82-66-40
Le Monde sur microfilms : 03-88-04-28-60

La reproduction de tout article est interdite sans l’accord de l’administration. Commission paritaire des publications et agences de presse n° 0727 C 81975 ISSN 0395-2037

publicité
Directrice générale
Elisabeth Cialdella



L’imprimerie, 79, rue de Roissy, 93290 Tremblay-en-France
Midi-Print, Gallargues le Montueux

Origine du papier : UK, France.
Taux de fibres recyclées : 100 %. Ce journal est imprimé sur un papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
Eutrophisation : P_{Tot} = 0,0083 kg/tonne de papier

Hanan El-Cheikh « Les écrivains vivent à part, à l'intérieur d'eux-mêmes »

UNE ÉCRIVAINNE PARLE TRAVAIL – 4/5 – A 14 ans, le premier texte de cette future journaliste et romancière était publié dans un journal libanais. Aujourd’hui installée à Londres, elle écrit tous les jours, toujours en arabe et à la main, assise à sa table

Repères

12 NOVEMBRE 1945
Hanan El-Cheikh naît à Beyrouth.

1950 Départ de sa mère, qui quitte le foyer conjugal et ses deux enfants pour s'installer avec son amant.

1959 Elle est publiée pour la première fois dans la section jeunesse du quotidien libanais *An-Nahar*.

1967 Après des études au Caire, elle est embauchée par le magazine féminin hebdomadaire *Al-Hasna*. Ses longs entretiens donnent lieu à des émissions télévisées.

1970 *Antihar rajul mayit* (« suicide d'un homme mort », non traduit), son premier roman.

1975 Avec sa famille, elle quitte le Liban quelques mois après le déclenchement de la guerre civile.

1977 Elle s'installe en Arabie saoudite avec son mari, qui est à la tête d'une société d'ingénierie. Ils y vivront jusqu'en 1982.

1980 *Histoire de Zahra*, premier roman traduit en français, en 1985 (JC Lattès), puis en anglais, en 1994.

1992 *Poste restante*, Beyrouth (Actes Sud, 1995).

2009 *Toute une histoire* (Actes Sud, 2010).

2024 Parution en français, en octobre, de son nouveau roman, *La Danse du paon* (traduit de l'arabe par Khaled Osman, Actes Sud, 352 p., 23 €).

Avec les Egyptiens Naguib Mahfouz (1911-2006) et Alaa El Aswany, la Libanaise Hanan El-Cheikh est l'une des rares « stars » de la littérature arabe. Elle est la seule romancière arabe dont les œuvres ont touché le grand public en Occident dès son premier livre, *Histoire de Zahra* (JC Lattès, 1985). *Femmes de sable et de myrrhe* (1993), *Poste restante*, Beyrouth (1995), *Londres mon amour* (2010) et *Toute une histoire* (2010), tous publiés chez Actes Sud, ont été autant de succès marqués par de fortes figures féminines. Son prochain roman, *La Danse du paon*, paraîtra à l'automne.

Hanan El-Cheikh reçoit dans son grand appartement du centre de Londres, tapissé de photos originales de son amie Eve Arnold (1912-2012). Sa table de travail occupe un coin de son salon oriental orné de plumes de paon, de bibelots en verre et de meubles en marqueterie. Née en 1945 à Beyrouth, elle a grandi dans une famille conservatrice chiite, puis a mené une carrière de journaliste à succès au Liban avant la guerre civile (1975-1990). Elle a quitté le pays en 1975 et s'est entièrement consacrée à la littérature. Sous des dehors timides, voire austères, elle rit beaucoup et fait preuve d'une bonne dose d'autodérision.

A quel âge avez-vous commencé à écrire ?

J'avais 14 ans. A l'origine de tout, il y a une altercation avec mon frère. Je me promenais dans la rue avec un garçon de notre quartier de Ras El-Naba, à Beyrouth. Nous parlions très innocemment de cinéma, de littérature, de tout et de rien. Mais mon frère, qui nous a surpris, est intervenu : il m'a violemment prise par la main pour me ramener de force à la maison. L'honneur de la famille était en jeu. [Rires.]

J'étais tellement en colère qu'une fois rentrée dans ma chambre je me suis mise à la table pour écrire les sentiments qui me traversaient : comment mon frère pouvait-il se conduire comme cela et m'interdire de sortir ? N'étais-je pas une personne à part entière, responsable d'elle-même et de ses actes ? J'ai envoyé mon petit texte au quotidien *An-Nahar*, qui ouvrait ses colonnes chaque semaine à des jeunes. Et j'ai été publiée. Voilà tout !

D'un coup, le regard sur moi a complètement changé. Même mon frère, que j'attaquais durement dans mon texte, s'est senti terriblement fier de cette publication. Du jour au lendemain, j'étais devenue une « fille intelligente », alors que j'avais une réputation épouvantable à l'école. Je n'arrivais à me concentrer sur rien d'autre que le fil décousu de mes pensées et de mes sensations. Je ne sais pas pourquoi. C'était peut-être dû au fait que je manquais de stabilité émotionnelle : ma mère avait déserté le domicile familial quand j'avais 5 ans seulement...

« MÊME MON PÈRE, QUI NE LISAIT RIEN D'AUTRE QUE LE CORAN, ÉTAIT TRÈS FIER QUE JE SOIS JOURNALISTE DANS UN GRAND JOURNAL ET QUE JE PUBLIE DES ROMANS »

Quand vous êtes-vous dit que vous vouliez devenir une écrivaine ?

C'est à ce moment-là, précisément. Dès l'année suivante, j'ai écrit une nouvelle d'une quarantaine de pages. C'était tellement naïf, je serais embarrassée de la relire aujourd'hui, mais je savais que je voulais écrire. A 18 ans, j'ai écrit mon premier roman, *Antihar rajul mayit* [« suicide d'un homme mort », non traduit]. Il n'a été publié que plus tard, quand je suis devenue journaliste à *Al-Hasna*, le supplément féminin hebdomadaire d'*An-Nahar*.

Etiez-vous une grande lectrice ?

Oui, j'aimais lire, pas compulsivement mais pas mal quand même. J'aimais par-dessus tout les grands auteurs arabes : Yahia Haqqi, Ihsan Abdel Kouddous, Youssef Al-Sebaï, Gibran Khalil Gibran, etc. Tous ceux qui ont fondé la littérature arabe moderne. C'est en lisant *Saison de la migration vers le nord* [1969 ; *Sindbad*, 1983] que j'ai découvert à la fois un trésor et mon maître : le Soudanais Tayeb Salih [1929-2009]. C'était si profond et beau en même temps. Je me suis même sentie un peu jalouse : comment un être humain pouvait ainsi coucher son cœur et son esprit dans une langue si belle sur du papier ? [Soupir] En tout cas, je me suis dit que c'était ça que devait être l'écriture. Une alliance parfaite du fond et de la forme.

Lisiez-vous aussi de la littérature non arabe ?

Oui, je lisais des traductions en arabe. Elles n'étaient peut-être pas formidables mais elles m'ont ouvert l'esprit. J'aimais – et j'aime toujours – tout particulièrement Alberto Moravia. Ses livres me parlent beaucoup : *Le Mépris*, *L'Ennui*, etc. J'aime aussi beaucoup Henry Miller. A partir de 18 ans, j'ai commencé à lire en anglais. J'ai tellement aimé Anaïs Nin, je la préférerais aux auteurs de fiction. J'ai aussi été très marquée par *Le Bruit et la fureur*, de William

Faulkner. Il m'a tellement inspirée. Ses nouvelles, ses romans m'ont obsédée à un certain moment de ma vie.

A part Anaïs Nin, y a-t-il d'autres femmes qui vous ont inspirée ?

Ah oui, surtout Leïla Baalbaki [1934-2023]. C'est une des premières écrivaines libanaises. Son livre *Je vis !* [1958 ; *Seuil*, 1961] m'a beaucoup marquée. Dans les années 1960, elle a été poursuivie en justice parce qu'elle écrivait explicitement sur la sexualité. On a même censuré l'une de ses nouvelles, mais elle a gagné au tribunal. Il se trouve que, bien avant qu'elle publie quoi que ce soit, elle a été ma maîtresse à l'école primaire. Je l'adorais, je l'admirais follement pour son look : elle lâchait ses cheveux comme une bohémienne et s'habillait comme une hippie. Elle n'avait aucun tabou. Je voulais l'imiter, lui ressembler en toutes choses.

Vous venez d'une famille chiite très traditionnelle. Ecrire a-t-il été facilement accepté ?

Non seulement ma famille m'a acceptée en tant qu'écrivaine mais elle m'a encouragée et félicitée. Même mon père, qui ne lisait rien d'autre que le Coran, était très fier que je sois journaliste dans un grand journal, que j'anime une émission à la télévision et que je publie des romans. Je suis sûre qu'il n'a jamais rien lu de moi, mais il était content.

Avez-vous transposé des éléments empruntés à la culture traditionnelle chiite dans votre travail littéraire ?

Ma grand-mère, qui était illettrée et qui m'a élevée comme une mère, m'emmenait aux cérémonies de l'Achoura [commémoration du massacre de l'imam Hussein chez les chiites]. Le spectacle de ces femmes qui se frappaient la poitrine et pleuraient le martyr d'Hussein me submergeait. Je reste marquée à jamais par ces femmes qui se le-



Hanan El-Cheikh, chez elle, à Londres, le 11 juillet.
RAPHAËL NEAL POUR « LE MONDE »



vaient et récitaient de la poésie à la gloire de l'imam Hussein en pleurant et en gémissant.

Tous vos livres ne sont-ils pas une tentative de vous connecter avec votre mère ? Jusqu'à « Toute une histoire », que vous lui avez entièrement consacré...

Quand j'ai écrit *Histoire de Zahra*, ma mère, qui ne savait ni lire ni écrire, en a entendu parler. Elle savait juste que c'était l'histoire d'une femme qui a un amant, parce que des gens lui avaient dit : c'est de toi que parle ta fille. Ça la fâchait beaucoup. Elle répondait alors : « Non, ma fille ne sait rien de moi. »

A l'époque, j'étais journaliste et j'avais une émission où j'invitais des femmes pionnières dans leur domaine au Liban à raconter leur parcours. Chaque fois que ma mère voyait passer une publicité pour mon programme, elle m'appelait au journal. Elle me disait : « Ma fille, écoute-moi ! Tu interviewes des femmes qui sont des privilégiées. Quand est-ce que tu m'intervieweras, moi ? Tu ne connais pas mon histoire. Je veux que tu m'écoutes. » Je savais qu'elle avait fait un mariage forcé avec mon père à l'âge de 16 ans seulement. Je savais qu'elle nous avait quittés, mon père, mon frère et moi, parce qu'elle avait un amant. Cela avait causé un scandale retentissant, mais j'avais digéré tout ça. Je lui répondais : « Ce n'est pas grave, tu as eu raison de partir. Regarde, je suis devenue une écrivaine reconnue, tout va bien, je ne suis pas traumatisée. » Puis la guerre civile est arrivée. Je suis partie vivre en Angleterre et en Arabie saoudite, elle aux Etats-Unis avec son deuxième mari et leurs cinq enfants. Nous nous appelions de temps à autre, on se voyait quand on pouvait.

Un jour, c'était il y a une quinzaine d'années, nous étions ensemble, elle s'est levée et m'a dit : « C'est maintenant, tu dois m'écouter. » Je n'ai pas eu le choix. Elle a commencé à réciter des poèmes en arabe classique. Je n'en revenais pas. Je lui ai demandé : « D'où

sais-tu ça ? » Mon Dieu, quel souvenir ! Elle m'a demandé, ou plutôt elle m'a forcée, à écrire ce livre sur elle : *Toute une histoire*. Malheureusement, elle est morte avant la publication, mais je suis extrêmement heureuse d'avoir eu la chance de l'écouter raconter son histoire.

La plupart de vos livres ont des femmes pour héroïnes, craignez-vous d'être cataloguée dans la littérature féminine ?

Non, j'écris ce que je ressens sans réfléchir à ce qu'on pensera de moi. D'ailleurs, quand je n'écris pas sur les femmes, ce sont les critiques qui sont déçus. *[Rires.]* Mon nouveau livre – pas encore sorti en anglais ni en français – raconte l'histoire de deux cousins. Une amie editrice m'a dit : « Ton roman serait mieux si la narration était portée par la mère d'un de ces garçons. » Mais pourquoi ? Quand un écrivain est inspiré, il ne doit écouter que lui seul. Je ne suis pas une écrivaine féminine ou féministe. Je veux pouvoir écrire sur les hommes, les femmes, les éléphants, les fourmis, tout ce que je veux.

Dans « La Maison de Schéhérazade » (Actes Sud, 2014), vous vous êtes emparée des « Mille et Une Nuits ». N'était-ce pas un peu cliché ?

Jamais, au grand jamais, je n'avais imaginé m'y intéresser. Cela me semblait appartenir au passé, au patrimoine. Mais le metteur en scène de théâtre britannique Tim Supple m'a demandé de travailler avec lui sur *Les Mille et Une Nuits*. Je pensais lui répondre que c'était un cliché, justement, mais comme j'étais impressionnée et curieuse, j'ai dit oui. Et j'ai commencé à lire.

La plupart des Arabes n'ont jamais lu *Les Mille et Une Nuits*. Enfant, on apprend quelques contes à l'école : Aladdin, Sindbad le marin, tout ce folklore innocent. Mais la partie la plus « chaude », on ne la lit pas. Tout cela est censuré, expurgé. On le trouve au marché

« JE NE SUIS PAS UNE ÉCRIVAIN FÉMININE OU FÉMINISTE. JE VEUX POUVOIR ÉCRIRE SUR LES HOMMES, LES FEMMES, LES ÉLÉPHANTS, LES FOURMIS, TOUT CE QUE JE VEUX »

noir bien entendu, mais personne ne prend la peine de le lire. J'ai lu la totalité des 3 000 pages et j'ai alors pris la mesure de la force de cette œuvre. Mon texte a servi de base à une pièce de théâtre, puis je l'ai transformé en nouvelle. Je n'aurais jamais cru écrire pour le théâtre. J'ai écrit cinq pièces en tout. Trois d'entre elles ont été montées.

Quel est le point de départ de vos livres : les personnages, l'histoire ou la langue ?

Ce sont les personnages qui sont au début de tout. Ils portent la langue et l'histoire en eux.

Ecrivez-vous quotidiennement ? Sur ordinateur ou à la main ?

J'écris tous les jours, sauf quand je suis en voyage ou que je rends visite à ma fille, à Paris. J'ai besoin d'une routine. Quand je n'ai rien d'autre de prévu, je travaille du matin jusqu'à 17 heures. Après chaque œuvre, je m'arrête un peu, mais pas longtemps : deux ou trois mois, pas plus. J'écris toujours à la main. Je n'ai jamais réussi à me mettre à l'ordinateur. J'ai essayé, mais il n'y a pas le même rapport sensuel au mot et à la phrase. Il y a un lien direct entre ma main, mon cœur et mon cerveau.

Vivre dans un pays où l'arabe n'est pas dominant a-t-il changé votre rapport à la langue ?

Non, je lis et vis en arabe toute la journée, où que je sois. Je n'ai jamais pensé écrire dans une autre langue. Même quand j'ai travaillé sur *Les Mille et Une Nuits*, j'ai rendu mon texte en arabe. Le metteur en scène m'a demandé de le traduire moi-même. C'est la seule fois où j'ai écrit en anglais. Mais c'était simplement une traduction. La pièce mélange l'anglais, l'arabe classique, l'arabe dialectal.

Participez-vous d'une manière ou d'une autre aux traductions de vos livres ?

Je les relis avant publication, du moins dans les langues que je maîtrise. Pendant la traduction, j'échange avec la traductrice ou le traducteur sur l'histoire cachée dans mes livres. On ne peut pas traduire mot à mot, sinon on perd le sens caché. Je suis impressionnée par le travail effectué par les traducteurs.

Vous avez quitté le Liban à cause de la guerre civile. Êtes-vous une écrivaine de la diaspora ?

J'ai quitté le Liban au tout début de la guerre, en 1975. Un jour, j'étais sortie acheter du lait pour ma fille, qui avait 9 mois. J'ai vu un milicien d'à peine 18 ans qui poussait devant lui des prisonniers sous la menace de son arme. Je l'ai supplié de les libérer : « Laisse-les partir, ils ont des familles eux aussi. » Il m'a hurlé dessus : « Dégage, espèce de bonne femme ! » en agitant sa kalachnikov. Je suis rentrée et j'ai dit à mon mari : « Fouad, je veux partir d'ici. »

Nous sommes allés à Londres puis nous avons vécu en Arabie saoudite pendant cinq ans, entre 1977 et 1982, même si je faisais des allers-retours en Angleterre et au Liban dès que la situation le permettait. En fait, je suis de partout et de nulle part. Je suis Hanan, qui aime écrire et qui écrit en arabe. Je vis à Londres, mais mon esprit est là où j'écris. Je ne me sens pas en exil, je n'ai jamais ressenti cela. Partout où j'ai vécu j'ai trouvé la vie passionnante, tout m'intéressait. Je suis curieuse par nature.

En Arabie saoudite, je ne me lamentais pas parce que je ne pouvais pas me promener dans la rue. Au contraire, j'ai découvert la vie secrète que menaient les femmes saoudiennes. Je les ai aidées à parler, à travers moi, de leurs traditions, de leur vie quotidienne. Elles étaient bien plus fortes qu'on ne le croit. Je ne suis jamais retournée en Arabie saoudite, mais je suis ce qui s'y passe. Quoi qu'on pense du prince héritier, ce qu'il fait est essentiel : en libérant les femmes, on change la société bien plus que de n'importe quelle autre manière.

Avez-vous l'impression qu'un écrivain arabe est systématiquement sommé en Occident de démontrer qu'il est capable de briser les tabous religieux, sexuels et politiques propres à sa culture ?

Oui, tout à fait. Mais ça ne pèse pas sur moi. J'écris en arabe pour un lecteur arabe. Je ne sens pas le poids de l'Occident au-dessus de mon épaule quand j'écris. On n'écrit pas pour délivrer un message. Certes, on écrit mieux si on est convaincu de ce qu'on veut défendre, mais ça ne suffit pas à faire de bons livres : il y a tout un art d'écrire qu'on ne peut pas réduire à un discours. Si vous n'avez que des idées à défendre, autant devenir porte-parole d'une ONG ou d'un parti... Quand on écrit, il ne faut pas réfléchir à qui on s'adresse.

Avez-vous parfois peur de ne plus rien avoir à écrire ?

Non, ce n'est pas un problème. Je suis sûre que certains écrivains, arrivés à un certain âge, ne sont plus inspirés. *[Elle marque un temps de réflexion.]* C'est d'ailleurs peut-être pour cette raison que j'écris aujourd'hui sur ma vie. C'est une expérience étonnante. J'ai l'impression d'écrire un recueil de nouvelles plutôt que des Mémoires. Je ne pensais pas que la mémoire contenait autant de choses, de pensées et de sentiments. C'est comme une immense bibliothèque que je parcours.

Avez-vous l'impression d'appartenir à la scène littéraire londonienne ?

Je suis membre de la Société des écrivains britanniques, ce qui est un grand honneur. Mais on se voit peu. La plupart des écrivains sont comme moi : des personnes introverties qui passent leur journée à la table de travail. *[Rires.]* Les écrivains vivent à part, à l'intérieur d'eux-mêmes. Je sors peu, j'ai peu d'interactions sociales. Je mène une vie très privée. J'ai peu d'amis dans le monde littéraire, à l'exception de Salman Rushdie.

Je l'ai rencontré il y a longtemps à un déjeuner organisé par le Conseil des arts de Londres autour de Graham Greene. J'étais assise à côté de lui et nous avons sympathisé. Une semaine plus tard, la fatwa le condamnant à mort était rendue publique, je l'ai alors contacté et nous avons commencé à nous voir. C'est un grand écrivain. L'attentat qui l'a visé est une chose horrible dans tous les sens du terme. Nous sommes au XXI^e siècle, un écrivain doit avoir le droit d'écrire ce qu'il veut, absolument tout. Il n'y a pas de limite à fixer à la liberté d'expression et de création, que ce soit le blasphème ou l'atteinte à la pudeur. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE AYAD, ENVOYÉ SPÉCIAL À LONDRES

Prochain épisode Enrique Vila-Matas

A Saint-Tropez, Colette à l'aube d'une révélation

FEMMES
SUR FOND D'AZUR – 4/5 –
En achetant une villa provençale, à 55 ans, l'écrivaine inaugure une « vie nouvelle », sous le signe d'un éternel été, raconte Chantal Thomas



Chantal Thomas.
ILLUSTRATIONS FLORENCE WOJTYCZKA

Dans *Le Fanal bleu* (Ferenczi, 1949), son dernier livre, témoignage de sa persistance à travailler malgré les douleurs d'arthrite, admirable par sa lucidité à scruter les changements d'elle-même et de la société, Colette (1873-1954) déclare avoir d'abord pensé à la forme du journal. Elle y a renoncé car, écrit-elle, « *choisir, noter ce qui fut marquant, garder l'insolite, éliminer le banal, ce n'est pas mon affaire, puisque, la plupart du temps, c'est l'ordinaire qui me pique et me vivifie* ». Mais l'ordinaire, sous sa plume, a l'attrait de l'extraordinaire, et, de texte en texte, on suit les aventures et métamorphoses de celle qui, en premier et toute jeune, sous le nom fictif de Claudine, puis prenant de l'âge et se rapprochant d'un « je » autobiographique, nous fait partager l'histoire de sa vie – une histoire constamment *vivifiante*, et qui ne cesse, quels que soient le livre que l'on ouvre, le mot sur lequel on tombe, de susciter une ardeur, une envie de découvrir, de savourer, et de préserver, intactes, nos ressources d'enfance, nos avidités, nos soifs. Tout ce dont Colette a trouvé l'inspiration dans la manière, à la fois paysanne et chamane, selon laquelle sa mère habitait la maison de Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne), à l'unisson avec le rythme des floraisons et les signes avant-coureurs de la neige, en dialogue avec toutes les créatures vivantes. Une éducation poétique, dans son ouverture à l'immensité comme aux merveilles du minuscule.

Oliviers et mandariniers
Colette, lorsqu'elle quitte, à 20 ans, son village natal pour aller vivre à Paris avec son mari, Henry Gauthier-Villars, dit Willy, souffre de maladresse, de faiblesse, par rapport à un monde nouveau, excitant certes, mais tissé de frustrations. A Paris seulement et dans les parages du libertin Willy ? Non, l'emprise de ce sentiment de manque est beaucoup plus vaste. Après son premier mariage, Colette a une liaison spectaculaire avec Mathilde de Morny, marquise de Belbeuf, « Missy » (ou « Oncle Max », comme elle l'exige de ses domestiques). Dans la nouvelle « Jour gris » (*Les Vrilles de la vigne*, La Vie parisienne, 1908), adressée à son amante, Colette décrit

une crise de rage contre le vent, le froid, l'odeur d'iode d'un jour de tempête, et surgit une bouffée de nostalgie, quasi hallucinatoire, de sa campagne. « *J'appartiens à un pays que j'ai quitté. Tu ne peux empêcher qu'à cette heure s'y épanouisse au soleil toute une chevelure embaumée de forêts. Rien ne peut empêcher qu'à cette heure l'herbe profonde y noie le pied des arbres, d'un vert délicieux et apaisant.* » Mais en un deuxième mouvement Colette abolit le mirage et rejoint la signification, vitale, de cette appartenance. Ce pays, dont, par son fort accent, ses écrits, elle exprime la prégnance, lui a enseigné le désir. Le « *jour gris* » se termine par l'envie d'ouvrir portes et fenêtres et d'aller courir sur le sable. En force de cet ancrage, Colette n'éprouvera pas le besoin du retour. Elle aura plusieurs maisons, sous d'autres ciels et d'autres climats. Mais il en est une, sa maison du Midi provençal, qui occupe une place décisive. Avec l'achat de La Treille muscate, à Saint-Tropez (Var), Colette se sait à la fin d'un parcours et à l'aube d'une révélation. Et si *La Naissance du jour* (Flammarion, 1928) brille d'un éclat solaire, c'est que ce livre, véritable ode au génie d'un lieu, est indissociable de l'émoi d'un commencement. Tout en installant sa demeure, en s'affairant, au jardin, à des plantations d'oliviers et de mandariniers, aux soins des fleurs, aussi profuses que subtiles (« *Je crois que la présence, en nombre, de l'être humain fatigue les plantes* », note-t-elle), Colette a conscience d'inaugurer une *vita nuova*. A la vision renvoyée par son miroir d'un « *double charnu, gorgé de soleil et d'eau* », Colette, alors âgée de 55 ans, peut être assurée qu'elle a aidé à faire sauter les tabous qui voulaient les femmes pâles et corsetées, tôt vieilles dans le cercle d'un foyer centré sur le prestige patriarcal, mais, plus intimement, elle sent qu'elle a accompli sa propre révolution : elle a dépassé le stade des amours douloureuses, possessives, conflictuelles. Désormais, elle sait être seule sans se sentir eseuulée. Elle est prête pour aimer autrement, dans la confiance et la complicité. « *Et nous riions, parce que c'est bon de rire, et qu'on rit aisément sous un climat où se réfugient la chaleur, le vrai long été, les brises, le loisir d'affirmer : "Demain, nous aurons, et après-demain encore, un jour pareil à celui qui coule en instants bleu et or, un jour de temps arrêté."* » Bleu et or, telles sont les couleurs du blason créé par Colette pour glorifier comme « *belles saisons* » l'éternel été méditerranéen et la parfaite plénitude d'une femme au-delà de la jeunesse. ■

CHANTAL THOMAS

Prochain épisode Jackie, ma mère

Monsieur Zelentchouk rajeunit de vingt ans

FRAGMENTS D'ÉPOQUE – 4/5 – Hervé Le Tellier, Prix Goncourt 2020, observe les nouveaux us et coutumes de ses contemporains. Cette semaine, à la faveur d'une invitation à se joindre à une photo de couple, Monsieur Zelentchouk découvre les filtres



Hervé Le Tellier.

Monsieur Zelentchouk rentre chez lui quand un couple d'aimables jeunes gens l'aborde. Ils lui tendent un portable et avec force gestes le prient de les photographier, l'édifice emblématique du quartier en arrière-plan. Zelentchouk obtempère, leur montre le premier cliché, qui ne convainc pas, puis un second, qui provoque des moues dubitatives, et il se résout à mitrailler les jeunes gens. Ravis, ils prennent des poses, ils sautent, gloussent, grimacent. Puis, ils insistent pour que Zelentchouk se joigne à eux, pose avec l'une, l'autre, entre eux deux. Il doit même leur donner son mail, afin qu'ils lui envoient les « souvenirs ». Ils abandonnent enfin Zelentchouk, qui les regarde s'éloigner. A peine a-t-il poussé sa porte qu'une photo lui parvient. C'est la première qu'il a prise, où les deux sourient. Ce soir au restaurant, se demande Zelentchouk, obtiendront-ils du serveur que lui aussi les immortalise devant leur gratin dauphinois et leur verre de bordeaux ? Ces tableaux successifs où ils se mettent en scène suffisent-ils à leur dispenser l'estime d'eux-mêmes dont ils semblent en quête ? Leurs amis, par leurs likes, leurs commentaires, renforcent-ils assez leur confiance en eux ? Ce faisant, ne nourrissent-ils pas aussitôt le désir d'un nouveau selfie ? Et entre deux « égoportraits », comme disent les Québécois, dans ces intervalles où la vie tarde à s'écouler, le montage de leur existence sera-t-il jamais assez « cut » ? Ces jeunes gens laissent-ils assez de place à l'ennui ? Il est tellement nécessaire de s'ennuyer, songe Zelentchouk. L'ennui permet de plonger en soi, de rêver, de revivre le passé.

Faire partie
Une nouvelle photo arrive, ils bondissent et semblent suspendus. Leur vie s'articule-t-elle désormais autour de ces instants figés ? Ou pire, ne se déroule-t-elle plus que dans le but d'élaborer des images qui voudraient la pérenniser ? Et chaque image du présent ne rejette-t-elle pas dans le passé celle d'avant ? La pensée trouble Zelentchouk, pour qui soudain ce monde qu'il avait cru exaltant, en constant renouvellement, ne cesse en réalité de courir d'une mort annoncée à une autre. Zelentchouk frissonne devant l'abîme. Allons, allons, se rassure-t-il aussitôt. Tout cela est bien moins vain, bien moins égotiste qu'on ne le pense. Après tout, capturer le monde en images est aussi un moyen de le domestiquer, de s'inscrire soi-même dans la société des hommes. Faire partie, voilà ce dont tout un chacun a envie. C'est légitime. Le monde, se dit Zelentchouk, demande tellement de nous, et il nous rend si peu. « Nous sommes ici, et nous faisons une différence », voilà ce que veulent signifier ces jeunes gens. Et Zelentchouk est soudain troublé : lui qui ne s'est jamais trouvé photogénique ne serait-il pas plus narcissique encore, à refuser ce que lui renvoie ce miroir objectif qui lui est tendu ? Au moins ces jeunes gens – qu'à la réflexion il n'avait pas trouvés si séduisants – s'acceptent-ils tels qu'ils sont, et d'ailleurs, sur la troisième photo, ils jouent à plisser le visage jusqu'à se rendre affreux. Monsieur Zelentchouk ne hait pas pour autant la photographie. Il se veut ouvert à la nouveauté, par principe, et il ne pense pas, comme Baudelaire jusqu'à ce qu'il pose pour Nadar, que tout cela satisfasse l'amour de l'obscénité, « *aussi vivace dans le cœur naturel de l'homme que l'amour de soi-même* ». La dernière photo se télécharge enfin, et Zelentchouk est stupéfait : il y a là deux êtres souriants, au visage de chatons roux et gris, ils entourent un jeune homme qu'il ne reconnaît d'abord pas. Soudain, il comprend : c'est lui, rajeuni de vingt ans peut-être, par un procédé magique. Ce n'est pas un filtre, se dit-il, c'est un philtre. ■

HERVÉ LE TELLIER

Prochain épisode Monsieur Zelentchouk se fait démarcher

Marx tue Hegel

DU PARRICIDE CHEZ LES PHILOSOPHES – 4/5 – A la fois maître et ennemi de l'auteur du « Capital », le père de la dialectique moderne se trouve singulièrement mis à mort par Karl Marx, sans être mis en pièces



Roger-Pol Droit.

Le Vieux », c'est ainsi que Marx surnomme Hegel. Le terme revient maintes fois dans sa correspondance et ses conversations. C'est un bon indice du mélange de respect intellectuel et de rejet politique dont l'auteur du *Capital* a constamment fait preuve envers le père de la dialectique moderne. Hegel (1770-1831) est à la fois le maître et l'ennemi, la boussole et l'égarement, la bonne méthode et son mauvais usage. Ils ne se sont jamais rencontrés. Marx (1818-1883) a 13 ans seulement quand Hegel, en pleine gloire, meurt du choléra, à Berlin. Mais il le lit de près, une dizaine d'années plus tard, avec admiration, et même enthousiasme. Au cours des premières années de la décennie 1840, Marx appartient en effet au groupe des « jeunes hégéliens », un cercle d'étudiants de gauche qui tirent la pensée du maître du côté du matérialisme athée et du changement social. Que doit Marx au « Vieux » ? Un noyau théorique décisif, qu'il déplace sans le démanteler. Principales composantes : l'histoire universelle est intelligible, le réel est rationnel, les contra-

dictions font avancer l'histoire. La « dialectique » désigne ce mouvement interne par lequel une situation se transforme en son contraire, annulant et conservant à la fois les caractéristiques de l'état antérieur. A travers ce cadre global, Marx va progressivement conceptualiser la lutte des classes et cette nouvelle « science de l'histoire » que le « matérialisme historique » est supposé constituer. Cet ensemble théorique est emprunté à Hegel, de part en part. Mais son sens se trouve radicalement inversé. Retourner le système Marx lui-même le souligne : « *Bien que (...) Hegel défigure la dialectique par le mysticisme, ce n'en est pas moins lui qui en a le premier exposé le mouvement d'ensemble. Chez lui, elle marche sur la tête ; il suffit de la remettre sur les pieds* » – c'est-à-dire de l'ancrer dans la vie organique, économique et sociale. Ce retournement fait basculer la dialectique de l'idéalisme au matérialisme. Chez Hegel, les idées mènent le monde. Pour Marx, le monde mène les idées. « Le Vieux » a vu juste, sauf qu'il voyait tout à l'envers et ne pouvait comprendre véritablement la réalité, encore moins la transformer. Pour que son système serve à quelque chose, il faut purement et simplement le retourner. Cela est bien connu. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué combien cette mise à l'envers du maître constitue un cas de parricide singulier. Le père de la

dialectique n'est en effet ni vraiment réfuté ni logiquement détruit, seulement inversé. D'une manière ironiquement « dialectique », il se trouve ainsi en même temps « supprimé » et « conservé », mis à mort sans être mis en pièces. Il se révèle indispensable, voire fécond, mais à son insu, voire contre son gré, et tête en bas. Entre rupture et pérennité, cet adieu de Marx au « Vieux » ne concerne pas simplement Hegel, mais également la philosophie, dont son système incarne l'aboutissement. Marx rêve de la quitter sans la détruire. Son but est de transformer le monde, au lieu de seulement l'interpréter. Grâce aux outils théoriques des philosophes, quitte à les agencer tout autrement. Dans cette opération combinant embaumement et révolution, le père mort est conservé. Visible, mais dévitalisé. Figé, mais glorifié. Seul le fils, qui croit avoir compris pourquoi et comment l'ancêtre faisait fausse route, met le monde à l'endroit. Cette fable traverse, en filigrane, une large partie de l'histoire du XX^e siècle. Elle a produit quelques mausolées, où le corps de lecteurs du vieil Hegel (Lénine, Staline, Mao) fut offert au culte des masses. Elle a provoqué surtout quelques dizaines de millions de morts. Sans oublier des empires, dont certains sont encore de ce monde. ■

ROGER-POL DROIT

Prochain épisode Heidegger tue Husserl

La bataille de Lagrasse

Journaliste et éditeur, Jean-Michel Mariou livre une enquête fouillée sur l'abbaye de ce village de l'Aude et sa communauté traditionaliste

ESSAI

Cela débute comme un roman noir et s'achève par un réquisitoire contre la montée des idées d'extrême droite. Le 23 juin 2006, raconte Jean-Michel Mariou au début d'*Abbaye de Lagrasse, entre masques et mensonges*, Roger Péquigney, 67 ans, dit Wladimir de Saint-Jean, a rendez-vous avec l'évêque de Carcassonne, Alain Planet. Deux ans plus tôt, il a installé dans l'abbaye de Lagrasse (Aude) la communauté qu'il a fondée en 1969, les chanoines de la Mère de Dieu. Une communauté traditionaliste, qui célèbre le rite tridentin, en vigueur avant le concile Vatican II.

S'il a rendez-vous ce jour-là avec M^{re} Planet, c'est qu'il aurait eu des « *comportements inappropriés* » avec de jeunes chanoines installés à Lagrasse. Comprendre : harcèlement moral et sexuel. L'évêque le traite de « *malade* » et lui demande de signer « *immédiatement une lettre de démission pour raison de santé* ». C'est ce point précis qui va déterminer toute la suite de l'histoire, cette « *volonté qu'elle ne soit pas rendue publique et surtout pas rendue à la justice des hommes* », écrit Jean-Michel Mariou.

Roger Péquigney a bien été condamné par l'Eglise en 2012, à la suite d'une enquête canonique. Reconnu coupable d'abus d'autorité et de fautes contre la chasteté, il a été interdit de tout ministère et renvoyé de la communauté. Mais l'auteur s'interroge : « *Pourquoi [les] chanoines de Lagrasse et leur évêque ont[-ils] gardé le silence pendant près de vingt ans ?* », jusqu'à l'entretien que le père abbé Emmanuel-Marie, actuel dirigeant de la communauté, a accordé au mensuel catholique traditionaliste *La Nef*, en janvier 2024, dans lequel il revient sur « *l'épreuve difficile* » traversée par la communauté, et reconnaît ces faits.

Influence grandissante

C'est l'un des axes du livre-enquête du journaliste, éditeur, producteur de plusieurs émissions télévisées et surtout habitant de Lagrasse. Là, depuis vingt ans, il scrute les « *soldats de Dieu* ». Le cadre : Lagrasse, donc, et ses 530 habitants, dans les Corbières, à une trentaine de kilomètres de Carcassonne. Le fil rouge ? Une bataille qui oppose, dans une abbaye coupée en deux, deux mondes aux antipodes l'un de l'autre. D'un côté, les chanoines et leurs idées conservatrices. De l'autre, Le Banquet du livre, hébergé par le Conseil départemental. Fondée en 1995, autour des éditions Verdier, par d'anciens militants d'extrême gauche, la manifestation rassemble chaque année chercheurs et écrivains autour d'un thème de réflexion. Les deux n'ont pas d'autre choix que de partager l'abbaye.



L'abbaye de Lagrasse (Aude). HENRI COMTE/SAIF IMAGES

D'UN CÔTÉ, LES CHANOINES ET LEURS IDÉES CONSERVATRICES. DE L'AUTRE, LE BANQUET DU LIVRE, FONDÉ EN 1995, AUTOUR DES ÉDITIONS VERDIER, PAR D'ANCIENS MILITANTS D'EXTRÊME GAUCHE

Jean-Michel Mariou étaye son enquête sur de nombreux témoignages, notamment celui de Luc Caraguel, vicaire général du diocèse de Carcassonne, qui a démissionné en 2021 pour dénoncer « *l'attitude trop laxiste des évêques successifs envers les chanoines de Lagrasse* », auxquels ils ont, selon lui, laissé la liberté d'« *imposer leur loi au clergé régulier* ». L'auteur décrit l'influence et le rayonnement grandissants de la communauté dans le village et dans la région. Sans parler des matchs de foot en soutane le dimanche ou de la fameuse banderole « *Dieu vous sauvera* » affichée pendant la période du Covid-19, au grand dam du maire de Lagrasse.

En 2020, les chanoines ont lancé les chantiers du « *grand relèvement* », une série de travaux destinés à rénover et agrandir l'abbaye. Le coût des opéra-

tions avoisinerait les 6 millions d'euros, en grande partie financés par des dons de particuliers, mais aussi d'entreprises telles que Dassault, Bouygues et surtout l'empire financier et médiatique de Vincent Bolloré. Jean-Michel Mariou décrit tout un réseau de soutiens, associations de financement ou « *dons cachés* », entièrement voué à faire de « *Lagrasse une des avant-gardes actives de la reconquête, par l'extrême droite, de ce qui reste de l'Eglise catholique en France* ».

Dernier épisode de cette « *bataille culturelle* », la publication, en 2021, de *Trois jours et trois nuits*, coédité par Fayard et Julliard, qui réunissait quatorze auteurs ayant accepté de reverser leurs droits pour la restauration de l'abbaye, après y être venus « *en retraite* ». Parmi eux, Frédéric Beigbeder, Camille Pascal, ancienne plume de Nicolas Sarkozy, Franz-Olivier Giesbert ou Pascal Bruckner. Un ouvrage coordonné par Nicolas Diat, éditeur de Philippe de Villiers et proche des milieux catholiques ultraconservateurs. Le livre, tiré à 35 000 exemplaires, a connu un large succès public. Wladimir de Saint-Jean, pour sa part, repose peut-être en paix. Il est mort en février 2023, sans avoir été inquiété pour ses abus par la justice civile. ■

PHILIPPE GAGNEBET

ABBAYE DE LAGRASSE, ENTRE MASQUES ET MENSONGES. ENQUÊTE SUR LES SOLDATS DE DIEU, de Jean-Michel Mariou, Golias, 88 p., 12 €.

Eveil adolescent dans San Francisco

Vendela Vida fait tourbillonner quatre filles d'un beau quartier dans cette période charnière

ROMAN

C'est le temps de l'adolescence, des amitiés explosives et des bêtises qu'on imagine sans conséquences. A San Francisco, Eulabee, la narratrice, et ses amies, Julia, Faith et Maria Fabiola, sont les reines de leur monde. « *Nous avons 13 ans, bientôt 14, et les rues de Sea Cliff nous appartiennent* », écrit Vendela Vida en ouverture de *Dompter les vagues*, son cinquième roman. Ces quatre élèves d'un collège privé de filles connaissent par cœur ce quartier huppé qui jouit d'une vue imprenable sur le Golden Gate. Nous sommes en 1985 et les enfants des géants de la tech n'ont pas encore investi les lieux. Les jeunes filles expérimentent les bouleversements physiques et

hormonaux de ce moment de transition. Toutes, mais surtout Maria Fabiola, la plus riche de la bande, brusquement « *passée du statut de jeune fille ordinaire à celui de beauté surnaturelle* ». Cette transformation lui vaut non seulement d'attirer tous les regards, mais aussi d'asseoir son leadership sur le groupe. Aussi, lorsqu'elle affirme qu'un homme qui les a interpellées depuis sa voiture « *se tripotait* », les trois autres doivent naturellement se ranger à son avis. Voilà Eulabee, qui maintient devant la police qu'elle n'a rien vu, soudain exclue du clan. Jusqu'à ce que l'étrange disparition de Maria Fabiola, quelques mois plus tard, ne l'y ramène. Et si elle était la mieux placée pour comprendre ce qui s'est passé ? Dans ce formidable roman d'adolescence, nourri de péripéties truculentes, Vendela Vida par-

vient à capter au mieux les sensations propres à cet âge : un mélange d'hypersensibilité et d'indifférence blasée qu'une écriture vive, au plus près des protagonistes, permet de restituer avec une remarquable justesse.

Errances en solitaire

L'humour avec lequel elle croque les situations tragi-comiques que traverse Eulabee est souvent dévastateur, comme lors de cette soirée alcoolisée où le rapprochement avec le beau gosse du quartier tourne bien involontairement au gore. Il y a quelque chose de *L'Attrape-Cœurs*, de J. D. Salinger (1951 ; Robert Laffont, 1953), dans la peinture de ses errances en solitaire dans un San Francisco encore de bric et de broc.

Il y a aussi du *Virgin Suicides*, de Jeffrey Eugenides (1993 ; Plon, 1995), dans la mise en scène

d'une communauté d'habitants où tout le monde se connaît, avec ses drames : le suicide du père d'une amie, la toxicomanie de la sœur d'une autre. S'il creuse habilement la question du mensonge comme moyen ultime de se faire remarquer, *Dompter les vagues* porte aussi un regard délicieusement ironique sur le monde des adultes, ses hypocrisies et ses fragilités touchantes. Et offre une plongée aussi revigorante que nostalgique dans cette Californie qui fut le creuset de toutes les formes de folies. ■

ARIANE SINGER

« DOMPTER LES VAGUES » (*We Run the Tides*), de Vendela Vida, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marguerite Capelle, Albin Michel, « *Terres d'Amérique* », 286 p., 21,90 €, numérique 15 €.

BANDE DESSINÉE

Derrière les portes de l'enfer

Chargé en octobre 2016 par le magazine allemand *Der Spiegel* de suivre les forces armées irakiennes en passe de libérer Mossoul des mains de l'organisation Etat islamique, le photoreporter irakien Ali Arkady s'aperçoit que les militaires se livrent à des actes de torture, à des viols et à des exactions sur des civils innocents. C'est cette plongée dans l'horreur que le scénariste Simon Rochepeau et le dessinateur Isaac Wens parviennent à retranscrire dans un récit haletant aux airs de thriller. Rien n'est caché de cet épisode traumatique de la vie d'Ali. Ni l'acharnement pour rapporter des preuves irréfutables des crimes de guerre au péril de sa vie, ni les zones plus sombres que le travail de reporter en immersion peut comporter : les lignes rouges franchies pour conserver la confiance

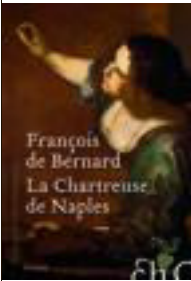


des tortionnaires, la fascination pour la violence. Dans les cases aux couleurs sombres, les portes se ferment pour éviter au lecteur les scènes insoutenables. Ali, lui, garde les yeux ouverts, l'objectif alerte, pour tenter d'immortaliser les visages des victimes et leur éviter de tomber dans l'oubli. ■ ANGÈLE GUICHARNAUD
► *L'homme qui en a trop vu*, d'Ali Arkady, Simon Rochepeau et Isaac Wens, Futuropolis, 144 p., 23 €, numérique 17 €.

ROMAN

Le tableau télépathe

Peint à Venise vers 1550 dans l'atelier du Tintoret, le *Sposalizio della vergine* (« le mariage de la Vierge ») possède un don singulier : le tableau voit et entend tout ce qui se joue, même à distance, et communique à sa façon avec ceux dont il est le familier. Aussi peut-il lui-même écrire les aventures étourdissantes auxquelles il est lié. Après un récit d'« enfance » – *Le Miroir de Venise* (éd. Héloïse d'Ormesson, 2021) –, François de Bernard raconte comment la toile découvre Naples à Pâques 1630 grâce au marquis Alessandro de Paladini, un collectionneur qui croit naïvement posséder le tableau télépathe – lequel revendique la direction des affaires. Là le séisme que repré-



sente l'arrivée d'Artemisia Gentileschi, peintre géniale à la réputation sulfureuse, provoque troubles, complots et crimes, où plane l'ombre de l'Inquisition. Variation débridée sur un monde menacé par le Vésuve, les révoltes et les épidémies, ce roman joue du picaresque avec malice et élégance. ■ PHILIPPE-JEAN CATINCHI
► *La Chartreuse de Naples*, de François de Bernard, éd. Héloïse d'Ormesson, 352 p., 21 €, numérique 15 €.

HISTOIRE

La suppliciée anonyme

Vous ne saurez pas son nom. Vous devrez abandonner d'entrée l'espoir de confondre le coupable, s'il y en a un. Même son visage est inconnu. « *C'est un cadavre de papier*, résume Bruno Bertherat, et ce que l'on en sait se résume à une vingtaine de lignes » : trois brefs rapports de police et une entrée dans le registre de la morgue, prenant acte de la découverte à Paris, rue des Anglais, le 7 mai 1806, « *du cadavre nu d'une femme (...), victime présumée d'un crime qui n'a jamais été élucidé* ». Toutes les hypothèses, dès lors, sont possibles. L'historien les étudie une à une, démontrant qu'aucune, depuis les diverses formes de féminicide jusqu'à la piste d'un trafic de corps par des anatomistes, ne peut l'emporter. Et, surtout, que cela importe peu. Les mystères les plus captivants sont parfois ceux qu'on ne peut lever : un monde s'y concentre, comme passé au révélateur de ce silence des archives, que ce petit livre captivant remplit de la rumeur lointaine des vies oubliées. ■ FLORENT GEORGESCO

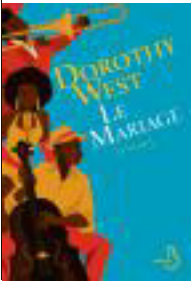
► *La Femme nue de la rue des Anglais. Enquête sur un crime non élucidé. Paris 1806*, de Bruno Bertherat, préface de Jacques Dalles, éd. Jérôme Millon, « Mémoires du corps/Archives », 164 p., 19 €.



ROMAN

Une obsession américaine

Figure de la Renaissance de Harlem, Dorothy West (1907-1998) a marqué les années 1940 avec un premier roman à succès, *The Living is Easy* (« vivre est facile », 1948, non traduit). Puis elle s'est retirée à Martha's Vineyard, où elle passait déjà ses étés, enfant. C'est sur cette île du Massachusetts qu'elle a planté le décor du *Mariage*, son deuxième roman, achevé à l'âge de 85 ans. L'intrigue s'ouvre en 1953, la veille du mariage entre Shelby Coles, issue de la bourgeoisie noire, et un jazzman blanc. Une union hors des aspirations de ses parents, désireux de la marier à un médecin noir. Portrait grinçant d'une caste qui a fait sienne l'obsession américaine de la réussite sociale et de la race, *Le Mariage* se



double d'une saga familiale ravageuse. L'intrigue remonte jusqu'à l'aïeule de Shelby, qui a assisté, impuissante, au métissage de sa lignée. Seule la réconforte la vue de Shelby, miraculeusement blonde aux yeux bleus, comme une ironique démonstration de la folie du racisme. ■ GLADYS MARIVAT
► *Le Mariage* (*The Wedding*), de Dorothy West, présenté et traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Arlette Stroumza, Belfond, 288 p., 15 €, numérique 10 €.



En 1250 avant J.-C., sous le règne de Ramsès II, un chef de chantier de la cité égyptienne de Thèbes dresse la liste de près d'une année d'absences de ses ouvriers. Il en consigne le détail sur une plaque d'albâtre, découverte il y a plus d'un siècle et conservée au British Museum de Londres. Ce registre contient une surprenante information : l'une des causes les plus fréquentes d'absence des travailleurs est que leur épouse, ou leur fille, « saigne ».

Ils s'absentent parfois parce qu'ils sont malades, qu'ils brassent leur bière ou embauvent leurs morts, voire qu'ils passent la journée avec le scribe. Mais il arrive aussi qu'ils restent chez eux, manifestement pour aider les femmes du foyer dans la conduite des tâches rendues pénibles par les menstruations. Une excuse qui semble suffisamment banale pour être consignée par écrit. Les sociétés patriarcales du Proche-Orient à l'âge du bronze battent parfois en brèche nos préjugés sur la place qu'elles pouvaient laisser aux femmes dans les domaines de l'économie, de la religion, de l'organisation du travail. Les dizaines de milliers de tablettes d'argile découvertes dans les ruines de la cité anatolienne de Kanesh précèdent de sept siècles le registre du contremaître égyptien de Thèbes mais elles nous prennent, elles aussi, à contre-pied.

Ces quelque 22 000 textes – le corpus de documents privés le plus ancien et volumineux de l'histoire de l'humanité – offrent une image inattendue de la place des femmes au Proche-Orient il y a quatre mille ans, dans un monde que nous nous figurons volontiers empreint de brutalité et de violence, et complètement dominé par les hommes. La première chose que des documents écrits peuvent attester, c'est précisément d'un rapport à la lecture et à l'écriture. Or la quantité de tablettes exhumées à Kanesh suggère que la société paléo-assyrienne est globalement lettrée, signe du soin porté à l'éducation – vraisemblablement transmise au sein du foyer. Un soin d'autant plus minutieux que maîtriser l'usage des quelque 150 caractères du syllabaire cunéiforme était une autre paire de manches qu'apprendre les vingt-six lettres de notre alphabet.

Les marchands assyriens installés à Kanesh lisaient et écrivaient eux-mêmes les documents qu'ils archivaient, et que les archéologues découvrent aujourd'hui. Parmi ces textes se trouvent un grand nombre de lettres adressées par leurs épouses demeurées à Assur, leur cité d'origine, dans le nord de l'Irak actuel. « *Lorsqu'on déchiffre les tablettes, on constate une grande diversité dans la composition*, explique l'assyriologue Mogens Trolle Larsen (université de Copenhague), spécialiste de ces textes. *On remarque immédiatement celles qui sont écrites par un scribe professionnel et les autres, qu'on reconnaît à leur graphie incertaine, ou à des erreurs grammaticales.* » Pour Cécile Michel (CNRS), qui déchiffre ce corpus depuis près de quarante ans, « *l'analyse des lettres envoyées par des femmes suggère que la plupart écrivaient sans doute elles-mêmes leur courrier* ».

« Vocabulaire spécifique »

Les femmes écrivent, et elles écrivent différemment des hommes. Aussi, le décryptage de leur prose relève-t-il parfois du défi pour les chercheurs. « *Dans leurs lettres, les femmes évoquent des questions liées à la vie quotidienne et aux sentiments, avec un vocabulaire très spécifique, sans doute proche de la langue parlée, et qui apparaît très peu dans les autres textes de Kanesh* », dit M. Larsen.

Les sentiments, la pitié envers les dieux, les difficultés dans la gestion du foyer : ces thèmes apparaissent presque uniquement dans les correspondances féminines. En témoigne une missive écrite par une certaine Um-mi-Ishara à sa sœur Shalimma. Religieuse consacrée au dieu Assur, Um-mi-Ishara jouit d'une forme de légitimité à adresser des remontrances : Shalimma a manifestement déserté le foyer familial d'Assur, abandonnant son époux et ses enfants pour Kanesh et la lointaine Anatolie. « *Le jour où [ton mari] Pilah-Istar est arrivé ici, comme tu n'étais pas revenue avec lui, [il] était très malheureux et pendant cinq jours il n'est pas sorti de sa maison* », écrit Um-mi-Ishara sur une petite tablette carrée d'un peu plus de 5 centimètres de côté, sur laquelle elle est parvenue à serrer quarante-neuf lignes de minuscules caractères cunéiformes. « *Ecris-moi si tu cherches un autre époux et te désintéresses du tien, afin que je le sache ! Si non, prépare-toi à partir et reviens ici rapidement*, poursuit-elle. *Si tu ne reviens pas ici au plus vite, tu vas me mettre en conflit avec ton mari et tu vas laisser tes enfants dépérir, et moi, plus jamais je ne mentionnerai ton nom !* »

Ces quelques lignes montrent non seulement la nature des normes morales de la société paléo-assyrienne, mais elles suggèrent aussi qu'une femme peut être en capacité de s'affranchir de sa condition, de désertir son foyer, de quitter son époux si elle s'en « désintéresse » et d'en chercher un nouveau.



SERGIO AQUINDO

Etre une femme en – 1900

Lettres de Kanesh – 4/5 – Des tablettes retrouvées à Kültepe ressort une société plus égalitaire que ce que laissent penser les clichés associés aux sociétés antiques forcément rétrogrades

Une lettre échangée entre deux amis confirme que les femmes – en tout cas certaines d'entre elles – étaient libres de choisir leur destin. « *Je ne cesse d'entendre que ta première épouse t'a quitté pour un autre mari* », écrit à l'un de ses collègues un marchand compatisant. Lui-même craint manifestement que sa seconde épouse ne le quitte, puisqu'il confie à son malheureux correspondant être lui-même « *très déprimé* », l'implore de « *garder un œil sur elle* » et de lui « *envoyer des informations fiables avec le prochain voyageur* ».

Première, seconde épouse ? C'est l'une des étrangetés de la situation des marchands de Kanesh. Du fait de leur vie partagée entre Assur et l'Anatolie, ils étaient autorisés à déroger à la monogamie : une première épouse ici, une seconde là. « *A condition qu'elles n'aient pas à partager le même toit* », précise Cécile Michel. Dans une somme académique publiée en 2020 et dont elle prépare une version grand public à paraître aux éditions du Seuil, la chercheuse française a rassemblé plusieurs centaines de textes sur les femmes d'Assur et de Kanesh. Bon nombre indiquent sans ambiguïté que les mariages étaient arrangés, mais force est de constater que les femmes jouissaient aussi de nombreux droits.

« *La dot, par exemple, est donnée à la future épouse par sa famille. Elle reste sa propriété et n'est pas versée au futur mari*, explique M^{me} Michel. *Les filles célibataires, celles qui étaient consacrées au dieu, héritaient au même titre que les garçons. Quant aux filles mariées, on considérait qu'elles avaient reçu leur part d'héritage sous la forme de leur dot.* » Les cérémonies de mariage, décrites dans quelques-unes des lettres, font apparaître la première mention d'un vêtement qui fait encore couler des tombereaux d'encre quarante siècles plus tard. Pendant la fête, le père (ou l'oncle) de la fiancée couvre sa tête d'un voile, que le futur époux enlève afin de concrétiser symboliquement l'union. Les femmes devaient-elles ensuite conserver ce voile dans l'espace public ? Cécile Michel ne le pense pas et n'y voit qu'un rituel, un cérémonial. « *Dans les milliers de textes de Kanesh actuellement traduits, il n'existe aucune mention de vêtements obligatoires pour les femmes*, dit la

chercheuse. *Pas plus qu'il n'existe de textes dénonçant comme inapproprié un comportement vestimentaire féminin.* »

Ce qui est vrai au pays d'Assur au XIX^e siècle avant notre ère ne l'est plus quatre siècles plus tard. Du point de vue des femmes, c'est comme une grande dégringolade. Les lois médio-assyriennes, sans doute à partir du XV^e siècle avant J.-C., édictent pour la première fois l'obligation du port du voile dans l'espace public pour les épouses et les filles de bonne famille – et, surtout, l'interdiction du port de ce même vêtement pour les prostituées et les servantes. C'est d'ailleurs le port illicite du voile par celles-ci qui est le plus férocement puni : « *Les prostituées et les servantes voilées auront leurs vêtements saisis, cinquante coups de canne leur seront infligés et du bitume sera versé sur leurs têtes.* » Ces lois assyriennes réglementent très strictement les comportements des femmes et prévoient un régime de sanctions particulièrement sévères en cas de manquements.

Les « comptes » des époux séparés

Dans son livre sur l'histoire du patriarcat, la grande historienne féministe Gerda Lerner (1920-2013) estimait que la condition des femmes n'avait cessé de se dégrader en Mésopotamie, depuis le III^e millénaire avant notre ère, sous l'effet d'un contrôle toujours plus accru de leur liberté sexuelle. Gerda Lerner parle d'un lent processus de « *commodification* » des femmes, par lequel et leur sexualité (par la prostitution) et leur respectabilité morale (par le mariage) sont peu à peu devenues des sources d'enrichissement pour les hommes.

A l'époque des lettres de Kanesh, les femmes semblent ainsi jouir de plus de libertés que dans les siècles qui suivront. La quarantaine de contrats de mariage découverts sur le site en atteste. « *Chacun des deux époux pouvait rompre le mariage de manière unilatérale, moyennant le versement d'une indemnité à l'autre*, dit M^{me} Michel. *L'indemnité était généralement identique pour les deux parties.* » Voilà qui donne un nouvel indice : les « comptes » des époux étaient séparés. Non seulement les femmes conservaient la propriété de leur dot, mais elles disposaient de

leur propre capital, et de leur liberté d'en user, d'investir, d'accorder des prêts à intérêts (y compris à des hommes), etc. De nombreux documents découverts à Kanesh indiquent que les Assyriennes pouvaient être, à cette époque, des *businesswomen* accomplies.

Un programme de recherche international s'est intéressé à l'importance que représentait l'activité économique féminine par excellence : la confection des textiles destinés à l'exportation. En se fondant sur les prix de vente mentionnés dans les archives de Kanesh, mais aussi en cherchant à reproduire les techniques de filage et de tissage de l'époque et le temps nécessaire à la fabrication de ces tissus, en déduisant le prix de la laine, etc., les assyriologues estiment que les femmes d'un riche foyer d'Assur pouvaient produire une vingtaine de textiles par an, pour un revenu d'environ quatre mines d'argent. « *C'est le prix d'une petite maison à Assur* », conclut M^{me} Michel. Au sein des firmes familiales de l'époque, il n'existe pas de capital commun : celui-ci est éclaté entre les membres de la famille, chacun – y compris les femmes – étant rémunéré selon le travail accompli.

Ailleurs dans l'espace et plus près de nous dans le temps, d'autres inscriptions officielles renseignent sur le statut des femmes, et en particulier sur leur indépendance économique. En voici une, qui n'a pas été inscrite sur une tablette d'argile : « *Les femmes mariées auront désormais l'administration et la jouissance de leurs biens propres et pourront en disposer librement.* » Cette inscription est datée de 1966 après J.-C., et émane de l'administration centrale d'un grand Etat d'Europe de l'Ouest, la France. Son ministère de la justice annonçait par là l'application de la loi du 13 juillet 1965, rendant aux femmes une liberté dont bon nombre d'entre elles jouissaient déjà 4 000 ans plus tôt, dans le nord de la Mésopotamie. Parmi d'autres, c'est l'une des leçons politiques des archives de Kanesh : aucun droit, ni même ceux qui nous semblent aller de soi, n'est acquis pour toujours. ■

STÉPHANE FOUCART

Prochain épisode Vivre ensemble, il y a 4 000 ans

NON SEULEMENT
LES FEMMES
CONSERVAIENT
LA PROPRIÉTÉ
DE LEUR DOT,
MAIS ELLES
DISPOSAIENT
DE LEUR PROPRE
CAPITAL ET
DE LEUR LIBERTÉ
D'EN USER

Ne faire qu'un avec l'univers qui nous entoure – avec les grands rythmes de la vie qui nous a créés – et en être conscient », telle était la condition pour faire du « *grand art* », décrivait Anna-Eva Bergman en 1949. Ensorcelée par les pierres, les brumes, les minuits ensoleillés de sa Norvège natale, cette peintre n'eut de cesse de chercher la fusion avec les éléments naturels. Son pinceau épousait la tectonique des plaques, chaque toile était immersion panthéiste, désir de renouer avec la sensation d'un « *grand tout* ».

Une expérience mystique de la nature que nombre d'artistes s'attachent aujourd'hui à perpétuer. Ils ne clament pas, comme les panthéistes d'antan (du grec ancien *pan*, « tout », et *theos*, « dieu »), que « *tout est Dieu* » ni que « *Dieu est tout* ». Mais ils savent que la nature est cette totalité dont l'humain n'est qu'humble fragment. S'y reconnecter devient exigence existentielle. Les utopistes de Monte Verità, sur les collines suisses d'Ascona, cherchaient au début du XX^e siècle à couper avec la civilisation industrielle, à ne faire plus qu'un avec l'air, le soleil, la terre, dansant, peignant, pensant nus.

Dans le sillage de ces précurseurs, il s'agit aujourd'hui d'inventer de nouvelles harmonies entre les règnes, les espèces : être pierre, être plante, être flux de la rivière. Se faire Princesse Mononoké ou Totoro, ces créatures des dessins animés de Miyazaki persuadées que chaque brin d'herbe est une déité à vénérer, qu'en toute pierre vit un esprit. S'emparer de chaque matière, citron, velours, galet, comme d'une parcelle de « vie calme » à magnifier, comme le fait la sculptrice Edith Dekyndt. Ou, à l'instar de Giuseppe Penone, laisser à l'arbre, la pierre, l'eau, sa part de travail, en cocréation.

« Erotisme cosmique »

Grande prêtresse de ces panthéistes nouvelle école, la poétesse et peintre libanaise Etel Adnan (1925-2021). *Le Livre de la mer*, son tout premier poème, écrit à 19 ans, en 1944, chantait « *l'interrelation entre le soleil et la mer comme une sorte d'érotisme cosmique* ». Mais la révélation a surtout lieu dans la décennie 1960, ses années californiennes : « *Un monde nouveau s'ouvrait, révélation de la nature en tant que force, beauté obsédante, rêverie éveillée*. » Par sa fenêtre de Berkeley (Californie), elle aperçoit le mont Tamalpais, terre sacrée des Indiens. C'est « *la personne la plus importante* » qu'elle ait jamais rencontrée, « *il est au centre de mon être* », clame celle qui n'a cessé de le peindre et de le chanter, jusqu'à sa mort en 2021.

« *Debout sur le mont, je participe des rythmes du monde. Tout semble juste. Je suis en harmonie avec les étoiles. Pour le meilleur comme pour le pire je sais, je sais.* » Un même sentiment, devant la même montagne, a étreint la chorégraphe Anna Halprin (1920-2021). Aujourd'hui dansée à travers le monde, sa *Planetary Dance* a été créée en 1981 pour soigner le mont Tamalpais des nombreux drames qu'il a traversés. Rituel de soin, de la nature par l'humain, des humains entre eux.

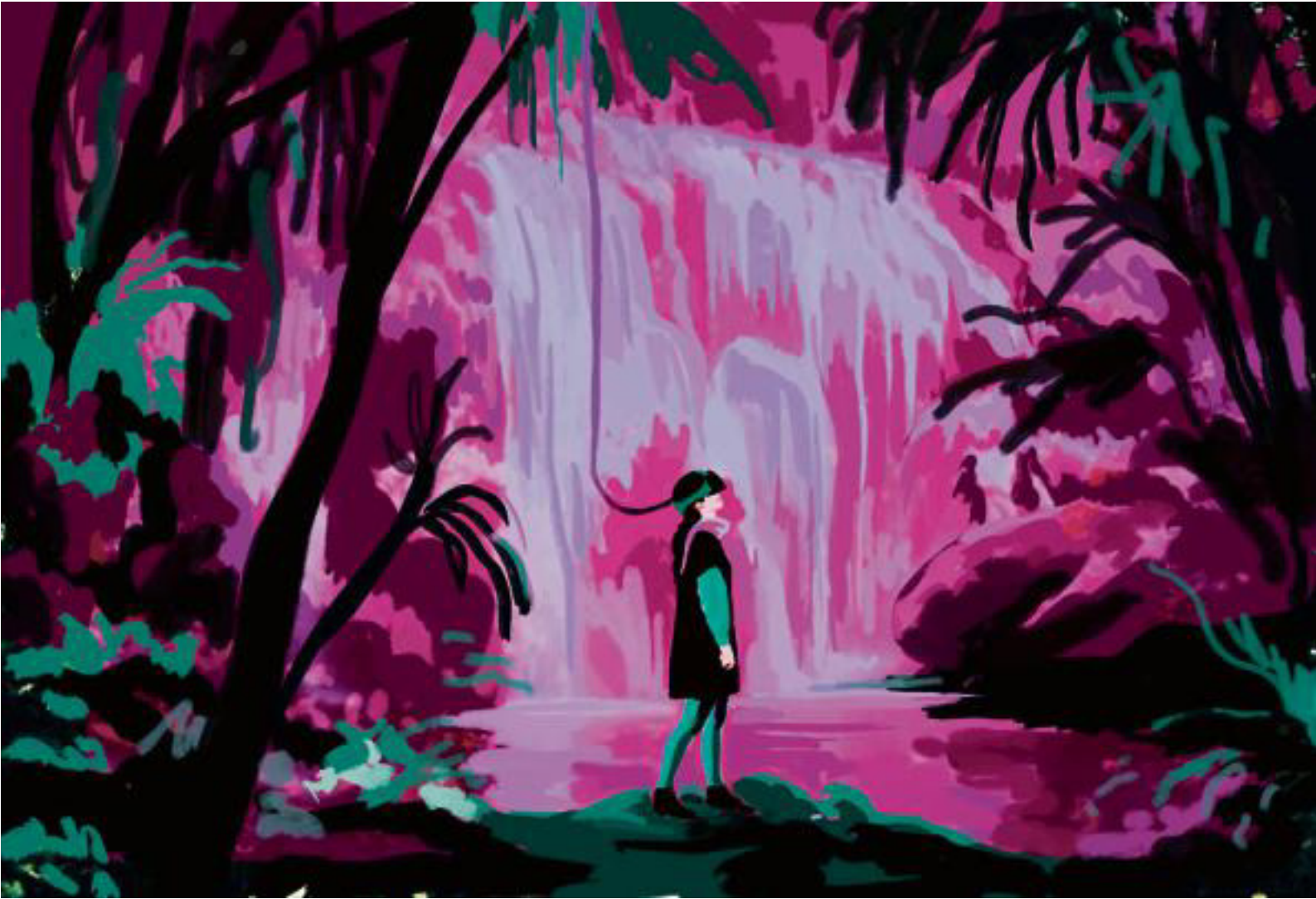
Urgence climatique, sixième extinction des espèces, crise de la sensibilité... Durant les dernières décennies a grandi une nouvelle écologie du sensible, pour reprendre l'expression de l'anthropologue Tim Ingold, auteur de *Marcher avec les dragons* (Zones sensibles, 2013). Elle ne renoue ni avec la pensée antique des stoïciens ni avec Spinoza. Mais se nourrit plutôt des recherches du philosophe Baptiste Morizot, qui théorise de nouvelles alliances avec la terre, ou de l'historienne de l'art Estelle Zhong Mengual, qui

invite à décentrer notre regard en composant avec « *tous les points de vue du vivant* ».

Autres sources d'inspiration, les cosmogonies premières. Pour imaginer son *Roden Crater*, au cœur du désert de l'Arizona, l'Américain James Turrell s'est nourri de sa complicité avec le chef des Indiens hopi. Creusé de chambres invitant le visiteur à littéralement « *marcher dans la lumière* », ce volcan devient un hymne au dieu soleil célébré par le panthéisme hopi, lieu idéal où se reconnecter aux forces du cosmos, de l'éclat du zénith aux pâleurs de la lune.

« Une énergie universelle »

L'Américano-Cubaine Ana Mendieta s'inspirait, elle, des rituels de la santería de son île natale. Mettant en scène son propre corps au sein de la nature, de rivières en falaises, elle cherchait à « *[s]e transcender en une submersion volontaire dans la nature, une identification totale avec elle. A exprimer l'immédiateté*



ALINE BUREAU

de la vie et l'éternité de la nature. Mon art repose sur la croyance en une énergie universelle qui traverse tout, de l'insecte à l'homme, de l'homme au spectre, du spectre à la plante, de la plante à la galaxie ; mes œuvres sont les veines d'irrigation du fluide universel ».

Expérimenter cette sensation de participer de « *la chair du monde* » évoquée par Merleau-Ponty est une chose. La partager en tant qu'artiste relève d'un défi bien plus grand. Le cinéaste et plasticien Apichatpong Weerasethakul est sans doute de ceux qui, à travers ses films et ses expositions, y parvient de la plus sensuelle façon. Il a grandi dans le nord de la Thaïlande, à Chiang Mai. « *Tout y est plus lent, vraiment plus lent. J'ai pu m'adonner à de longs temps de contemplation, observant le passage des saisons, les changements de la nature, les animaux. Cette tranquillité, cette intransquillité aussi.* » De *Tropical Malady* à *Memoria*, chaque plan de ses films met en œuvre « *ce sentiment animiste, cette croyance en la*

coexistence entre les êtres physiques, humains, plantes, animaux, et des présences invisibles ».

Ne faire qu'un avec la jungle : le plasticien Daniel Steegmann Mangrané partage le même rêve. Catalan vivant au Brésil, il nourrit son art, sculptures de brindilles, haïkus de feuillages, de l'esprit de l'Amazonie. « *Nous avons cru en l'idée, selon moi extrêmement stupide, que la nature serait détachée de nous, qu'elle nous est extérieure. A travers l'ensemble de mes œuvres, de mes actions, j'essaye de transmettre l'idée qu'il nous faut réellement commencer à comprendre différemment le monde.* » A ses yeux, les phasmes, insectes-brindilles qui figurent au centre de son œuvre, sont un modèle : être soi et le monde environnant tout à la fois ; plutôt que se camoufler, se dissoudre. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Prochain épisode La transe, terre de liberté créatrice

Du mastiff des « Ménines » de Velazquez au basset de Picasso

Des œuvres qui ne manquent pas de chien – 4/6 – L'illustre peintre espagnol ancien a inspiré son homologue moderne

Entre le 17 août et le 30 décembre 1957, Picasso peint cinquante-huit toiles d'après *Les Ménines* de Velazquez. L'œuvre, qui date de 1656, montre l'infante d'Espagne Marguerite-Thérèse entourée de demoiselles d'honneur – les « ménines » –, d'une femme plus âgée portant un voile, d'un homme en noir, d'un nain vêtu de rouge et d'un chien. Dans un miroir paraissent le roi Philippe IV et la reine Marie-Anne d'Autriche, et, au fond, un chambellan passe une porte. Mais la figure principale est néanmoins celle de Velazquez lui-même, pinceau en main devant sa toile.

L'étrangeté de la composition ayant suscité bien des thèses et Velazquez étant le peintre espagnol ancien le plus

illustre, il n'est pas étonnant que son homologue moderne, Picasso, s'empare de son chef-d'œuvre, comme il l'a fait en 1954 des *Femmes d'Alger* de Delacroix et le fera du *Déjeuner sur l'herbe* de Manet en 1959.

Au premier plan du Velazquez, à droite, est donc allongé un grand chien au poil ocre. Il paraît sommeiller alors que le nain l'agace du bout du pied. Anecdote pour rompre la solennité et la fixité de l'ensemble ? Loin de là. Ce chien est un mastiff, la race est alors élevée pour la guerre et sert aux conquistadors contre les Indiens en Amérique.

Plus généralement, de grands chiens figurent dans les portraits royaux, symboles de force et de fidélité. Le prototype

en est le *L'Empereur Charles Quint avec un chien* de Titien de 1533. La bête, dogue ou lévrier, a le museau posé contre la cuisse de l'empereur, à hauteur de sa braguette – ce qui n'est pas fortuit.

Majesté et pouvoir absolu

Par la suite, l'association apparaît souvent, jusqu'au portrait de *L'Infant Baltazar Carlos* de Velazquez de 1635-1636, où l'enfant est flanqué d'un mastiff et d'un lévrier, et aux *Ménines* donc, où le molosse veille sur l'infante, alors unique descendante de Philippe IV. En excitant le chien, le bouffon tient son rôle de perturbateur autorisé de l'étiquette et contribue à signaler qu'à la date de la toile Marguerite-Thérèse est appelée à régner – ce qui

n'advient pas en raison de la naissance d'un infant en 1661, qui sera Charles II.

Picasso sait-il tout cela ? Peut-être pas tous les détails. Mais que le chien signifie majesté et pouvoir absolu, il le sent – et le refuse. Cela se voit au traitement qu'il lui inflige. Dans plusieurs variations, le geste du bouffon devient coup de pied au cul de l'animal. Et celui-ci perd sa noblesse. Il se change en basset à courtes pattes ou en animal flasque à tête de renard ou de chat, à trop longue queue, gris bleu ou blanc. La version basset fait allusion à Lump, qui est alors celui de Picasso. Le reste du temps, il s'agit d'une caricature, comme les autres figures des *Ménines* revues par Picasso. Il les traite par la satire, le

grotesque et la dérision. Après le peintre qui honorait la royauté, voici celui qui commet le crime de lèse-majesté. L'histoire de l'Espagne et plus particulièrement de la guerre civile sont l'arrière-plan politique de ces métamorphoses.

Sur ce point, Picasso a fait école. Dans l'exposition « J'ai une famille », à l'hiver 2023 au Musée de l'immigration à Paris, le peintre français d'origine chinoise Ru Xiao Fan présentait sa version des *Ménines*. Plusieurs chiens s'y métamorphosent en courgettes, l'infante, en citrouille et les suivantes, en choux. ■

PHILIPPE DAGEN

Prochain épisode Au théâtre, un partenaire de jeu idéal



Bruno Léger, chez lui, à Rouen, le 11 janvier. STEFANIA ROUSSELLE POUR « LE MONDE »

« Au retraité qui s'ennuie, je lui dis “bouge-toi !” »

Au p'tit bonheur – 4/6 – Partie sur les routes de France, notre journaliste pose une question simple : « Comment allez-vous ? » A Rouen, Bruno Léger, 64 ans, cheminot à la retraite, parle de vélo, d'amitié, de jeux télévisés et de la perte récente de son père

ROUEN - envoyée spéciale

Mon père est mort il y a quelques jours. J'ai tant pleuré. Dieu a inventé les larmes pour ça, non ? Alzheimer, comme Sean Connery. Pauvre papa. J'allais le voir le lundi. On était à table, il me demandait : « De quoi elle est morte, ma femme ? – Tu sais bien, papa. D'un cancer, un lymphome. – Ah, d'accord... » Une demi-heure après : « Andrée, elle est partie, mais qu'est-ce qu'elle avait comme maladie ? – Papa, je viens de te le dire. – Ah bon ? » Il a fini par ne plus me reconnaître : « Papa ? Papa, tu peux me regarder, papa ? Guy ? Bonjour, Guy. Guy, tu peux me regarder ? » Il habitait Alençon. Ce n'est pas joli. Il n'y a pas grand-chose. Je viens d'apprendre que Madonna voulait s'installer dans la région. Elle est foldingue de beurre, et le meilleur beurre qu'elle a trouvé, c'est en Normandie. Mais de là à venir y vivre, je pense qu'il ne faut pas exagérer non plus... Enfin, il reste que c'est là que mon père a construit notre maison en 1972. C'était son métier : il était ouvrier en bâtiment. Et ma mère, elle était ouvrière d'usine. Elle fabriquait des tables pour les machines à coudre Singer. Papa, il disait : « Ce mois-ci, on achète la moquette pour ta chambre. Le mois prochain, on en achètera pour ta sœur. Après, on vous mettra un lit avec une table de chevet, puis un bureau. » Une fois par an, on partait en vacances. On dormait sous la tente. On a fait toute la France. Sans avoir eu des parents extraordinaires, je pense que j'ai eu de bons parents. Ils ont eu une belle vie, et c'est en partie grâce à moi. Quand ils m'emmenaient à mes compétes de vélo, gamin, ils rencontraient des gens sur le bord des routes. Ils se sont fait plein d'amis ! Non pas que c'était la maison du bonheur chez nous, mais si tu arrivais à 18 heures : « Tiens, tu vas rester manger avec nous ? – Non, non, Guy, on va... – Mais non, t'inquiète pas, t'inquiète pas. » Mon père servait l'apéro, ma mère s'affairait en cuisine et faisait son petit soufflé. Elle est morte en 2016. Le groupe d'amis a explosé. C'était elle, le pilier. Alors mon père, à

la fin de sa vie, il n'avait plus de plaisir à vivre. Moi, j'aurais demandé à être euthanasié, mais lui, non, il n'a jamais exprimé ce souhait. S'il avait tapé fort sur la table, je l'aurais emmené en Belgique. Mon amie Yvette, elle porte toujours une lettre sur elle, j'en ai un exemplaire : « Si personne n'a le courage de mettre un terme à une vie indigne, bien vouloir me transférer dans le service du docteur Lossignol en Belgique. Mourir n'est pas une fin, c'est la naissance à une autre vie. » Faut vraiment que je la recopie. En France, les soins palliatifs, c'est une honte. Comment elle s'appelle cette actrice, déjà ? Nathalie Baye ? Sa maman était à l'hôpital et elle l'a vue agoniser. Eh ben, Nathalie Baye, elle l'a bien fait savoir dans les médias. Moi non plus, je ne veux pas mourir comme ça.

Epis et pose de bigoudis

Je ne suis pas comme certains qui disent : « Oh, ça ne me dérange pas de mourir demain. » J'ai 64 ans. Ça m'embêterait, quand même. Alors je m'entretiens. Sinon, ça peut tourner à l'AVC ! Alors j'accroche mon vélo sur mon *home trainer*, je regarde Eurosport – mon neveu m'a donné ses codes – et je regarde BFM pour les infos. Je regardais le journal sur TF1, j'ai arrêté. Cette chaîne, elle est trop orientée.

Si je devais faire un vœu, là, avant de mourir, ça serait d'avoir de beaux cheveux. Les miens ont toujours été raides et pleins d'épis... Dès que je suis entré sur le marché du travail et que j'ai eu de quoi me payer le coiffeur, j'ai foncé. Pose de bigoudis. Je ne gagnais pas beaucoup – je réparais des locomotives à la SNCF –, mais peu importe, j'étais heureux : j'avais les cheveux frisés. Une belle touffe. Des bigoudis, j'en ai fait mettre jusqu'à mes 40 ans.

Aujourd'hui, je suis à la retraite ; celle qui s'occupe de mes cheveux, c'est Isabelle, mon amie. Elle travaillait dans un salon de coiffure et s'est fait licencier. A 50 ans. Impossible de retrouver du travail. Seule possibilité pour elle : auto-entrepreneuse en tant que coiffeuse à domicile. Elle me dit que, pour être le mieux coiffé possible, faudrait qu'elle me les coupe tous les quinze jours, mais je ne veux pas abuser de son talent. Une fois par mois, ça me suffit.

« MON IDÉAL, ÇA AURAIT ÉTÉ D'ÊTRE AVEC UNE SPORTIVE DE HAUT NIVEAU. JE ME SERAIS OCCUPÉ DE LA MAISON, DU REPASSAGE, DE SES REPAS »

Je me souviens très bien quand je lui ai demandé de sortir avec moi. C'était il y a six ans. Au Moulin rose, un dancing à Belbeuf. Et je dis bien un dancing, pas un thé dansant. C'était un afterwork. Les afterworks, ce sont des soirées après le travail. Je lui dis : « Comment tu vas ? – Bien, bien. – Je marie ma fille dans quinze jours. – D'accord. – A ce titre, je peux t'offrir un dîner après le mariage, si le cœur t'en dit. – Oui. Si tu veux. » On s'est retrouvés à une table, puis un mot, un autre, et on a engagé une histoire. J'avais été marié avant elle. Elle aussi, je l'avais rencontrée dans une discothèque. Au Privé, à Caudebec-en-Caux. La ville où la fille de Victor Hugo s'est noyée. C'est de là que vient son poème : « Demain dès l'aube, j'irai à ta rencontre... » Euh... Enfin, je l'ai appris mais je ne m'en souviens plus. Je ne suis jamais resté célibataire, ce n'est pas pour moi, la solitude. Mon idéal, ça aurait été d'être avec une sportive de haut niveau. Je me serais occupé de la maison, du repassage, de son alimentation. J'aurais contribué à sa réussite. J'aurais été fier. Son succès aurait été le mien.

Mais je suis avec Isabelle et j'y tiens. Dire que j'ai un amour fou pour elle, ça serait un peu exagéré, mais j'y suis attaché. Même si, parfois, elle me fatigue. Elle regarde ces conneries, là, à la télé : *Plus belle la vie*, *Un si grand soleil*, « Fa si la chanter », Mimie Mathy... Et elle se plaint. Elle a toujours mal aux bras. « J'ai mal, j'ai mal. Tu as vu comme j'ai mal. Je voudrais te passer mes douleurs juste pour une nuit. » D'accord, mais je n'y peux rien ! Bah oui, avec ton travail, tes bras, ils sont levés toute la journée. Mais si tu as mal, il ne faut pas aller à la salle de sport ni regarder ton téléphone dès 6 h 30 du matin. Lâche ton téléphone !

Quand on va danser, elle oublie ses douleurs. Et elle danse super bien. La première fois que mon père l'a rencontrée, c'était à l'anniversaire de mon oncle. Il était veuf déjà. Elle l'a fait danser toute la soirée ! Quand j'allais voir mon père et qu'elle m'appelait pour savoir si j'avais fait bonne route, je lui passais le combiné : « Tiens, Isabelle veut te parler. » Les yeux de papa s'illuminaient. Elle a la joie de vivre. Elle adore s'occuper de ses clientes. Des mamies.

Elle en fait trop. Je lui dis : « Ça va, tu n'es pas mère Teresa ! » Mais bon, c'est une qualité ça, non ? Etre humaine ? Je crois que mes filles l'apprécient pour ça. Elle rend les gens heureux. Toutes les nuits, je dors chez elle. J'aime avoir une main posée sur son sein ou sa cuisse. Elle me dit que je lui tiens trop chaud.

Le matin, je me réveille, ma journée, elle est remplie. Je n'ai le temps de rien. Je nourris les corbeaux devant ma fenêtre. Un peu de courses, un peu de repassage, du vélo, banquette l'après-midi, peut-être un ciné, une expo et la journée est finie. Un retraité qui me dit : « Je m'ennuie », je n'ai plus envie de lui adresser la parole. Bouge-toi ! Je suis heureux, moi ! Ma petite vie me suffit. J'adore aller dans les salles des ventes et les foires à tout, j'ai même une collection de bouteilles qui font de la musique quand tu les ouvres. Hop, tu sers l'apéro et tac, la musique, elle part ! Ça pourrait faire *Dîner de cons*, mais moi je les aime, mes bouteilles.

Et puis, j'ai mes rituels. Je regarde « Les douze coups de midi » sur TF1, les candidats répondent à des questions culturelles. J'ai même passé le casting de l'émission. Je rêve de passer à la télé pour mes petits-enfants, qu'ils disent : « C'est papi ! Papi, il est à la télé ! » Donc tu arrives aux sélections. On te fait passer un test de culture générale, puis on te demande de monter sur scène pour te présenter : « Quand je vais appeler untel, vous applaudirez. Vous avez trente secondes pour faire votre laïus. Quand vous avez fini, vous regagnez votre chaise. » C'est mon tour. Applaudissements. « Bonjour, je m'appelle Bruno, je suis retraité de la SNCF. Qu'est-ce que je peux dire ? Je suis arrière-grand-père... euh non, pardon... je suis grand-père de quatre petits-enfants. J'aime le vélo, j'aime aussi danser, notamment le rock quatre temps. Ah, j'ai une petite anecdote. Une fois, je me suis retrouvé dans un train, j'ai failli me battre avec... » Là, j'ai exagéré un peu, mais je l'ai vraiment rencontré : « J'ai donné un grand coup d'épaule à Pascal Obispo. Bon, bah voilà. » « D'accord. Merci Bruno. » Ils ne m'ont pas sélectionné.

« Tu mérites d'être connu »

Je me pose la question : est-ce que j'ai de la personnalité ? Car je n'ai pas de rhétorique, euh... je veux dire, de repartie. Je ne sais pas faire de jeux de mots. Si on m'envoie une vanne, je ne sais pas quoi répondre. Ça me vient toujours après. Si on me dit : « Tu es mal coiffé, Bruno. » Je devrais de suite répondre : « Tu t'es regardé, toi ? » Mais je ne sais pas faire. J'ai toujours dit « petite cylindrée » pour parler de moi. Petit partout. Faut savoir se juger. Après mon divorce, je suis sorti avec une avocate. Un soir, on va dîner chez un de ses amis, un gastro-entérologue connu sur la place de Rouen. Il faisait partie de cette caste, là, euh... la franc-maçonnerie. Bref, on va chez lui, sur les hauteurs de la ville, chez les riches. J'arrive avec ma petite bouteille de vin. Il vient à notre rencontre. Il dit bonjour à mon amie. Et moi ? J'attends toujours. Il ne m'a pas regardé. Elle, elle n'a pas fait attention. J'étais le cheminot. Parfois, je me dis que j'aurais aimé avoir plus de matière grise. Surtout que j'aurais pu entrer en 2^e technique. Mais non, je ne l'ai pas fait.

Mon meilleur ami, Didier, il est ingénieur. Quand je l'ai rencontré, je ne le savais pas. Un jour, il a fallu que ça sorte : « Didier, il faut que je te dise. Si j'avais réellement connu ta position sociale, je crois qu'on ne serait jamais devenus amis. » Il m'a regardé : « Mais tu es idiot ou quoi ? Tu sais, je côtoie toutes sortes de gens. Des ingénieurs, j'en gère. J'en ai trente, quarante sous mes ordres. J'aspire à rencontrer des gens plus simples comme toi, plus allants. » Il m'a même dit, et d'autres copains aussi : « Tu mérites d'être connu, Bruno. » Eux, je leur fais la bise maintenant pour leur dire bonjour. Ça veut dire qu'ils comptent pour moi.

C'est avec Didier que j'ai été le plus heureux la dernière fois. Le 31 décembre. Nos femmes étaient dans le salon, au karaoké et, nous, on a discuté jusqu'à 7 heures du matin avec un autre copain. C'était un bon échange. Je n'ai pas pris le micro. Me couvrir de ridicule, non merci. Pourtant, je rêve de le prendre, ce micro. Je rêve de savoir chanter. C'est si beau...

Là, je repense à mon père, au discours pour l'enterrement ; je dirai que c'était un homme honnête et sincère. Il ne m'a jamais dit : « Je t'aime », je ne lui en veux pas. A mes filles non plus, je ne leur ai jamais dit. Ou si peu que je n'en ai pas le souvenir. De parler de ça, j'en ai les larmes aux yeux. Un vrai regret. J'aimerais leur dire : « Les filles, je vous aime. » Maintenant, c'est trop tard. Elles seraient trop surprises. Elles sont grandes, 38 et 35 ans. Donc je le garde pour moi. Isabelle aussi, je pense qu'elle le sait – qu'elle me plaît. Elle pourra toujours compter sur moi. La pauvre puce, elle va être à la retraite, là, avec 1 000 euros par mois. Qu'est-ce que tu veux faire avec 1 000 euros ? Quand je serai mort, je ne veux pas d'église, juste un petit diaporama, une crémation et mes cendres au jardin du souvenir. Voilà. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR STEFANIA ROUSSELLE

Ce témoignage a été publié sur lemonde.fr le 11 avril.

Prochain épisode « C'est ça le bonheur, en fait : avoir du temps »

Au Lieu-Dit, la pensée critique est au menu

Lieux de pensée – 4/6 – La gauche savante et militante aime se retrouver dans ce bar-restaurant du quartier de Ménilmontant, à Paris. Outre les discussions informelles au zinc ou en salle, des débats, des rencontres, des concerts ou des projections y sont organisés toute l'année

Ce dimanche 7 juillet, une foule est massée sur le trottoir au niveau du 6, rue Sorbier, à Paris. Venue en partie du quartier, la clientèle du café n'est pas uniquement composée d'habituels. « *L'attente est encore plus insoutenable qu'une séance de pénaltys* », lance le comédien Stephen Butel au metteur en scène Eric Didry, venu avec une bande d'artistes de théâtre qui résident dans ce coin ombragé de Ménilmontant. Une télévision est tournée vers la terrasse, où la foule se masse. Les résultats du second tour des élections législatives sont attendus avec anxiété dans ce bar-restaurant marqué à gauche de la gauche. L'extrême droite semble aux portes du pouvoir. Le compte à rebours a commencé. Hossein Sadeghi, le patron du Lieu-Dit, filme la scène derrière l'écran de télé. Le spectacle est en effet autant sur les visages rivés aux projections en sièges à l'Assemblée nationale que sur le plateau de l'émission de France 2.

Les résultats sont annoncés dans un gigantesque brouhaha. La rue explose de joie, avec une forme d'incrédulité. Au rythme des syllabes, la foule tape dans ses mains et entonne le chant de ralliement des antifas, « *Siamo tutti antifascisti!* » (« nous sommes tous antifascistes » en italien), scandé toute la semaine durant place de la République. Hossein Sadeghi exulte : « *C'est une émotion dont la densité est comparable à la victoire de Mitterrand en 1981!* » En 2004, il a conçu cet endroit comme un refuge pour tous les progressistes. Le Lieu-Dit, « *c'est le projet d'une vie* », dit-il. La sienne a commencé en Iran, dont il a fui la Révolution islamique au début des années 1980, aussi réfractaire à la répression du chah qu'à la tyrannie des mollahs. Une expérience qui l'a vacciné « *contre tous les sectarismes, d'où qu'ils viennent* ».

Le Lieu-Dit se veut ainsi un lieu ouvert à toutes les composantes de la gauche critique : les libertaires et anarchistes, que peut incarner le politiste Francis Dupuis-Déri, les intellectuels révolutionnaires, comme l'économiste Frédéric Lordon, les écologistes écoutés de la social-démocratie, tel le philosophe Pierre Charbonnier... Il était encore possible de croiser au comptoir du bar, il y a quelques années, l'an-

cien ministre communiste Jack Ralite (1928-2017), féru de culture et de littérature, ou le sociologue marxiste américain Erik Olin Wright (1947-2019), qui a développé l'idée d'une « *transformation interstitielle* » du capitalisme par le biais d'initiatives citoyennes alternatives, se logeant dans les anfractuosités du système. Le Lieu-Dit n'est pas une ZAD ni un écolieu autogéré. C'est même tout le contraire : un commerce privé, avec un patron et des employés. Mais, à sa manière, il est aussi un interstice où s'imaginent des utopies réelles.

Salon du livre maison

C'est une salle de concerts aussi, où l'on écoute des artistes à l'esprit critique affûté, comme Les Goguettes, groupe de chansonniers qui s'y produit depuis une dizaine d'années. Particulièrement populaires depuis le confinement, grâce au détournement des paroles de *Mon mec à moi*, de Patricia Kaas (transformé en « Mon jet à moi ») ou d'*Elle est d'ailleurs*, de Pierre Bachelet (devenue « Elle est vegan »), les loopings humoristiques des *Goguettes* ne manquent pas d'être caustiques envers l'usage du 49.3 ou de Cyril Hanouna.

« *Le Lieu-Dit est aussi très international – et internationaliste. Des intervenants et militants viennent y discuter de la situation au Chili, en Palestine, en Iran ou en Afrique du Sud*, relève l'historienne Ludivine Bantigny. *On évoque aussi bien l'histoire et les grands soulèvements du passé que le futur des projets imaginés.* » En juin, le Petit Salon du livre politique accueille la radicalité savante et militante, avec nombre de maisons d'édition indépendantes dont les noms sont presque des manifestes : Agone, Amsterdam, Anamosa, La Dispute, La Fabrique, La Tempête, Le Détour, Le Passager clandestin, Le Croquant, Les Liens qui libèrent, Libertalia, Raisons d'agir ou Zones. Mais le lieu attire aussi les éditeurs de sciences humaines plus traditionnels. Ce fut le cas lorsque l'ethnologue Romain Huët vint présenter son essai *La Guerre en tête* (PUF, 2024), dans lequel cet intellectuel de terrain, parti sur les lignes de front en Syrie et en Ukraine, témoigne de l'expérience de l'« *effondrement du monde* ».

Dans ce café qu'il affectionne, l'enseignant à l'université Rennes-II a lancé en 2023 un cycle de conférences intitulé « Turbulences », des-



LÉA TAILLEFERT

LE PATRON, HOSSEIN SADEGHI, A FUI L'IRAN. LE CHAH ET LES MOLLAHS L'ONT VACCINÉ « CONTRE TOUS LES SECTARISMES »

tiné à « *réfléchir aux troubles ou catastrophes qui traversent notre époque et à la manière dont ils modifient notre expérience et notre perception du politique* ». A l'intérieur du restaurant, le public a écouté et réagi aux interventions de l'historien des idées François Cusset, de l'écrivain Arno Bertina, du philosophe et romancier Tristan Garcia, de la politiste Réjane Sénac ou de la philosophe Sophie Galabru venue analyser « *le visage de nos colères* ».

Il n'est pas si courant qu'un café soit le sujet d'une thèse. Et pourtant, Antoine Lalande en prépare une sur le Lieu-Dit. Inscrit au Celsa, l'école des hautes études en sciences de l'information et communication de la Sorbonne, le

jeune doctorant consacre son étude, démarrée par un mémoire de recherche en 2018, à la façon dont ce bar-restaurant de l'Est parisien est un « *espace d'échange et de confrontation de savoirs où les sciences sociales sont discutées au-delà des frontières académiques* ». Antoine Lalande a identifié deux groupes particulièrement actifs, la Société Louise Michel, fondée en 2009 par le philosophe Daniel Bensaid (1946-2010) et, à partir de 2015, Les Amis du Monde Diplomatique.

Divertissement et ressaisissement

Arnaud Saint-Martin, sociologue des sciences et techniques dont les travaux portent sur la recherche spatiale et l'histoire des sciences humaines et sociales, devenu député de La France insoumise en Seine-et-Marne, est, selon Antoine Lalande, « *caractéristique de cette articulation entre politiques et savoirs critiques que l'on peut trouver au Lieu-Dit* ». Les rencontres – trois événements par semaine en moyenne – attirent une soixantaine de personnes et jusqu'à plus d'une centaine lorsque des auteurs de renom interviennent. Récemment disparu, « *Eric Hazan* [auteur et fondateur des éditions La Fabrique] a joué un très grand rôle dans ce qu'est devenu le Lieu-Dit », témoigne Hossein Sadeghi.

Il serait toutefois exagéré de faire de ce bar, où l'on trouve, certes, sur un présentoir qui tient lieu de bibliothèque, non seulement *Fakir* et *Contretemps*, mais aussi la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*, fondée par Pierre Bourdieu, un centre de recherche. C'est avant tout un lieu « *entre la construction de savoirs de lutte, le divertissement intellectuel et le ressaisissement, la reprise de soi* », estime Antoine Lalande. Un refuge pour les pensées critiques taxées de « wokisme ». Un endroit où la gauche radicale a souhaité se retrouver le 7 juillet, afin de conjurer la peur de voir l'extrême droite arriver au pouvoir. Puis de fêter le score inespéré du Nouveau Front populaire avec quelques bières, mais surtout en compagnie de visages solidaires. « *J'avais besoin d'être là* », lance en terrasse une cliente, désignant l'air réjoui d'Hossein Sadeghi, l'âme accueillante et vigilante du Lieu-Dit. ■

NICOLAS TRUONG

Prochain épisode *La Manufacture d'idées*

Ludivine Bantigny, historienne « Une énergie collective et des solidarités »

HISTORIENNE, AUTRICE d'ouvrages sur l'histoire des mouvements sociaux, comme *Révolution* (Anamosa, 2019) ou *La Commune au présent* (La Découverte, 2021), Ludivine Bantigny fréquente régulièrement le Lieu-Dit.

Comment définir le Lieu-Dit ?

Et que représente-t-il pour vous ?

Une démocratie vraie suppose de pouvoir s'informer, échanger et délibérer. Or, il n'existe quasiment plus de lieux à Paris et dans sa proche banlieue où il est possible de le faire. Les Bourses du travail sont essentielles, mais ce sont avant tout des locaux syndicaux. Les salles à louer sont hors de prix. Il n'y a pas de Maisons du peuple. Le Lieu-Dit est à la fois un bar-restaurant chaleureux et l'un des très rares endroits parisiens où se déroulent

quasiment chaque soir des débats autour de grands enjeux : justice sociale, émancipation, lutte pour l'égalité. Des journalistes, universitaires, écrivains, responsables syndicaux et politiques y viennent régulièrement. Mais on y donne d'abord la parole aux premières et premiers concernés, par exemple avec les « Cafémnistes ».

Comment les soirées se déroulent-elles ?

Les soirées du Lieu-Dit s'organisent soit autour de livres soit autour de thèmes. Des revues et des numéros spéciaux de journaux y sont présentés et discutés. La presse indépendante y trouve une place de choix. Le Petit Salon du livre politique est particulièrement remarquable par l'intensité des discussions qui y sont menées. Le

nombre de sujets abordés est impressionnant : école, santé, rapport au travail et au capital, violences sexistes et sexuelles, violences policières... Des courts-métrages, souvent rares, y sont projetés, par exemple ceux de jeunes réalisatrices et réalisateurs palestiniens. On y parle aussi de littérature et de poésie, on y danse et on y slame : la musique tient une grande place.

Dans quelle mesure le Lieu-Dit s'inscrit-il dans l'histoire des espaces où se sont cristallisés des soulèvements, comme ceux de 1848 ou de 1871, que vous avez étudiés ?

Je ne suis pas sûre que la comparaison tienne absolument, étant donné l'évolution de la sociologie à Paris : elle n'est plus une ville populaire. Même si le quartier de Ménilmontant le de-

PROPOS RECUEILLIS PAR N. T.

Robert Zarader et Noé Girardot-Champsaur

L'ancien maître des horloges est devenu le spectateur du sablier

Selon les deux consultants, la stratégie de communication d’Emmanuel Macron « transforme le coup d’éclat permanent en bruit médiatique épuisant » et provoque « un sentiment de mépris et de déconnexion »

Le 9 juin, au soir d’une campagne européenne chaotique et perdante, Emmanuel Macron a pris une décision qu’il pensait, comme souvent, « disruptive ». Provoquant surprise et sidération, le président de la République a précipité le pays dans la crise. A quoi pensait-il ? A sa stratégie politique ou à son opération de communication ?

En communication politique, la première des unités de mesure est celle du temps. Et cet outil qu’est le temps se trouve d’abord entre les mains du chef de l’Etat : à travers ses interventions et ses décisions en fonction desquelles les autres blocs se positionnent, celui-ci pose le rythme de son « écriture médiatique » et guide le tempo politique du pays. Ou plutôt guidait.

En quelques jours, la sidération a changé de camp : Emmanuel Macron ne s’attendait pas à ce que la gauche se soude et, à ce qu’avec Eric Ciotti, la droite se dessoude. D’outil, le temps s’est mué en contrainte. Dans les premiers pas vers une défaite législative annoncée, le maître des horloges n’a pas repris la main, il est devenu le spectateur du sablier. Jusqu’à quand ? La fin des Jeux olympiques ? La prochaine dissolution ? 2027 ?

Tout à l’envers

Dans ce contexte, la communication politique doit prendre en compte deux sérieuses limites. Elle ne peut, d’abord, être seulement conçue comme une stratégie d’opinion segmentée en parts de marché. L’opinion n’égale pas le peuple et l’on ne s’adresse pas de la même manière à un citoyen et à un consommateur.

Cette crise est le symptôme d’un phénomène politique plus global : celui d’une inversion des rapports de force en matière de communication. En ce domaine, en effet, chacun son style : rareté de la parole performative de François Mitterrand puis de Jacques Chirac, hyperprésidence de Nicolas Sarkozy, oxymore de la « *présidence normale* » de François Hollande... Emmanuel Macron, président du « ni-ni », a, comme toujours, refusé de choisir et cherche à conjuguer les contraires : hyperprésidence et feinte de la parole rare, mise en scène de l’écoute et volonté d’un discours performatif. Celui-ci écrase la « *rareté* » de Jacques Pilhan [1944-1998, conseiller en communication de François Mitterrand et de Jacques Chirac] et transforme le coup d’éclat permanent en bruit médiatique épuisé.

Robert Zarader est le fondateur de l’agence de communication Bona fidé. Ancien enseignant-chercheur en économie, il préside la Fondation Sorbonne-Paris-Nord

Noé Girardot-Champsaur, ancien collaborateur parlementaire, est consultant chez Bona fidé

“

EMMANUEL MACRON ASSISTE AUJOURD’HUI, IMPUISSANT, À UNE HISTOIRE POLITIQUE QUI S’ÉCRIT SANS LUI

sant. Lettres aux Français, déclarations télévisées, interviews dans les JT : en sollicitant en permanence les moyens de communication exceptionnels de la République, le président les a affaiblis.

Seconde limite : il faut comprendre que la donne a changé. Au fil des présidences, les Français se sont accoutumés aux frasques de la communication politique : ils en perçoivent de plus en plus précisément les coutures et ne pardonnent plus les manœuvres déconnectées de leurs réalités. Cette seconde limite se fonde ainsi sur un paradoxe : la communication politique qui se révèle ultraperformante pour façonner l’opinion se retrouve aujourd’hui incapable d’embarquer au-delà de son périmètre. En inversant la place de la politique et de la communication dans la hiérarchie du temps et des décisions, Jupiter s’est transformé en Dagobert.

Depuis sa réélection, Emmanuel Macron s’agite et fait les choses à l’envers : démarrant sa campagne présidentielle après sa réélection, se faisant artisan de l’unité après avoir fracturé autour de la réforme des retraites, bouleversant les équilibres politiques par la dissolution, alors que les Français venaient de s’exprimer par les urnes... L’ivresse est telle qu’elle ferait presque perdre son sens à la communication et à la politique.

Il semblerait que la stratégie de communication du chef de l’Etat se soit retournée contre lui. La posture d’un dirigeant politique qui devrait être perçu comme capable d’agir et d’écouter grâce aux efforts de la communication, ne provoque plus qu’un sentiment de mépris et de déconnexion. Le président de la République s’est laissé happer par les dérives du débat public. Du fait de la sollicitation permanente qui sature et épuise, ce qui devait apparaître exceptionnel est devenu un bruit de fond de moins en moins dissociable du registre de la polémique, de la provocation ou de l’insulte.

Capable de communiquer, mais incapable de gouverner, Emmanuel Macron assiste aujourd’hui, impuissant, à une histoire politique qui s’écrit sans lui. A charge pour les nouveaux protagonistes de repenser la communication politique : celle d’une écriture médiatique du temps long, incarnant un projet de rupture et une capacité à gouverner. ■

AU BANGLADESH, L’URGENCE D’UN RENOUVEAU DÉMOCRATIQUE

ÉDITORIAL

Un mouvement de masse renversant un dirigeant honni n’est pas un événement courant. C’est pourtant bien une grande révolution de ce type, populaire et sanglante, que vient de connaître le Bangladesh, pays malheureusement abonné, depuis son indépendance, en 1971, à la violence politique, à l’émeute de masse et au coup d’Etat récurrent.

Lundi 5 août, la première ministre, Sheikh Hasina, dont la dérive autocratique n’avait cessé de s’amplifier au cours d’un trop long « règne » de quinze ans, n’a dû son salut qu’à la fuite : alors que des centaines de milliers de manifestants, ivres de vengeance, convergeaient vers sa résidence, la cheffe du gouvernement a été contrainte de sauter dans un hélicoptère qui l’a transportée en Inde. Sans même

avoir pu rédiger le discours de démission qu’elle s’était resignée à écrire.

Le sous-continent indien serait-il terre propice à de tels mouvements de masse ? Comme lors du renversement du président autocrate sri lankais Gotabaya Rajapaksa, accusé de crimes de guerre durant le conflit avec les séparatistes tamouls et contraint, le 13 juillet 2022, de fuir son palais sous la pression des protestataires exigeant sa démission, le palais de la première ministre bangladaise a été investi par la foule. Les manifestants ont mis à sac les appartements de la « bégum de fer », dérobant meubles et plantes en pot, s’enfuyant même avec lapins et poules.

Ce moment de catharsis nationale a immédiatement été suivi, comme dans toute révolution de ce type, de violents actes de vengeance contre les affidés de la Ligue Awami (parti de la première ministre déchue), les « collabos » du régime et la police, dont la brutalité a contribué au sanglant bilan de trois semaines de troubles : plus de quatre cents morts.

Livrée au chaos durant plus de vingt-quatre heures, la capitale Dacca, où l’ordre semble avoir été rétabli, devait accueillir, jeudi 8 août, son nouveau héros : Muhammad Yunus, 84 ans, a accepté d’assurer un intérim gouvernemental sous contrôle des militaires. Le titulaire du prix Nobel de la paix 2006 est connu dans le monde entier et adulé dans son pays pour y avoir mis

sur pied un système de microcrédit qui a contribué à sortir de la pauvreté un nombre significatif de Bangladais.

Farouche adversaire de sa prédécesseure, Muhammad Yunus doit assurer la transition vers un hypothétique renouveau démocratique. Il va devoir prôner l’apaisement et la réconciliation dans un pays marqué par des années d’autocratie, sous la houlette de l’héritière de la dynastie politique qui avait pris le pouvoir après la sanglante guerre d’indépendance de 1971. Un conflit qui avait débouché sur l’établissement d’un Etat à parti unique.

Il est trop tôt pour juger des chances de réussite de ce processus de renouveau démocratique, aussi urgent que nécessaire. Haines et règlements de compte risquent de rester au menu de la période postrévolutionnaire qui s’ouvre. Avec la perspective du retour des politiciens d’une opposition écrasée par l’« ancien régime », voire des groupes islamistes, politiquement marginaux mais capables d’agiter les passions dans cette nation à majorité musulmane de 170 millions d’habitants. Sans compter le retour de l’armée sur le devant de la scène, dans un pays qui a longtemps été gouverné par des généraux et où les militaires ont gardé d’importants moyens de pression. Pour le nouveau pouvoir, quel qu’il soit, la tâche de ramener à la raison ce « pays delta » excessif et imprévisible s’annonce immense et périlleuse. ■

Lauric Henneton

Le choix de Tim Walz peut rassurer dans une Amérique rurale

Les positions du gouverneur du Minnesota le placent plutôt à la gauche de son parti, mais loin de toute radicalité, estime le spécialiste des Etats-Unis

Nouveau coup de théâtre dans une campagne présidentielle américaine qui n’en manque pas : Kamala Harris n’a pas choisi Josh Shapiro, gouverneur très populaire de Pennsylvanie, mais Tim Walz, représentant à la Chambre pendant douze ans et actuellement gouverneur du Minnesota, pour compléter le « ticket » démocrate.

Le week-end du 3-4 août, il restait encore six candidats en lice, que Kamala Harris a tenu à rencontrer afin d’évaluer ce qui n’est pas quantifiable : l’alchimie. Car la composition d’un tel attelage relève, en grande partie, de la subjectivité et du ressenti. Des indiscretions citées dans *Politico* suggèrent que le courant est très bien passé entre Harris et Walz, nettement moins avec Shapiro, qui a ensuite annoncé qu’il tenait à boucler son propre mandat de gouverneur.

Aucun des finalistes n’était idéal, mais aucun n’était non plus rédhibitoire. Le choix de Tim Walz, nouveau héros de la gauche progressiste, enthousiasme la base démocrate, notamment les syndicats, mais surprend, car, à 60 ans et avec son allure de grand-père sympathique, il n’incarne pas le renouveau générationnel de la même manière qu’Andy Beshear (46 ans), gouverneur du Kentucky, ou que Pete Buttigieg (42 ans), l’actuel ministre des transports.

Par ailleurs, il est à la tête d’un Etat, le Minnesota, qui n’est pas un Etat-clé dont dépendra la victoire finale le 5 novembre... Contrairement à la Pennsylvanie de Josh Shapiro ou, dans une moins

dre mesure, l’Arizona du sénateur Mark Kelly. Enfin, le profil de Walz, étiqueté plutôt à la gauche de la galaxie démocrate, ne semble pas de nature à équilibrer le ticket vers le centre et à rassurer les modérés et indépendants sceptiques à l’égard de Kamala Harris.

C’est pourquoi Josh Shapiro avait nettement les faveurs des observateurs : il aurait peut-être pu faire la différence en Pennsylvanie, l’Etat-clé le plus doté en grands électeurs (19), sa popularité (plus de 60 %) était un atout supplémentaire, de même que sa capacité à travailler avec les républicains. Cependant, ses positions sur la situation au Proche-Orient et sa sévérité envers les manifestations propalestiniennes sur les campus irritaient toute une frange de la gauche, notamment sur les réseaux sociaux. Autant de traits qui auraient pourtant été appréciés par les électeurs décisifs : blancs, suburbains, plutôt âgés, ainsi que les juifs qui se sentent mal défendus voire trahis par les démocrates.

Double fonction

Josh Shapiro semblait donc être le candidat évident pour élargir l’électorat démocrate aux indépendants, voire aux républicains anti-Trump qui avaient voté pour Nikki Haley lors de la primaire du Grand Old Party, mais qui restaient sceptiques face à une démocrate plutôt progressiste de San Francisco. Par ailleurs, il n’est pas certain que, en dehors de la bulle des réseaux sociaux, les positions de Shapiro sur le Proche-Orient (ou sa judéité) auraient été rédhibitoires pour des électeurs par ailleurs prêts à voter pour Harris.

Ce qui mène à la question du poids réel du colistier dans l’arithmétique d’une campagne. Notamment sa capacité à faire basculer son Etat d’origine, qui est loin de faire consensus. En effet, nombre de colistiers récents provenaient d’Etats déjà acquis à leur candidat : Wyoming pour Dick Cheney, Delaware pour Joe Biden, Indiana pour Mike Pence, Ohio pour J. D. Vance, et Californie pour Kamala Harris. La capacité réelle d’un colistier à convaincre les sceptiques reste aussi à démontrer.

La fonction du colistier est double : seconder voire remplacer le président en cas d’incapacité, mais, au préalable, aider à faire gagner le ticket en attirant les électeurs décisifs comme les bailleurs de fonds. Aucun des prétendants

n’était vraiment un repoussoir, mais certains semblaient d’autant plus intéressants qu’ils représentaient des Etats-clés ou compensaient une faiblesse de Kamala Harris, comme Mark Kelly sur l’immigration.

Tim Walz ne semblait rien apporter de décisif, géographiquement comme idéologiquement. Sauf à considérer qu’il ressemble au voisin de très nombreux indépendants et républicains : un homme blanc de 60 ans (un boomeur, donc), sans histoire, prof, coach de football avec près de vingt-cinq ans de garde nationale à son actif. Pendant ses douze ans au Congrès, il a défendu les intérêts des vétérans, et c’est un chasseur qui a reçu le soutien de la National Rifle Association. Donc un *middle American* du Midwest rural, du *heartland*, à mille lieues de la caricature des démocrates radicaux véhiculée par Fox News.

Bien sûr, ses positions en tant que représentant puis gouverneur le placent plutôt à la gauche de son parti, mais loin de toute radicalité clivante. Son profil et son expérience de l’exécutif pourraient donc rassurer dans une Amérique rurale assez hostile aux démocrates, ainsi que dans le « Blue Wall » de la Rust Belt industrielle (Pennsylvanie, Wisconsin, Michigan), conquis par Trump en 2016, repris par Biden en 2020 et décisif en 2024.

Enfin, le choix de Tim Walz fait paradoxalement les affaires de Josh Shapiro, qui ne se brûlera pas les ailes aux côtés de Kamala Harris et pourra se lancer dans l’arène nationale en son nom propre en 2028 ou 2032, tout comme Mark Kelly, Andy Beshear, Pete Buttigieg ou encore Gretchen Whitmer, gouverneure du Michigan. Car la campagne éclair pour trouver un colistier à Kamala Harris a apporté une réponse claire à la question récurrente du renouvellement du Parti démocrate : les prétendants ne manquent pas et la prochaine primaire démocrate regorge déjà de talents. ■

Lauric Henneton est maître de conférences à l’université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines. Il a dirigé l’ouvrage collectif « Le Réve américain à l’épreuve de Donald Trump » (Vendémiaire, 2020)



FOOTBALL
LES BLEUS
PRIS AUX
JEUX

L'équipe dirigée par Thierry Henry
affronte l'Espagne, vendredi,
en finale du tournoi olympique
PAGE 5

Thierry Henry, le 5 août, à Lyon. NIR ELIAS/REUTERS

PAGE 2
BOXE
DE L'ARGENT
ET DU BRONZE
POUR LES BLEUS
À ROLAND-
GARROS

PAGE 3
HANDBALL
LE CRÉPUSCULE
DES FRANÇAIS,
SACRÉS À TOKYO
SORTIS EN
QUARTS À PARIS

PAGE 4
VOLLEY-BALL
DIRECTION
LA FINALE
POUR EARVIN
NGAPETH
ET LES SIENS

PAGE 8
BREAKING
UN PETIT
TOUR AUX JO
PUIS LES B-BOYS
ET LES B-GIRLS
S'EN VONT

ARGENT AMER POUR SOFIANE OUMIHA

BOXE Le Français, qui participait à ses troisièmes Jeux olympiques, s'est incliné en finale des moins de 63,5 kg

Les rendez-vous olympiques risquent de hanter pour un moment encore les nuits de Sofiane Oumiha, lui qui se repasse le film de ses combats dans l'obscurité lorsqu'il ne trouve pas le sommeil. Il cherchera sans doute une explication à ce premier round de trois minutes qu'il a traversé sur la défensive, porté pourtant par la clameur des 15 000 spectateurs du court Philippe-Chatrier de Roland-Garros, choisi comme écrin pour les finales de boxe des Jeux de Paris. Il analysera le round suivant, qui bascule au contraire en sa faveur et lui laisse entrevoir la victoire dans la finale des moins de 63,5 kg qui l'oppose au Cubain Erislandy Alvarez. Il s'attardera sur la dernière partie du combat, très engagé, où les deux hommes courent après le score et enchainent les touches, où les corps ploient sous la fatigue accumulée, où le jeu de jambes du jeune Caribéen de 24 ans ralentit enfin. Il s'efforcera certainement de donner un sens à la décision partagée des juges, qui désignent vainqueur le pugiliste cubain (3-2) et prive le Français du titre olympique qu'il était venu chercher, mercredi 7 août, sur le ring de la porte d'Auteuil.

Cette médaille d'argent qui pend à son cou lorsqu'il vient répondre aux questions des journalistes, et qu'il glissera peut-être sous son oreiller durant la nuit, avec le vain espoir qu'elle soit devenue or à son réveil, récompense pourtant un parcours exceptionnel dans la boxe amateur. A 29 ans, dont une douzaine d'années passées en équipe de France senior, «à vagabonder un peu partout dans le monde», selon ses propres mots, au gré des stages de préparation et des compétitions internationales, le Toulousain, déjà triple champion du monde des poids légers, est désormais double vice-champion olympique (à Rio et Paris).

«Il revient de loin, depuis les Jeux olympiques de Rio, il y a huit ans, où il a perdu en finale, estime l'entraîneur Malik Bouziane, responsable de la filière masculine de l'équipe de France. Cette médaille d'argent, c'est une belle performance. Il n'est plus tout jeune, je lui souhaite de poursuivre sa carrière pro.»

«J'ai tant donné à la boxe»

«Ce n'est pas la fin que j'avais imaginée, je vis mal ce résultat, convient avec beaucoup de franchise Sofiane Oumiha. Je ne peux pas être satisfait par une médaille d'argent, ce n'est pas celle que j'étais venu chercher ici.» Il sait mieux que personne les sacrifices qu'il a dû consentir pour être de nouveau en finale des Jeux olympiques. «J'ai laissé ma famille, je n'ai pas pu assister à la naissance de mon premier enfant parce que je n'étais pas là. J'ai tant donné à la boxe que je me suis dit qu'elle allait me le rendre aujourd'hui, mais non», retient l'athlète, qui pouvait compter mercredi sur la présence de son épouse, de son frère, de son cousin et de son père, venu dans la journée de Toulouse, laissant à sa femme le soin de garder les deux enfants en bas âge de leur boxeur de fils, Kamil et Leya.

«Le minimum pour lui, c'est d'être en finale olympique. Perdre serait un échec», notait avant l'échéance le grand connais-



Sofiane Oumiha, après sa défaite en finale, mercredi 7 août, contre le Cubain Erislandy Alvarez, à Roland-Garros. LAURENCE GEAI/MYOP POUR «LE MONDE»

seur du noble art Jean-Philippe Lustyk. Le journaliste pour la chaîne Eurosport revient sur un épisode fondateur du parcours de Sofiane Oumiha, les Jeux de Tokyo, cinq ans après ceux de Rio, en 2016, où il s'était déjà incliné en finale. «La plaie de Tokyo n'est pas refermée, c'a été dramatique pour moi, j'étais numéro un mondial et je perds au premier tour», reconnaît «Soso».

«Il a éprouvé une énorme déception d'avoir été éliminé dès le premier tour en 2021, insiste le journaliste d'Eurosport. Mais cet échec l'a renforcé et, depuis, il avait tout gagné.» Jusqu'à ce mercredi soir où les spectateurs des gradins supérieurs pouvaient suivre l'évolution du combat tout en méditant la maxime de Roland Garros inscrite sur les flancs du court Philippe-Chatrier: «La victoire appartient au plus opiniâtre.»

L'opiniâtreté est assurément l'une des qualités de ce sportif qui a commencé la boxe à 7 ans, accompagnant son cousin Mehdi – devenu son entraîneur – à la salle de boxe du quartier de la Reynerie, à Toulouse. «Il s'est vite pris au jeu et a révélé des capacités psychomotrices très développées pour un jeune de son âge», raconte Mehdi Oumiha. Mais Sofiane aime

«CE SERONT MES
DERNIERS JEUX
[À PARIS], APRÈS,
JE ME CONSACRERAI
AU MONDE PRO»

SOFIANE OUMIHA
boxeur français

aussi le rugby. Après chaque entraînement au poste de demi de mêlée puis d'arrière pour le Toulouse Université Club, il file passer la soirée au Boxing Toulouse Club. Cette double passion prend fin en 2011 sur un coup du sort. «Je devais aller aux championnats d'Europe juniors de boxe mais, trois semaines avant, je dispute les 32^{es} de finale du championnat de France de rugby et je me pète la mâchoire sur un plaquage, relatait-il en 2016 dans L'Equipe. J'ai alors décidé de tout donner dans la boxe. Même si j'adore le rugby, son état d'esprit. Si tu rates un plaquage, tu as un pote à droite, un pote à gauche. A la boxe, tu es seul.»

Sur le ring, pas de doute, il avance seul, et son bagage technique, son sens du positionnement, sa vision de l'espace font le reste. Hors des cordes, en revanche, il a besoin de ses proches et ne s'en cache pas, alternant les séjours à l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance (Insep), où se réunit l'équipe de France, et les sessions d'entraînement au sein de son club de Toulouse. «Il a su trouver un bon équilibre entre cette structure familiale et la filière nationale du haut niveau», constate Jean-Philippe Lustyk.

Le club en question n'est pas celui de ses débuts, mais le Boxoum, une contraction de «boxe» et «oum», pour «Oumiha». «On a choisi ce nom pour ne pas mettre Sofiane trop en avant, car cette salle inaugurée en 2018 dans le quartier du Grand Mirail n'est pas seulement son lieu d'entraînement, détaille Mehdi Oumiha. Elle a aussi pour finalité de contribuer à la pratique sportive et à l'action sociale dans ce quartier populaire.»

«Ne pas choper la grosse tête»

«Dans la boxe, il faut veiller à deux choses: ne pas choper la grosse tête, et éviter les blessures», dit encore son coach et cousin. En retrouvant régulièrement le chemin de son quartier d'enfance, Oumiha, qui compte Adidas parmi ses principaux partenaires et perçoit des gains importants lorsqu'il remporte un combat chez les professionnels (cinq combats et cinq victoires à ce jour), garde les pieds sur terre.

La gestion des blessures est un point de vigilance constant. Ainsi, pendant le stage de préparation olympique des Bleus, début avril à Cuba, le Français ressent des contractures dans la nuque après une séance de confrontation. Il décide, avec l'accord du staff, de se mettre au repos et de faire l'impasse sur le tournoi prévu entre la sélection cubaine et l'équipe de France: «La préparation va être encore longue dans les mois qui viennent, ce n'est pas le moment de me blesser et d'avoir des séquelles. J'ai l'expérience de deux olympiades, je sais ce qui est important et ce qui ne l'est pas», expliquait-il alors au Monde. La fédération cubaine de boxe est furieuse d'apprendre que la plus belle affiche de son tournoi de gala, entre le grand champion français et son rival Erislandy Alvarez, n'aura pas lieu. Elle a finalement eu lieu, mercredi soir, sous les projecteurs du court Philippe-Chatrier, et a tourné à l'avantage du Cubain.

«Le plus dur, c'est de rester au plus haut niveau. Ce seront mes derniers Jeux, après je me consacrerai au monde pro, confiait encore le Toulousain pendant ce stage. La boxe, ça reste éphémère, aléatoire.» Comme le dernier round d'une finale qui bascule du mauvais côté. ■

S. R.

SIMON ROGER

Djamili-Dini Aboudou, médaille de bronze des boxeurs atypiques

EN BOXE, TOUT COMMENCE par une catégorie de poids. Celle qu'on choisit en raison de sa morphologie ou de sa palette technique, celle à laquelle on accède dans la douleur, en sautant des repas et en scrutant la moindre oscillation de l'aiguille sur la balance. Mais c'est oublier un peu vite un autre déterminant d'un combat: la taille. Djamili-Dini Aboudou, classé dans les «petits» au sein des super-lourds, se le répète à chaque instant passé sur le ring, car il ne voit pas dans cette situation un handicap, mais plutôt un atout capable de faire basculer le duel à son avantage.

En demi-finale du tournoi olympique des plus de 92 kg, mercredi 7 août au soir, sur le court Philippe-Chatrier de Roland-Garros transformé en salle de gala de boxe, le Français de 1,81 mètre

faisait face à l'Espagnol Ayoub Gha-dfa, plus grand de près de 20 centimètres (1,98 mètre). Cette fois, cela n'a pas suffi à lui assurer la victoire. Le natif de Grande-Synthe (Nord) s'est incliné aux points par décision unanime des juges, mais remporte une médaille de bronze puisque, en boxe, les deux demi-finalistes battus accèdent à la troisième marche du podium.

Pour sa première participation aux JO, le boxeur de 28 ans retient une «très belle aventure, de très beaux souvenirs. Je pourrai dire à mes enfants, à mes petits-enfants si j'en ai, que j'ai été olympien, que j'ai réussi à gagner une médaille ici, à Paris.»

«Djamili a livré une belle bataille, il mérite amplement cette médaille de bronze, estime Malik Bouziane, l'entraîneur et responsable de la filière

masculine de l'équipe de France. Il a une boxe atypique, tout en mobilité et en vitesse, que ne proposent pas forcément ses adversaires.» Le sextuple champion de France des supers-lourds s'en explique: «Être plus petit est souvent un avantage, je peux vite passer en dessous des bras, toucher et ressortir aussi vite. Mais ce soir, je n'ai pas réussi à casser la distance» face à un pugiliste à l'allonge impressionnante.

«Trop gentil»

Lucide sur les progrès qui lui restent à accomplir, le licencié de Coudekerque Ring reconnaît également être «trop gentil». Depuis un an, il a mis en place avec l'encadrement des Bleus et le préparateur physique de l'équipe un programme individualisé, «pour percuter davantage, améliorer [son] débit [de

coups]. Un travail qui paye avec cette médaille de bronze.»

D'origine comorienne, il avait d'abord jeté son dévolu sur le football et le handball, avant de se mettre à la boxe vers 12 ans, avec sa bande de copains. Il rejoint ensuite l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance (Insep) puis rate la sélection pour les Jeux 2021 à cause d'une blessure au bras à la veille des Jeux européens, étape décisive pour la constitution de l'équipe qui défendra les chances françaises à Tokyo.

Désormais médaillé des Jeux de Paris, Djamili-Dini Aboudou va prendre «du repos». «Ensuite, on verra bien si des portes vont s'ouvrir ou pas, dans le monde pro peut-être, ou pour préparer le projet olympique des Jeux 2028.» ■

L'histoire du sport est faite de grands moments épiques, d'exploits inoubliables, de records imbattables. Mais aussi de bourdes ultimes. L'une des plus célèbres a valu au gardien de but espagnol Luis Arconada de donner son nom, en 1984, à une maladresse consistant à se coucher sur un ballon sans pouvoir l'empêcher de rentrer dans le but. On ne souhaite pas au handballeur français Dika Mem d'accéder à la même postérité après l'impensable bévue qu'il a commise, mercredi 7 août à Villeneuve-d'Ascq (Nord), en quarts de finale du tournoi olympique, face à l'Allemagne.

Les experts de la petite balle collante n'ont pas fini de gloser sur les raisons pour lesquelles la balle en question a si peu décollé, précisément, des mains de l'arrière droit du FC Barcelone. Il restait six secondes à jouer et les Bleus comptaient un but d'avance sur leurs adversaires (29-28). Face à quatre joueurs allemands qui tendaient les bras au ciel, Dika Mem a alors envoyé une balle trop molle et trop basse à destination d'Elohim Prandi, qui ne la reçut jamais. Interception de Julian Köster, du haut de ses 2 mètres. Passe au cordeau à Renars Uscins, lancé comme un bolide. Shoot rageur de ce dernier entre les jambes du gardien Vincent Gérard. But. Egalité au score. Prolongation. Et victoire de l'Allemagne (35-34), dans un final presque aussi tragique que la défaite de l'équipe de France de football, un soir de 1982 à Séville, face à la Mannschaft.

Cruelle ironie de l'histoire

Meilleur buteur, côté français, de ce match dantesque avec 10 réalisations, Dika Mem ne méritait pas cela. « *C'est une erreur de ma part* », a reconnu l'international aux 124 sélections et 436 buts, envahi par un fort « *sentiment de culpabilité* » dans les instants ayant suivi sa boulette. Ses camarades en bleu sont allés très vite vers lui pour le réconforter. « *On lui a dit que si on en était là [si près d'une qualification], c'était en partie grâce à lui et que sa bêtise n'était pas grave* », a raconté l'ailier Valentin Porte.

Sans effet. « *Malgré tout ce qu'ils ont pu me dire – que ce n'était pas fini, qu'il restait deux fois cinq minutes de prolongations –, cela m'a mis un coup derrière la tête* », confiera Dika Mem. Un jour, dans son for intérieur, se dira-t-il aussi qu'il n'a pas été très « aidé » à cet instant précis du match ? Ni par le staff technique, qui avait posé juste avant un temps mort, dont la conséquence fut de remobiliser des Allemands qui n'en demandaient pas tant. Ni par ses coéquipiers, partis à l'abordage, le laissant dans une incommensurable solitude.

Implacable plus qu'injuste, cette gaffe est lourde de conséquences. Elle scelle



Le Français Dika Mem, après le quart perdu contre l'Allemagne, à Villeneuve-d'Ascq (Nord), le 7 août. ELOISA LOPEZ/REUTERS

UNE BOURDE MÉMORABLE MET FIN AUX RÊVES DES BLEUS

HANDBALL Les Français ont été éliminés sur le fil par l'Allemagne (34-35) en quarts de finale, mercredi, à Villeneuve-d'Ascq (Nord)

NIKOLA KARABATIC, QUI A TOUT GAGNÉ ET PLUSIEURS FOIS, AVAIT ANNONCÉ QU'IL PRENDRAIT SA RETRAITE À L'ISSUE DES JEUX DE PARIS. LE MOMENT EST ARRIVÉ

ment, la France avait été reversée dans l'autre groupe de la première phase ? C'était en avril, au moment du tirage au sort : en tant que sélectionneur de l'équipe du pays hôte des Jeux, Guillaume Gille avait pu choisir la poule où joueraient les Bleus. L'ancien demi-centre avait alors opté pour la plus « relevée » sur le papier en se disant que, passé cet obstacle, l'adversité serait moins forte à l'entame du second tour, composé de matchs à élimination directe. La stratégie releva de l'équilibrisme.

Après deux sévères défaites, contre le Danemark et la Norvège, puis un nul miraculeux avec l'Egypte arraché à la dernière seconde (déjà), peu s'en fallut que les vainqueurs des Jeux de Tokyo,

en 2021, ne tombent de leur piédestal et dans le vide par la même occasion. Seules deux victoires loin d'être totalement convaincantes contre les plus faibles formations du groupe, l'Argentine et la Hongrie, avaient alors conjuré l'avanie d'une élimination avant l'heure. La voici, à un stade que Guillaume Gille n'osait imaginer, lui qui, depuis sa nomination en 2020, a toujours conduit sa sélection dans le dernier carré d'une grande compétition. Fort d'un contrat qui doit le mener jusqu'au Mondial 2029, organisé en France, le patron des Bleus n'envisageait nullement de quitter ses fonctions, mercredi.

« Je n'ai pas le droit d'être triste »

Lui les quitte en revanche, sur le perron d'une carrière monumentale. Nikola Karabatic, le handballeur qui a tout gagné et plusieurs fois – trois titres olympiques, quatre de champion du monde, trois Ligue des champions, vingt-deux titres de champion de France – avait annoncé, il y a longtemps, qu'il prendrait sa retraite à l'issue des Jeux de Paris. Le moment est arrivé. « *C'est triste d'arrêter là, mais je n'ai pas le droit d'être triste. C'est une sensation très bizarre* », a lâché le joueur de 40 ans, dans un sourire trahissant mal un fort tohu-bohu intérieur. Après le coup de sifflet final, les handballeurs tricolores, rejoints par ceux de la sélection allemande, ont longuement applaudi l'ancien triple meilleur joueur du monde. Au milieu du terrain, ce dernier a alors offert une leçon d'altruisme en invitant Valentin Porte (33 ans) et Vincent Gérard (37 ans) à partager les vivats avec lui.

Comme il l'avait annoncé, le premier ne portera plus le maillot bleu, mais continuera à jouer en club. Le second, lui, ne jouera plus du tout au handball. Après 160 sélections, Vincent Gérard quitte son sport de toujours sur une prestation insolente de réussite, avec 42 % d'arrêts stoppés (dont trois pénalités de suite en seconde période). Démarche indolente et visage fermé, l'homme est allé rejoindre sa femme et ses enfants dans les tribunes du stade Pierre-Mauroy pour les embrasser, sitôt le match terminé. « *Je ne suis plus handballeur, c'est un peu compliqué* », a-t-il ensuite déclaré, sans pouvoir réprimer un sanglot.

Au milieu de cet épanchement d'émotions qui ferait presque oublier le goût des salades de phalanges dont se régalaient ces grands gaillards de plus ou moins 100 kg, le grand consolateur en chef ne fut autre que Nikola Karabatic. Le monde à l'envers : « *C'est moi qui ai réconforté mes coéquipiers* », s'en est-il amusé. « *J'aurais préféré terminer ma carrière avec une médaille autour du cou*, a-t-il ajouté, *mais apparemment j'en avais gagné assez. Je n'y avais plus droit.* » Vraiment ? ■

FREDERIC POTET

TOMBEUSES DE L'ALLEMAGNE, LES FRANÇAISES PEUVENT RÊVER

BASKET Après leur victoire (84-71), Marine Johannès et ses coéquipières retrouveront les Belges vendredi en demi-finales

Et à la fin elle a souri. Il restait quatre minutes à jouer, l'écart semblait fait, l'Allemagne tenue à bonne distance, le public de l'Arena Bercy en pâmoison ; pourquoi ne pas s'offrir un bref moment de relâchement. Alors Marine Johannès a fait fi des convenances, elle a renoncé à son rictus de concentration et elle a savouré l'instant. Tout en se repliant dans sa moitié de terrain, elle a lâché un rare sourire, affiché une moue presque incrédule, qui avait l'air de dire « cette fois c'est bon, l'affaire est pliée, on verra le dernier carré de la compétition ».

L'aïlière de l'équipe de France de basket-ball venait de rentrer un nouveau tir à 3 points, son cinquième du quart de finale du tournoi olympique, remporté par les Bleues face à l'Allemagne (84-71), mercredi 7 août. Pour la quatrième fois d'affilée, après Londres en 2012 (médaille d'argent), Rio en 2016 (quatrième place) et Tokyo en 2021 (bronze), les Françaises disputeront une demi-finale olympique, vendredi.

Non contente de dynamiser les positions défensives de l'Allema-

gne, Marine Johannès a le talent de dynamiser toute l'équipe avec ses exploits répétés (24 points). La grande blonde aux chaussures blanches a la joie communicative. L'Arena Bercy, à peine remplie – les invités qui désertent leurs sièges réservés ont-ils quitté Paris, eux aussi ? –, a exulté après son shoot primé. Ses coéquipières aussi.

Un goût de retrouvailles

Petit florilège de leurs compliments : « *Un match johannesque* » (Marième Badiane) ; « *elle ajoute de la folie, ça donne du baume au cœur à tout le monde* » (Leïla Lacan) ; « *avec sa créativité, elle ouvre tellement d'espaces* » (Janelle Salaün) ; « *je n'arrête pas de lui dire "t'es trop forte, t'es trop forte !", ça nous galvanise* » (Iliana Rupert). « *Ça nous offre deux matchs pour gagner une médaille* », ajoute simplement l'intéressée. Elle s'avance vers sa troisième demi-finale olympique avec « *l'envie de faire de grandes choses* ».

Ce match contre l'équipe allemande avait un petit goût de retrouvailles pour certaines joueuses ; le basket européen est un petit monde, où les grands clubs ne sont pas nombreux. Le banc des Bleues accueille une joueuse franco-américaine, Gabby Williams, née à Sparks, dans le Nevada. Et pour aborder le premier tournoi olympique de son histoire, l'Allemagne a également enrôlé une Américaine fraîchement naturalisée, Alexis Peterson, originaire, elle de l'Ohio. La première joue à l'Asvel, à Villeurbanne (Rhône), l'autre à Basket Landes, le club professionnel basé à Mont-de-Marsan. Elles ont souvent l'occasion de confronter leurs talents respectifs ; elles savent tout des forces et faiblesses de l'autre.

« *On la connaît bien en France*, affirme l'aïlière Gabby Williams à propos d'Alexis Peterson. *On sait comment l'attaquer et on est un peu rentrées dans sa tête.* » Pas seulement dans la tête à dire vrai. « *Les consignes du staff, c'était de leur rentrer dedans dès le début* », selon Iliana Rupert. Comme le généralise sa coéquipière Dominique Malonga, « *le sport c'est ça, rentrer dans son adversaire avant de se faire rentrer dedans* ».

La demi-finale à venir promet un autre rendez-vous en terre connue. Le tirage au sort a placé sur la route des Françaises les nouvelles invitées du gratin du basket-ball féminin du Vieux Continent, les Belges, championnes d'Europe en titre. Les joueuses de Jean-Aimé Toupiane ont appris à connaître les Belgian Cats lors des quarts de finale du mondial féminin de 2018.

Pour les Bleues, une rencontre en forme de défaite aussi sévère qu'inattendue (65-86), qui avait marqué l'irruption au plus haut niveau de cette génération de joueuses belges talentueuses. Elles avaient de nouveau barré la route des Françaises lors du championnat d'Europe 2023, en demi-finales cette fois (67-63).

« LES CONSIGNES DU STAFF, C'ÉTAIT DE LEUR RENTRER DEDANS DÈS LE DÉBUT »

ILIANA RUPERT
aïlière forte

Comme on se retrouve, donc. « *On connaît leurs points forts, elles connaissent les nôtres* », résume la capitaine des Bleues, Sarah Michel Boury. Celle qui a joué contre l'Allemagne avec deux magnifiques coquards cachés sous un masque, rechigne à parler de revanche, mais elle avoue avoir « *bien envie de gagner, parce que la dernière fois, ça nous avait coupé la fête* ». « *On est à la maison cette fois, on a à cœur de montrer que l'histoire ne va pas se répéter* », ajoute sa coéquipière Marième Badiane.

« On revient de l'enfer »

A Villeneuve-d'Ascq (Nord), lors du tour préliminaire de la compétition olympique, les futures adversaires des Bleues jouaient presque à domicile, devant leur merveilleux public. Cela ne les avait pas empêchées de quitter la région lilloise avec deux défaites dans les valises, face aux Etats-Unis et à l'Allemagne, et une qualification obtenue in extremis, grâce à leur victoire sur le Japon (85-58).

Depuis leur arrivée à Paris, Emma Meesseman et ses coéqui-

pières ont retrouvé un niveau de jeu plus conforme à leur talent. Mercredi, elles ont aisément écarté l'Espagne (79-66). « *On revient de l'enfer. Peu auraient misé sur nous. On avait un genou à terre, mais on s'est donné les moyens de se relever* », a reconnu l'entraîneur des Belgian Cats, Rachid Meziane.

Le coach français de la Belgique n'est pas tout à fait un inconnu non plus dans son pays. Janelle Salaün, l'aïlière des Bleues, joue sous ses ordres au sein du club de Villeneuve-d'Ascq, en LFB. Jean-Aimé Toupiane, lui, a connu son homologue à Clermont-Ferrand lorsqu'il entraînait le club local, au début du siècle. « *C'est un ami* », assure-t-il.

Vendredi, un autre enjeu que la victoire et le droit de rêver à une médaille d'or figurera au menu de leurs retrouvailles : la suprématie européenne se joue dans cette partie de tableau. Dans l'autre demi-finale, l'Australie, vainqueur de la Serbie (85-67) rencontrera les championnes olympiques américaines, victorieuses du Nigeria (88-74). ■

ERIC COLLIER

AU VOLLEY, LES BLEUS TIENNENT LEUR RANG

Les champions olympiques de Tokyo se sont défaits facilement de l’Italie et rencontreront en finale la Pologne

Moins exposé médiatique-ment en France en dehors de la période des Jeux olympiques (JO) – alors qu’il est naturellement pratiqué comme activité de loisir –, le volley-ball possède un charme singulier reposant sur son imprévisibilité et sa tempétsuosité. Avec des coups d’éclat et des rebonds qui permettent de renverser le cours d’un match et de monter en puissance pendant une compétition.

C’est encore plus vrai quand jouent les Bleus, précédés d’une réputation qui leur permet de remplir à ras bord le hall 1 du Parc des expositions de la porte de Versailles, à Paris, depuis leur entrée dans le tournoi olympique. « Il n’y a rien d’écrit, confiait, en amont de ce rendez-vous, le capitaine Benjamin Toniutti. On a clairement l’ambition de gagner une médaille, mais on n’est pas les seuls. À l’exception de l’Egypte, les onze autres équipes peuvent en gagner une. L’irrégularité en termes de résultats est créée par le niveau des adversaires. »

Après leur éclatante victoire (3 sets à 0 ; 25-20, 25-21, 25-21), mercredi 7 août, aux dépens de l’Italie, championne du monde en titre, les Français ont, en tout cas, la garantie minimale de remporter celle en argent. Pour l’or, il faudra défaire en finale l’autre grand favori qu’est la Pologne, samedi 10 août, à 13 heures. Une victoire les ferait entrer dans l’histoire olympique de ce sport, puisqu’ils deviendraient la troisième nation à réaliser un doublé, après l’URSS (en 1964 et 1968) et les États-Unis (en 1984 et 1988).

« Merci au public »

Dans deux ambiances diamétralement opposées. La liesse parisienne s’oppose au parcours feutré qui fut le leur, lors des Jeux de Tokyo, en 2021. C’était le premier sacre olympique pour un pays qui n’avait, auparavant, jamais été aussi loin que le stade des quarts de finale (à Séoul, en 1988). En l’absence du moindre spectateur, se souvenait mi-juillet le central Barthélémy Chinenyeze : « Il n’y avait pas de bruit, sauf celui des joueurs parlant entre eux. J’espère qu’à Paris, on ne pourra pas s’entendre. » C’est dans un vacarme assourdissant que les hommes dirigés par le sélectionneur italien, Andrea Giani, ont pulvérisé ses malheureux compatriotes.

Celui qui détient le record de sélections (474) quand il jouait pour son pays n’avait pourtant aucun état d’âme. « Les joueurs m’ont fait un cadeau, les a-t-il remerciés. L’Italie n’a pas réussi à trouver de solution. On a été discipliné en continuant de mettre de la pression au troisième set. Il faudra mettre la même aux



Trévor Clévenot à l’attaque face aux Italiens, en demi-finales, à l’Arena Paris Sud, le 7 août. FEDERICO PESTELLINI/PANORAMIC/BESTIMAGE

Polonais au service et à la réception. Merci au public, qui nous a aidés pour les points importants. »

Un tel scénario n’était pas attendu. Sauf par ceux qui en sont les auteurs. On avait trop rapidement omis que les Bleus s’étaient débarrassés, en juin, des Italiens, lors de la Ligue des nations, par eux remportée, en dissipant les doutes après une saison 2023 inquiétante.

On avait aussi oublié combien, avant le triomphe final contre des Russes sous bannière neutre, le 7 août 2021, le parcours à Tokyo avait mal commencé avec deux défaites (contre les États-Unis et l’Argentine). Les Français ont, ensuite, été maintenus en vie, grâce aux deux sets pris au Brésil, en dépit d’un nouveau revers. À Paris, ils ont veillé à établir une continuité puisque, après avoir été battus – sans conséquence – par la Slovaquie, ils se sont retrouvés tout proches d’une élimination en quarts de finale par l’Allemagne. « Etre miraculé, c’est l’histoire de notre équipe, affirme le passeur Antoine Brizard. Etre là où on ne nous attend pas. Jamais morts. »

« ON A JOUÉ À LA FRANÇAISE, AVEC DES FEINTES ET SANS JAMAIS CESSER D’ATTAQUER. ILS NE COMPRENAIENT PLUS CE QUI SE PASSAIT »

BARTHÉLÉMY CHINENYEZE
volleyeur

Avant de faire une sieste, mercredi, le libero Jenia Grebennikov a regardé à la télévision un autre quart contre l’Allemagne, celui qui concernait, à Villeneuve-d’Ascq (Nord), les camarades handballeurs, avec lesquels les volleyeurs avaient fêté, à Tokyo, leurs titres olympiques. Evidemment « déçu qu’ils aient perdu », le maître de la réception ne s’est pas laissé gagner par le spleen. Il est entré sur le terrain avec une rage de vaincre manifestée en direction du public. Avec d’autres éléments, la défense impériale de Jenia Grebennikov l’a autorisé à qualifier la soirée de « match parfait ».

L’affaire a donc été pliée en trois sets. Les Bleus, qui avaient pris, dans ce tournoi, la fâcheuse habitude d’être menés et de briller par intermittence, ont fait, cette fois, la course en tête en tenant leur adversaire à la gorge. Destabilisés par cette furia française, les Italiens ont commis un nombre invraisemblable de fautes, notamment au service. Ils ont fini copieusement sifflés par un public, aussi bon enfant que chauvin. « On était des dalleux sur le terrain, hyperagressifs

et hyperconcentrés sur chaque point, a résumé le Français Barthélémy Chinenyeze. On savait que les Italiens n’étaient pas injouables, ils ont été très bons depuis le début de la compétition, mais on les a vus fébriles lors de leur quart de finale contre le Japon. Alors, on a joué à la française, avec des feintes et sans jamais cesser d’attaquer. Ils ne comprenaient plus ce qui se passait. »

À tout seigneur tout honneur, la star Earvin Ngapeth a montré la voie, dans le premier set, en inscrivant sept points. Mais le principal bourreau des joueurs italiens a été son compère réceptionneur-attaquant Trévor Clévenot, auteur de 17 points. « Quand tu bats l’Italie 3-0, c’est que tu as fait un bon match, a réagi le joueur français. Même si on peut faire encore mieux à la réception. On a essayé de couper leur spike [point marqué par une attaque], on a mis une grosse pression au bloc et on a tenu en défense. » En ce qui concerne son éblouissante performance personnelle, il s’est contenté d’indiquer qu’il avait « varié les coups pour donner le moins d’information possible » à l’opposant.

La Pologne, équipe monstrueuse

Le deuxième set (25-21) a été conclu par un ace audacieux de Yacine Louati. À l’entame du troisième, une tonitruante et confiante *Marseillaise* a retenti dans les tribunes pour pousser les Italiens vers la sortie. Sur le terrain, cela a tourné à la démonstration. À 18-13, le DJ a fait cracher dans les enceintes *Ça plane pour moi*, de Plastic Bertrand, puis un autre ace de Jean Patry a augmenté l’écart à 22-16. « Qui vous a autorisé à vous rasseoir ? », a alors grondé le speaker à l’attention des spectateurs. Tous étaient debout pour l’apparition de six balles de match. À la quatrième balle de match, Ngapeth a mis fin au supplice. Pour s’étendre face au sol.

« Depuis quinze ans, on est bien ensemble, se réjouit le « pointu » (ailier) Jean Patry. On joue une deuxième finale aux Jeux olympiques, ça veut bien dire qu’on est toujours au top. » Un argument irréfutable. La Pologne aura néanmoins soif de revanche, après avoir été écartée en quarts de finale par la France, aux Jeux olympiques de Tokyo. « On va jouer contre une équipe monstrueuse, qui va nous mettre énormément sous pression », prédit Trévor Clévenot, dans un discours toutefois conquérant : « Il ne s’agit pas pour nous de défendre un titre olympique, mais d’aller chercher une médaille. L’idée est complètement différente. Défendre, ce n’est pas notre truc, on préfère être agressif. » ■

BRUNO LESPRIOT

LE VILAIN PETIT CANARD FRANÇAIS DU 10 KM EN EAU LIBRE

NATATION En bronze à Rio, en 2016, Marc-Antoine Olivier espère décrocher l’or vendredi et effacer quatre ans de galères

Les dieux de la pluie se sont montrés conciliants. Vendredi 9 août, la trentaine de concurrents pourront se jeter dans les eaux agitées, mais non polluées, de la Seine pour le 10 km de natation marathon. Six boucles de 1,67 km avec, en ligne de mire, la tour Eiffel à l’aller et le pont Alexandre-III au retour : quoi de plus propice comme décor pour exorciser ses démons ? Marc-Antoine Olivier y songera peut-être au moment de s’élancer à la conquête du « Graal olympique », six mois après avoir failli tout perdre.

Le nageur de 28 ans a longtemps cru qu’il resterait à quai et pourrait dire adieu aux Jeux, voire à sa carrière. Tout s’est joué, début février, dans le vieux port de Doha, capitale du Qatar, lors des championnats du monde décernant les précieux sésames. Coupable de trois manquements de localisation aux contrôles antidopage, entre avril 2022 et avril 2023, le Nordiste vivait depuis des mois avec une épée de Damoclès au-dessus de son bonnet.

Il n’a appris qu’il pouvait enfilier sa combinaison qu’à son arrivée dans le golfe Persique, blanchi in extremis par la chambre antidopage du Tribunal arbitral du sport. Deux jours plus tard, il décrochait la médaille d’argent du 10 km et son billet pour Paris. « Il n’y avait aucune intention de ma part de dire “je me cache pour prendre des produits”, assurait-il au Monde au printemps, plaidant la négligence dans l’inscription de sa localisation dans le logiciel Adams utilisé par l’Agence mondiale antidopage.

À Doha, « j’étais à bout, j’avais déjà passé une année très compliquée du point de vue familial, dit le vice-champion du monde. Je risquais quand même quatre ans de suspension, dont deux sans pouvoir concourir au niveau international. Je n’ai pas 18 ans. Donc, ça m’aurait fait mal. Je n’aurais pas voulu terminer sur ça. »

Un podium dans la capitale serait aussi l’occasion de digérer un autre cauchemar, celui de Tokyo. Le 5 août 2021, il avait fini sixième du 10 km olympique. Un naufrage

pour le médaillé de bronze à Rio en 2016, venu chercher l’or dans le parc marin d’Odaiba. Ce fut la double peine : les « trois quarts » de ses sponsors lui ont tourné le dos. « Je me suis beaucoup remis en question : mon sport a énormément évolué, de 75 % à 80 % des meilleurs nageurs de demi-fond en bassin pratiquent désormais l’eau libre. Est-ce que je suis encore au niveau ? Est-ce que je suis encore au bon endroit pour m’entraîner ? »

« Écorché vif »

Il répond oui à la première question, non à la deuxième. Le Dénaisien avait 18 ans lorsqu’il a quitté son cocon ch’ti pour aller s’entraîner au bord de la Méditerranée, avec Philippe Lucas. Après six années à collectionner les médailles (7 aux championnats d’Europe, 4 aux Mondiaux, dont 2 en or) sous les ordres de l’entraîneur emblématique de la natation tricolore, le moment était venu de voir si l’eau était plus bleue ailleurs. « Le problème en France, c’est que retrouver un entraîneur en demi-fond à ce niveau-là, c’est très dur.

C’est comme ça que je suis arrivé en Italie », explique-t-il. Il a posé ses valises à Ostie, près de Rome, au centre national de la discipline où s’entraîne son rival Gregorio Paltrinieri, champion olympique du 1500 m à Rio et médaillé de bronze du 10 km à Tokyo. « J’ai été clair direct avec le coach [Fabrizio Antonelli], en lui disant que j’avais besoin de rentrer le week-end voir ma famille, mes amis, et puis de faire la fête, de penser à autre chose. » La recette n’a jamais fait gagner une médaille, la dolce vita ne dure que la première année. « En Italie, la rigueur est toujours là, assure le nageur. Mais la méthode est plus spécifique à vos besoins et plus axée sur le travail physique en dehors des bassins. Depuis que j’ai

AU BORD DES LIGNES D’EAU, TOUT LE MONDE VOUS LE DIRA : « MAO » EST UN DIAMANT BRUT

quitté Philippe, j’ai dû prendre 11-12 kg. » Aujourd’hui, il affiche 74 kg sur la balance (pour 1,88 m). Autre changement : il avale 70 km par semaine, une vingtaine de moins qu’avec Lucas.

Son ex-entraîneur est resté fâché. « Je l’aime pas point à la ligne », s’emporte le célèbre coach. Logan Fontaine, son ancien camarade d’entraînement, se montre un peu plus loquace. Marc-Antoine Olivier ? Il le voit « comme un collègue ». « On n’est pas en mauvais termes, mais on n’est pas les meilleurs amis du monde, résume le deuxième Français en lice sur le 10 km. Il veut constamment être le premier, Marco. C’est quelqu’un qui est très fort et sait très bien jouer sur ses qualités : sa hauteur sur l’eau et cette capacité à sortir au bon moment. »

Au bord des lignes d’eau, tout le monde vous le dira : « MAO » est un diamant brut. « Je n’ai jamais vu un talent comme ça », atteste Stéphane Lecat. Le directeur des équipes de France d’eau libre cite une anecdote : « Pendant [la pandémie due au Covid-19], on a tout

arrêté pendant douze semaines. Quand on a repris, tout le monde était à la rue et, au bout de deux semaines, Marc-Antoine était capable de nager quasiment comme s’il ne s’était pas arrêté », raconte-t-il à propos de cet « écorché vif ».

« C’est un surdoué de sa discipline, mais qui a un caractère de merde », assène un autre membre de la Fédération française de natation (FFN). Il est très fier, il détecte perdre. Avec lui, c’est tout ou rien. » Le feuilleton extrasportif avait connu un premier épisode. En juin 2023, le nageur avait été suspendu par la FFN et privé des Mondiaux à Fukuoka, au Japon, le mois suivant. Motif : un mauvais comportement vis-à-vis du staff de l’équipe de France.

« J’aurais peut-être dû dire les choses autrement, mais c’est ma personnalité, assume l’intéressé. Je passe pour le vilain petit canard, mais quand j’arrêterai, les gens se rendront compte de ce que j’ai fait pour ma discipline. Ils pensent que je suis très méchant, mais j’ai un bon fond quand même. » ■

ÉLISABETH PINEAU

LES « FOUS » DE THIERRY HENRY EN MISSION

Les footballeurs disent vouloir s’inspirer de Léon Marchand pour remporter leur finale, vendredi, face à l’Espagne

Anous deux maintenant ! » Tel Eugène de Rastignac à la fin du *Père Goriot*, l’équipe de France de football monte à Paris ambitieuse (vendredi 9 août à 18 heures) après un tournoi disputé entre Marseille, Nice, Bordeaux et Lyon. « *On s’était promis entre nous d’aller à Paris pour être au cœur des Jeux* », raconte le défenseur Loïc Badé, l’un des trois joueurs de plus de 23 ans autorisés par le règlement. Les Bleus olympiques affrontent l’Espagne au Parc des Princes pour une médaille d’or. L’histoire est belle et ressemble à un roman d’apprentissage, celui d’une bande de dix-neuf joueurs heureux de découvrir l’importance et le charme incomparable des Jeux olympiques.

Jeux à la maison obligent, la France s’imaginait un casting cinq étoiles au départ : avec pourquoi pas des Kylian Mbappé, Antoine Griezmann, Raphaël Varane, Hugo Lloris et autres noms ronflants. Depuis deux semaines, elle apprend à connaître et aimer les Jean-Philippe Mateta, Loïc Badé, Guillaume Restes, Michael Olise, mais aussi un sélectionneur habité par sa mission : Thierry Henry. « *Franchement, je vis un rêve. Je n’ai pas envie de me réveiller* », implorait-il suite à la qualification contre l’Egypte en demi-finales après prolongations (3-1), lundi 5 août.

Rien ne lui a été épargné pourtant. En fonctions depuis août 2023, Thierry Henry a enchaîné les « *rejets* » des clubs – même français – pas décidés à lâcher leurs actifs pour un tournoi hors des dates de la Fédération internationale de football. Comme d’habitude, le ballon rond mène sa vie parallèle. En début de tournoi flotte encore comme un air d’indifférence. Même Michel Platini veut sortir son sport fétiche du programme olympique.

Etre à la hauteur

On a alors envie de donner raison à l’ancien numéro 10 ; au moins pour le football français masculin qui tient les Jeux pour quantité négligeable depuis Atlanta en 1996 et le quart de finale des joueurs de Raymond Domenech. La suite a été une histoire de rendez-vous ratés, d’éliminations parfois grotesque avant le fiasco de Tokyo en 2021. Enfin au rendez-vous olympique, les Bleus prennent la porte dès le premier tour avec un sélectionneur, Sylvain Ripoll, déjà en difficultés pour trouver vingt-un joueurs à mettre dans l’avion.

Avec quelques années en moins, Thierry Henry aurait bien été volontaire. Dans un milieu du football souvent indifférent aux autres sports, la légende d’Arsenal de 46 ans affiche une culture olympique étonnante. Elle a été construite enfant quand son père le tirait du lit pour suivre la finale du 100 m de Carl Lewis, à Los Angeles, en 1984. Dans son panthéon sportif, Edwin Moses, légende du 400 m haies, n’est pas très loin du footballeur néerlandais, Marco Van Basten.

Quand un journaliste anglo-saxon lui demande s’il a déjà participé aux Jeux olympiques, Thierry Henry lui lance : « *Check.* » « *Vérifier,* » c’est tomber sur



Le milieu de terrain Manu Koné après la victoire des Bleus face à l’Argentine en quarts de finale, le 2 août, à Bordeaux. LOÏC COUSIN/ICON SPORT

l’un des pires souvenirs de sa riche carrière. « *J’ai pleuré quand, en qualification en novembre 1999, on s’est fait éliminer par l’Italie, se remémore-t-il. Je n’ai pas versé une larme quand j’ai gagné la Coupe du monde, mais j’ai pleuré de ne pas faire les Jeux de Sydney. C’est dire à quel point cette compétition est importante à mes yeux.* »

Alors entre deux considérations tactiques et techniques, le sélectionneur a donc cherché à transmettre cette passion à ses hommes. Il a insisté sur l’importance d’être à la hauteur « *de la Team France* ». « *Quand tu vois tout le monde prendre des médailles à droite et à gauche, toi, tu n’as pas envie d’être l’équipe qui ne ramène pas une médaille. Donc au moins ça, c’est fait, après on va voir la couleur* », déclarait-il après la demi-finale.

Pour l’or, les Bleus veulent s’inspirer du plus grand collectionneur français actuel. « *Ce que fait Léon Marchand, c’est incroyable, on a envie de faire comme lui* », décrit Jean-Philippe Mateta. Avec ses coéquipiers, l’attaquant a vibré devant le 200 m papillon déjà légendaire du quadruple champion olympique. Dans une vidéo diffusée par la Fédération française de football (FFF), on voit les coéquipiers

« QUAND TU VOIS
TOUT LE MONDE PRENDRE
DES MÉDAILLES, TOI,
TU N’AS PAS ENVIE D’ÊTRE
L’ÉQUIPE QUI NE RAMÈNE
PAS UNE MÉDAILLE »

THIERRY HENRY
sélectionneur
de l’équipe de France

du capitaine, Alexandre Lacazette, encourager et vibrer derrière le nageur toulousain depuis leur hôtel à Aix-en-Provence. Le pongiste, Félix Lebrun, est l’autre champion préféré des « *footeux* » content de retrouver leur château de Clairefontaine (Yvelines) pour préparer cette finale et se défier sur la fameuse table de ping-pong au milieu du salon.

« Petite étincelle de 1984 »

Avant même son dénouement, l’histoire promet déjà des souvenirs pour une vie pour ces Bleus d’un été. La chose est assez rare pour des footballeurs français à la très notable exception de la génération 1984. A Los Angeles, le tournoi s’ouvre aux professionnels à condition de ne jamais avoir disputé de matchs qualificatifs ou de phase finale de Coupe du monde. Cette équipe de France bis reviendra couverte d’or après sa victoire contre le Brésil en finale (2-0). Quarante ans plus tard, les « *Californiens* » seront réunis pour vivre cette finale entre la France et l’Espagne, au Parc des Princes, à l’invitation de la FFF avec l’espoir de trouver des successeurs.

Guy Lacombe savoure déjà ses retrouvailles. « *Entre nous, c’est pour la vie. Il y a*

toujours cette petite étincelle de 1984 quand on se revoit. Ça sera la même chose pour eux mais ils sont trop jeunes encore pour s’en rendre compte », glisse l’ancien attaquant, qui voit des similitudes entre son équipe et celle de 2024. « *Comme eux, personne ne croyait trop en nous au départ, poursuit l’auteur du troisième but lors d’une demi-finale renversante face à la Yougoslavie (4-2). A l’image d’Henri Michel pour nous, Thierry Henry a réussi à leur faire comprendre aussi que pendant les Jeux on représentait une grande équipe de France, pas que celle du foot.* »

A Los Angeles, les footballeurs avaient investi le village olympique à partir des quarts de finale dans une ambiance de colonie de vacances à six ou sept par appartement. La génération 2024 n’a pas cette chance. La FFF préfère la mettre au vert à Clairefontaine pour préparer cette finale. Un choix partagé par d’autres fédérations pendant ces Jeux comme celle du cyclisme, de l’équitation, du golf ou la natation. « *C’est beau de rencontrer des sportifs de tous les continents, qui sont réunis par le même événement* », souffle Dominique Bijotat très fier de sa médaille et d’avoir vu le concours du saut en longueur de Carl Lewis.

« *A l’époque, il y avait moins ce décalage entre les footballeurs et les sportifs olympiques, admet Guy Lacombe. Les salaires n’étaient pas les mêmes. Par rapport aux autres, nous étions des amateurs très bien payés* », sourit l’ancien entraîneur de Toulouse et Sochaux qui regrette cependant les discours « *un peu caricaturaux parfois* » pendant les Jeux olympiques sur des sportifs présentés comme hors-sol en opposition aux athlètes olympiques.

En dehors d’une échauffourée contre l’Argentine en quarts de finale, ces Bleus ont offert le visage d’une équipe sympathique, insouciant et accessible. Des garçons heureux de vivre ensemble entre une victoire, du tennis de table à la télé, une partie de pétanque et pas mal d’éclats de rire. « *C’est simple, je les appelle les fous, parce qu’ils sont dans la folie tout le temps* », résume Thierry Henry. Mais le plus fou dans tout cela est que cette équipe construite de bric et de broc se retrouve à quatre-vingt-dix ou cent vingt minutes d’un titre olympique. La magie des Jeux vous avez dit ? ■

A. P.

ALEXANDRE PEDRO

En Espagne, la loi est bien faite pour les sélectionneurs

L’ÉQUIPE DE FRANCE MASCULINE de football est en finale des Jeux olympiques et elle n’a pas eu besoin de loi pour y arriver. Vendredi, les Bleus affrontent l’Espagne avec sa qualité de jeu, son palmarès à rallonge dans les catégories de jeunes et son article 66 de la loi sur le sport adoptée le 30 juin 2013, et réformée le 30 décembre 2022. Quand Thierry Henry a usé son forfait téléphone pour convaincre des clubs – même français – à libérer ses joueurs pour ce tournoi olympique, son homologue, Santiago Denia, a eu l’esprit beaucoup plus tranquille.

En effet, si le Real Madrid peut empêcher ses « *étrangers* » de participer à la fête olympique (comme Eduardo Camavinga, Ferland Mendy, Aurélien Tchouaméni et son nouvel employé, Kylian Mbappé), le club le plus titré d’Europe a pour obligation de laisser ses Espagnols à disposition de la Roja, même dans un tournoi organisé hors

date FIFA. L’article 66 du texte précise que « *les entités sportives doivent mettre les membres de leur personnel à la disposition de la fédération sportive espagnole correspondante pour la formation des équipes nationales* ». En cas de « *manque injustifié aux convocations* » les clubs concernés peuvent même se voir infligés des amendes allant de 3000 à 30000 euros et risquent une suspension de licence, d’une durée de deux ans minimum.

Lors des Jeux olympiques de Tokyo, à l’été 2021, c’est grâce à cette loi que le coach Luis de la Fuente avait pu contraindre le FC Barcelone de libérer sa pépite, Pedri, désormais star du football espagnol. « *Nous avons la chance que les clubs espagnols aient l’obligation de céder les joueurs pour les Jeux* », avait déclaré à l’époque le sélectionneur olympique, vainqueur de l’Euro en juillet avec les A. Avec Pedri, l’Espagne avait ramené un titre de vice-

champion olympique du Japon. Mais depuis trois ans, le Barcelonais enchaîne les blessures, une fragilité souvent justifiée par son très énergivore enchaînement Euro-JO de l’été 2021. D’ailleurs, Santiago Denia n’a pas usé de cette loi pour obliger Lamine Yamal, 17 ans, à prolonger ses devoirs de vacances en France après son Euro exceptionnel, marqué par son formidable but égalisateur contre les Bleus de Didier Deschamps, le 9 juillet en demi-finales.

Une proposition de loi en France

Mais même sans l’attaquant du Barça, le sélectionneur de la Roja ne s’est pas fait des nœuds au cerveau pour former son groupe à la différence d’un Thierry Henry, qui a enchaîné les refus. Une loi à « *l’espagnole* » aurait peut-être facilité la tâche du sélectionneur. C’est dans ce sens que l’ancien député Les Républicains, Pierre-

Henri Dumont a déposé une proposition de loi début juin. Amateur de football et supporter du RC Lens, l’élu du Pas-de-Calais n’avait pas manqué de remarquer le refus du rival lillois de libérer trois de ses joueurs. « *Aucun dispositif légal n’oblige les clubs à mettre à disposition leurs sportifs, créant non seulement une déception chez les joueurs frustrés de ne pas pouvoir représenter leur pays lors d’un événement à portée planétaire, mais aussi une incompréhension chez les acteurs du monde sportif* », développait-il à l’époque.

Avec la dissolution de l’Assemblée décidée par le président de la République, Emmanuel Macron, la proposition de loi n’a jamais pu être étudiée et M. Dumont a perdu son siège lors des législatives anticipées. Malgré les embûches, Thierry Henry, lui, est bien en finale des Jeux olympiques. ■

GABRIEL TUAL DANS LE GOTHA MONDIAL DU 800 M

ATHLÉTISME Le demi-fondeur, qualifié pour les demi-finales, représente l'un des derniers espoirs de médailles françaises

En l'espace de quelques semaines, Gabriel Tual a changé de costume. Début juillet, à la veille du meeting international de Paris, au stade Charléty, *Le Monde* avait croisé le Français, spécialiste du 800 m. Toujours souriant, décontracté, il était partant, « *bien sûr, avec plaisir* », pour une interview avant les Jeux olympiques (JO) de Paris. Pourquoi pas à Talence (Gironde), près de Bordeaux, là où il s'entraîne. Au pire, en « visio ». Son agent avait validé le principe. Et puis, en deux courses fulgurantes, le 7 juillet à Paris et cinq jours après à Monaco, grâce à un record personnel raboté de près de deux secondes et demie, Gabriel Tual, 26 ans, a pris une autre dimension. Avec son chrono de 1 min 41 s 61 à Paris, il est devenu le cinquième performeur mondial de tous les temps. A Monaco, à peine moins rapide, il a apprivoisé ces nouvelles allures, territoire jusque-là inconnu pour lui. De quoi se frayer, pour le récent champion d'Europe à Rome, début juin, une place dans le gotha mondial. Un nouveau statut, haut perché. Et son agent, après un long silence radio, a renvoyé un message pour dire que l'athlète, très sollicité, préférerait « *se mettre dans sa bulle* ».

Mercredi 7 août, pour les séries du 800 m aux JO, le demi-fondeur a découvert une autre bulle, celle du Stade de France. Un cocon d'émotions, la garantie de quelques frissons sur la piste mauve. « *On ne s'entend pas courir ni respirer, a-t-il décrit, émerveillé, avec ce sourire qui le quitte rarement. Il faut courir dans le stade et être au milieu pour le croire. C'est indescriptible. Ce n'est pas une pression négative. Ça donne de la force. Toute la course, j'avais envie de partir, de tracer... Mais non, il faut se canaliser, être patient, attendre, ne pas laisser trop de forces. Il faut savoir prendre [l'énergie du public], sur le moment, et, après, se reconcentrer sur ce que l'on sait faire.* »

Une ascension régulière
En séries, le Français a maîtrisé sa course de bout en bout, remportée en 1 min 45 s 13, tout en relâchement. Presque une formalité. Le voilà désormais les yeux rivés sur les demi-finales, vendredi 9 août, avec en tête la finale, le lendemain. Le contraste était frappant avec ses deux compatriotes, Benjamin Robert et Corentin Le Clezio, tous deux condamnés à d'incertains repêchages, jeudi.

Gabriel Tual le répète : cet été, il savoure les meilleures sensations de sa vie. Ses chronos récents l'illustrent. Lui qui n'avait jamais couru en dessous de 1 min 44 s avant 2024 a d'abord franchi la barre de justesse, lors de son sacre aux championnats de France à Angers, fin juin, gagnés en 1 min 43 s 99. A Paris, il y eut donc ce bond chronométrique, en 1 min 41 s 61, à un souffle de l'Algérien Djamel Sedjati et du Kényan Emmanuel Wanyonyi, les deux seuls hommes avec une meilleure marque que lui cette année. A quelques jours près, le record de France de Pierre-Ambroise Bosse, établi en juillet 2014, n'a pas fêté ses 10 ans. Tual lui a retranché près d'une seconde. Un gouffre. Et le demi-fondeur dit se sentir toujours aussi bien qu'au début du mois de juillet : « *Dans ma préparation, franchement, j'ai volé sur les séances* », a-t-il assuré après sa victoire en séries, mercredi.

Avant cette envolée, son parcours ressemblait à une ascension régulière. Né dans le Lot-et-Garonne, Gabriel Tual



Gabriel Tual, lors de sa série, mercredi 7 août, au Stade de France, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). SARAH MEYSSONNIER/REUTERS

**CET ÉTÉ,
LE LOT-ET-GARONNAIS
DE 26 ANS SAVOURE
LES MEILLEURES
SENSATIONS DE SA VIE.
SES CHRONOS RÉCENTS
L'ILLUSTRENT**

grandit à Prayssas, un village situé près d'Agen. Enfant, il s'essaie au football. A 8 ans, il rejoint un club d'athlétisme. Un peu par atavisme, peut-être : son père pratiquait le 800 m. Touche-à-tout, le garçon se spécialise sur le double tour de piste à l'adolescence. Les résultats sont prometteurs. Le voilà qui s'exile à Talence, où il rejoint un lycée sport-études.

En parallèle de sa scolarité, il monte sur ses premiers podiums et gagne des titres de champion de France, dans les catégories junior puis espoir. S'il décroche un bac scientifique, en 2019, et suit un di-

plôme universitaire de technologie en science et génie des matériaux, l'athlétisme devient vite sa principale occupation. En France, Gabriel Tual doit alors composer avec la concurrence redoutable de Benjamin Robert, qui le prive de quelques médailles d'or. Mais au niveau international, le Lot-et-Garonnais n'a pas son pareil pour réussir ses compétitions. Aux Jeux de Tokyo, en 2021, à 23 ans, il atteint la finale. Pas vraiment attendu à ce niveau, il termine septième.

L'année suivante, aux championnats du monde à Eugene (Etats-Unis), le voilà à nouveau finaliste, avec une sixième place. Son échec en demi-finale des Mondiaux de Budapest en 2023 fait figure d'exception. Pour son approche mentale, il se paie les services d'un préparateur, ex-arbitre de football. Ce soutien permet aussi à ce policier réserviste de mieux gérer certains rares creux, comme après sa fracture de la clavicule gauche lors d'un stage à Tignes (Savoie), en mars 2023.

« Capacité à partir vite »
« *Il est calme. Son relâchement est beau à voir. C'est un bel athlète* », le complimentait, début juillet, Benjamin Robert, son adversaire et coéquipier en équipe de France. Les deux coureurs présentent des profils différents : à « Bébér » l'accélération finale, à « Gab » la gestion plus raisonnée de l'effort soutenu. « *Il a cette capacité à partir vite, sans se mettre dans le rouge*, explique Benjamin Robert, et sur la fin de course, il peut avoir un peu plus de mal à mettre le kick. » Mais ce petit manque apparaît de moins en moins évident.

Avec ses nouvelles marques, Gabriel Tual incarne l'un des derniers espoirs de médailles françaises. Le plus sérieux, peut-être, aux côtés de Cyréna Samba-Mayela, qui disputera les demi-finales du 100 m haies, vendredi 9 août, et de Clément Ducos, qualifié pour la finale du 400 m haies, le même jour. Jusqu'à présent, aucun Bleu n'est monté sur un podium au Stade de France. Le demi-fondeur sent-il sur ses épaules le poids des attentes, alors que se dessine à l'horizon l'éventualité d'un zéro pointé ? « *Je me concentre d'abord sur moi* », évacue-t-il.

La formule relève de la litote. Ce serait le sommet de sa carrière, une joie en forme de soulagement pour l'athlétisme tricolore lors de ces Jeux, en même temps qu'une rareté historique. Le dernier et seul médaillé olympique français sur 800 m, Marcel Hansenne, est mort depuis 2002. Il avait pris le bronze aux Jeux de Londres, en 1948. Près de 680 kilomètres au sud-ouest de Paris, Prayssas, 983 habitants, espère bien lui trouver un successeur. Dans le village où a grandi Gabriel Tual avant que ses foulées ne l'emmenent ailleurs, un écran géant devrait être installé à la médiathèque communale, pour diffuser la finale de samedi. ■

YANN BOUCHEZ

POUR LE SPRINT TRICOLORE, L'ESPOIR EST DANS LES RELAIS

Avec les séries des 4 × 100 m femmes et hommes, les Bleus ont l'occasion de s'offrir un ou deux tickets pour les finales

À première vue, le paysage du sprint français ressemble à une morne plaine. Au début de l'été d'abord, les « vieilles » gloires se sont effacées. Fin juin, Christophe Lemaître, 34 ans, a annoncé sa retraite. Jimmy Vicaut n'a pas été sélectionné pour les Jeux. Depuis Londres, en 2012, c'est la première fois qu'une aventure olympique se déroule sans l'un des deux.

Autre « première » depuis les Jeux de 1932 : la France n'a pas présenté, chez les hommes, un seul sprinteur sur l'épreuve reine du 100 m. Le jeune Jeff Erius, 20 ans, a certes réalisé les minima olympiques, mais son solide 9 s 98, le 19 juillet à Albi, lors des championnats de France espoirs, a été couru trois semaines trop tard.

Sur la piste du Stade de France, Pablo Matéo n'a pas pu passer le premier tour ni les repêchages sur 200 m. Ryan Zézé, repêché, a échoué en demi-finales. Chez les

femmes, Gémima Joseph a été éliminée dès le premier tour du 100 m et en demi-finales du 200 m. Sur la ligne droite, aucune Française n'a couru sous les 11 s depuis Muriel Hurtis... en 2002.

Mais dans ce panorama tristounet pointe peut-être une infime lueur d'espoir. Avec les séries des 4 × 100 m femmes et hommes, qui commencent jeudi 8 août, les Bleus ont l'occasion de s'offrir un ou deux tickets en finale. Car les relais, cette drôle d'alchimie où il s'agit de se transmettre un bâton – le témoin –, en sprintant à 30 km/h, ne sont pas qu'une addition de chronos individuels. C'est un équilibre à trouver, un collectif à modeler dans un univers réputé pour ses ego. Une affaire d'opportunisme, aussi, dans des épreuves où les disqualifications ne sont pas rares et permettent à l'occasion de grimper sur un podium.

Voilà plus de deux ans que Richard Cursaz, nommé responsa-

ble du relais masculin au lendemain des Jeux de Tokyo, en 2021, s'attelle à la tâche pour, dit-il, « *se préparer à saisir une opportunité* ». Avec l'objectif d'un podium, « *bien évidemment* », même s'il est bien conscient qu'il faudrait que toutes les planètes s'alignent.

« Ne pas se frustrer »
Depuis deux ans, confronté à la « *fin d'une génération* », l'entraîneur a pris « *le pari de faire confiance à des jeunes* ». Il est convaincu que le relais a pris « *la bonne direction* ». Les résultats récents plaident plutôt pour lui. Malgré l'absence de « titulaires », la troisième place, derrière les Etats-Unis et le Canada, obtenue aux Bahamas, en mai, lors des relais mondiaux, a non seulement permis de se qualifier pour les JO, mais aussi d'engranger un peu d'assurance.

« *Nous ne sommes pas l'une des meilleures nations*, reconnaît Ri-

chard Cursaz. *Pourtant, on a été médaillés aux Bahamas, vice-champions d'Europe [en 2022] et sixièmes aux derniers championnats du monde [en 2023].* » Le technicien perçoit une progression.

Sans affoler les chronos, les championnats de France, à Angers, fin juin, ont montré une concurrence nationale accrue. A 23 ans, Pablo Matéo, qui s'entraîne aux Etats-Unis, a été sacré en 10 s 8 devant le précoce Jeff Erius (10 s 11). En tout, cinq coureurs – il faut rajouter Dylan Vermont, et les frères Zézé, Ryan et Méba-Mickaël – ont terminé sous la barre des 10 s 20. Tous ont été sélectionnés pour faire partie du relais aux Jeux. « *On n'a pas de performance de pointe, sous les 10 s, par contre, on a une densité entre 10 s 8 et 10 s 20*, analyse Richard Cursaz. *A l'époque de Christophe [Lemaître] et de Jimmy [Vicaut], les autres athlètes couraient en 10 s 30. On peut compter, avec cette densité.* »

Espérer une médaille reste tout de même une sacrée gageure. D'abord, parce que les Américains et les Jamaïcains paraissent intouchables – sauf « accident », ce qu'on ne peut jamais exclure en relais. Ensuite, parce qu'il faudra titiller, ou presque, le vieux record de France (37 s 79), établi en 1990 à Split (Croatie). A Rio, en 2016, comme Tokyo, en 2021, le podium s'est toujours joué en dessous de 38 secondes.

En 2012, à Londres, la médaille de bronze avait été remportée en 38 s 16... par la France, avec les apports de Lemaître et Vicaut. Mais à l'époque, il avait fallu se montrer très patient. Les Canadiens avaient été disqualifiés après la course... Des mois plus tard, les Américains avaient dû renoncer à leur médaille d'argent pour cause de dopage d'un des leurs (Tyson Gay).

Chez les femmes, le relais tricolore revient d'encore plus loin : l'âge d'or remonte à plus de vingt

ans. En 2004, Christine Arron, Muriel Hurtis et leurs coéquipières, sacrées championnes du monde à Paris l'année précédente, avaient accroché le bronze aux Jeux d'Athènes. Seule médaille olympique du 4 × 100 m féminin tricolore à ce jour.

Finalistes et septièmes à Tokyo, quatre Bleues du relais ont dû mettre leur carrière entre parenthèses après les derniers Jeux pour cause de grossesse, et deux autres en raison de blessures. En 2022 à Eugene (Etats-Unis), aux championnats du monde, la Fédération française d'athlétisme n'avait même pas jugé bon d'envoyer un 4 × 100 m féminin.

L'entraîneur a fixé une mission à ses sprinteuses : « *Faire ce qu'on sait faire et se faire plaisir. Pour ne pas se frustrer comme les années précédentes, où l'on réussissait en séries et on passait à côté en finale.* » ■

YANN BOUCHEZ



Cheick Cissé et Ruth Gbagbi, médaillés en or et en bronze aux JO de Rio, le 5 septembre 2016 à Abidjan (Côte d'Ivoire). SIA KAMBOU/AFP

LES DESTINS LIÉS DES IVOIRIENS CHEICK CISSÉ ET RUTH GBAGBI

TAEKWONDO Les deux combattants possèdent, à eux seuls, trois des quatre médailles olympiques de la Côte d’Ivoire. Stars dans leur pays, ils sont les étendards de la discipline, deuxième sport national derrière le football

Sweat à capuche jaune sur le dos, ordinateur sous le bras et écouteurs dans les oreilles, Cheick Cissé débarque à l’aéroport de Palma de Majorque, en Espagne, les yeux fatigués mais le sourire aux lèvres. Le seul champion olympique de l’histoire de la Côte d’Ivoire vient de passer, en mai, quelques jours à Toulouse pour accueillir son premier enfant. «*Il fallait être auprès de la maman, et là, c’est un grand soulagement !*» Mais le taekwondiste ivoirien n’a pas le temps d’en profiter plus longtemps.

Après une longue sieste et une courte nuit dans son petit appartement, il retrouve, dans le gymnase du Club Elite Taekwondo Ramos et Brigitte, Juan Antonio Ramos, son entraîneur espagnol depuis près de huit ans, et sa compatriote Ruth Gbagbi, double médaillée de bronze olympique. Elle revient d’un week-end à Paris, où elle vient d’assister au concert de la chanteuse américaine Taylor Swift en compagnie de la judokate française double championne olympique Clarisse Agbegnenou.

Les deux champions ivoiriens, qui représentent trois des quatre médailles olympiques de l’histoire de leur pays, se sont accordé une petite parenthèse avant d’entamer la dernière ligne droite de la préparation pour les Jeux olympiques de Paris, où les deux athlètes se savent attendus par tout un peuple. A l’entraînement, les grands cris de Cheick Cissé résonnent dans le gymnase majorquin. Des cris, appelés «*kiap*» dans le jargon du taekwondo. «*Je frappe à 1000 % et je crie pour faire ressortir l’énergie négative*», explique le numéro 1 mondial et champion du monde 2023 des plus de 87 kg, essoufflé, après une heure d’une séance de frappes.

A ses côtés, Ruth Gbagbi, qui combat chez les moins de 67 kg, est moins démonstrative, mais tout aussi motivée. Car la double médaillée de bronze aux JO et double championne du monde n’a plus qu’une chose en tête : l’or olympique à Paris, le 9 août. «*Je ne suis jamais rassasiée, je veux tout*

gagner», dit-elle. Son compatriote, lui, entre en lice le lendemain chez les plus de 80 kg.

Différents dans le style et le caractère, Cheick Cissé et Ruth Gbagbi, 30 ans tous les deux, suivent pourtant la même trajectoire. Ou presque. Le premier a grandi dans une fratrie de six enfants à Bouaké, la deuxième ville du pays, avant de déménager avec sa famille à Abidjan. Ruth Gbagbi, elle, est Abidjanaise. C’est dans la commune de Koumassi, dans la capitale économique ivoirienne, que les deux champions commencent leur histoire avec l’art martial. Cheick Cissé au sein du club Ineka, après quelques années à pratiquer le shotokan (art martial japonais), sur les conseils de son père. Ruth Gbagbi, elle, a fréquenté les voisins de La Source, un club qui a formé certains des champions de la discipline.

« Il ne sait pas tricher »

Tous deux rêvaient pourtant de devenir footballeurs. Mais la mère de Ruth Gbagbi, fatiguée de la voir traîner dans les rues, sécher les cours, jouer aux jeux vidéo et se bagarrer, lui a fait commencer, à 9 ans, ce sport réputé pour ses valeurs éducatives, pour qu’elle puisse «*prendre des coups*» et se «*canaliser*», relate la championne. «*Maintenant, elle est fière de moi*», ajoute-t-elle.

Pour Cheick Cissé, plutôt doué avec un ballon rond, selon ses dires, c’est une histoire familiale qui a failli le faire basculer du côté du foot. «*Les parents se sont séparés. Et Cheick est parti vivre avec sa*

mère à Yopougon [une commune d’Abidjan], à près de 30 kilomètres de son père, qui était resté à Koumassi, raconte Lucien Christian Kragbé, son maître durant toute son adolescence à Ineka. Là-bas, il s’est inscrit dans un club de foot, on a failli le perdre ! Il a fallu lutter chaque week-end pour qu’il vienne s’entraîner ici.»

Adolescents, les deux champions impressionnent. «*Ruth était au-dessus de la moyenne, elle préférait se battre contre les garçons, elle n’avait pas peur*», raconte maître Georges Mézi, qui entraîne encore plus d’une centaine d’enfants chaque semaine sur le sable et les dalles de béton de La Source. De son côté, Cheick Cissé grandit et prend en masse. «*Avec ces atouts, on s’est dit qu’on pouvait en faire un grand champion*, se souvient Lucien Christian Kragbé, encore très proche de l’athlète. Enfant, il était très taquin. Quand il n’était pas là, on sentait qu’il manquait quelque chose. C’est le prototype d’athlète que tout coach rêve d’avoir. Il ne sait pas tricher.» Les deux taekwondistes intègrent l’équipe nationale, ce qui finit de les convaincre de suivre la voie de cet art martial sud-coréen qui gagne en popularité dans le pays.

Ruth Gbagbi participe dès ses 18 ans aux Jeux de Londres, en 2012, où elle est rapidement éliminée. Elle remet ça quatre ans plus tard, à Rio, avec la délégation ivoirienne, dont fait partie Cheick Cissé. Les deux décrochent une médaille : l’or pour lui, le bronze pour elle. Après les Jeux, ils sont accueillis en héros à Abidjan.

Le Français Cyrian Ravet en bronze

Une médaille sans combattre. Le Français Cyrian Ravet a décroché, mercredi 7 août, la médaille de bronze des JO de Paris en – 58 kg, sans même porter un coup de pied. Son adversaire italien dans le match décisif ne s’étant pas présenté sur le tapis. Le combattant de 21 ans, sorti du repêchage, devait affronter Vito Dell’Aquila, champion olympique à Tokyo en 2021 et champion du monde en 2022, qui s’était incliné mercredi en demi-finales. Les raisons de son forfait n’ont pas été immédiatement données. Pratiquant le taekwondo depuis l’âge de 8 ans, Cyrian Ravet a vite démontré des qualités dans cette discipline. Précoce, il a été sacré champion d’Europe à 18 ans, en 2021, puis de nouveau l’année suivante.

SELON LES CHIFFRES DE LA FÉDÉRATION IVOIRIENNE, IL Y AURAIT 64 000 LICENCIÉS DANS LE PAYS, SOIT QUATRE FOIS PLUS QU’EN 2009

La performance de Cheick Cissé au Brésil lui permet de rejoindre l’entraîneur Juan Antonio Ramos, double champion du monde des – 58 kg en 1997 et 2007. Il sera rejoint l’année suivante par Ruth Gbagbi, après son tout premier titre mondial, obtenu en Corée du Sud. «*Une des raisons pour lesquelles j’ai rejoint l’Espagne, c’est l’exigence, la ponctualité, révèle Cheick Cissé. J’ai été champion olympique en Côte d’Ivoire, mais mon objectif n’était pas de devenir champion mais de le rester.*»

Bien que loin de leur pays, les deux champions ont suscité des vocations en Côte d’Ivoire, où ils sont des stars. Depuis les Jeux de Rio, les inscriptions dans les clubs ont bondi. Selon les chiffres de la fédération ivoirienne, il y aurait 64 000 licenciés dans le pays, soit quatre fois plus qu’en 2009. Ce qui fait de taekwondo le deuxième sport du pays après le football.

Si les deux athlètes devraient combattre encore quelques années, ils préparent la suite. Ruth Gbagbi souhaite fonder un centre de taekwondo à Abidjan. «*Pour partager mon expérience et tout ce que j’ai appris*», dit-elle. «*En Côte d’Ivoire, il faut professionnaliser, soutenir et bien encadrer les athlètes*», plaide-t-elle. Cheick Cissé, lui, a pris de l’avance : étudiant en ligne en école de commerce à Lyon, il est membre de la commission des athlètes de World Taekwondo. Il y défend les intérêts des sportifs et espère intégrer le CIO. «*L’idée, c’est de professionnaliser mon sport dans le pays*», explique-t-il lui aussi. Deux trajectoires parallèles, jusqu’au bout. ■

YUENN GOURLAY

UN VÉLODROME OLYMPIQUE AUX ACCENTS ANGLAIS

A Saint-Quentin-en-Yvelines, les Britanniques et les Australiens se font plus entendre que les Français

Il existe un lieu, dans ces Jeux olympiques, où l’on n’entend ni Johnny Hallyday, ni aucune voix française, d’ailleurs. A Saint-Quentin-en-Yvelines (Yvelines), le vélodrome est transformé en «*Commonwealth House*», avec un soupçon de touche orange et un petit carré tricolore, comme en terre étrangère. Le cyclisme sur piste a cessé d’être le royaume de France, et la chose se matérialise cruellement depuis l’ouverture des épreuves, lundi, sur la piste comme dans les tribunes.

Mardi, après une deuxième journée marquée par les performances australiennes, britanniques et néerlandaises, le DJ du vélodrome a lancé *Don’t Stop Believing* du groupe américain Journey. La tentative de karaoké a souligné que la semaine se déroulerait dans la langue de Chris Hoy, et non celle de Florian Rousseau.

Ce dernier, directeur de la performance olympique à la Fédération française de cyclisme (FFC), ne cachait pas sa déception, mardi. «*On a bien remarqué que les Britanniques avaient pris un peu possession du terrain*», a-t-il regretté, plein d’indulgence pour des fans français «*un peu fatigués, épuisés*» : «*On va espérer que le public se réveille. L’enjeu de compétition ne se situe pas là mais ça peut être un supplément d’âme dans la performance.*»

Des kangourous gonflables Las, le clan français a tout autant peiné à se faire entendre, pas aidé par les performances décevantes des pistards tricolores. Les entraîneurs déplorent un public «*timide*» et la rareté des drapeaux bleu-blanc-rouge, plus discrets que les Union Jack. Michel Callot, le président de la FFC, confirme des «*statistiques de répartition pas bonnes pour les Français*», malgré une légère supériorité numérique.

La différence est frappante avec les championnats du monde de 2022, dans la même enceinte, où une ambiance chaude avait accompagné les performances remarquables de Mathilde Gros, Benjamin Thomas et leurs compagnons. «*L’ambiance était au moins deux fois plus forte*», se souvient le sprinteur Sébastien Vigier. A ses côtés, Rayan Helal avance des pistes d’explication : le nombre de places assises, moins élevé du fait des contraintes olympiques, et «*l’accessibilité des places*». Les billets étaient parmi les plus chers des Jeux, à 100 euros minimum pour les finales.














Un coût plus facilement supportable pour les nations fortes de la piste, qui sont des pays riches. Un paramètre qu’avait sans doute en tête le comité d’organisation en fixant les prix. «*Je ne m’attendais pas à voir autant de drapeaux australiens mais c’est typique de notre pays, les gens se mobilisent pour les Jeux olympiques*», note le poursuiveur australien Sam Welsford, épaté de voir des kangourous gonflables secoués en tous sens.

La présence britannique est moins une surprise : depuis les Jeux de Londres en 2012, le vélodrome est synonyme de moisson de médailles pour le royaume. «*On adore la piste, les Français aussi, et le public est toujours super, même si parfois ils nous sifflent*, souligne le septuple champion olympique Jason Kenny, devenu entraîneur du sprint britannique. *On est à deux heures de chez nous, c’est ce qui se rapproche le plus de JO à domicile. Donc je ne suis pas surpris que les Britanniques aient traversé la Manche en masse pour venir ici.*» Une transhumance qui fait au moins un heureux côté français : le propriétaire du bar faisant face au vélodrome qui, mardi, deux heures après la fin des épreuves, avait plutôt des airs de pub londonien. ■

CLÉMENT GUILLLOU

Tableau des médailles

Par délégation, au 8 août, à 8 heures (heure de Paris)

Rang	Pays	 Or	 Argent	 Bronze	Total
1 ^{er}	 États-Unis	27	35	32	94
2 ^e	 Chine	25	23	17	65
3 ^e	 Australie	18	12	11	41
4 ^e	 France	13	17	21	51
5 ^e	 Royaume-Uni	12	17	20	49
6 ^e	 Corée du Sud	12	8	7	27
7 ^e	 Japon	12	6	13	31
8 ^e	 Italie	9	10	8	27
9 ^e	 Pays-Bas	9	5	6	20
10 ^e	 Allemagne	8	5	5	18

Retrouvez le calendrier et tous les résultats des Jeux olympiques sur le site du Monde

Infographie Le Monde

Source : Le Monde, données récoltées par Opta



CLAP DE DÉBUT... ET DE FIN POUR LE BREAKING

Cette discipline populaire, aux origines urbaines, vivra à Paris ses premiers et ses derniers instants olympiques

Le breaking sera l'une des étoiles filantes des Jeux olympiques (JO) de Paris. Par le moment de grâce qu'il promet dans l'arène de la Concorde, où des jeunes femmes et des jeunes hommes vont danser, vendredi 9 et samedi 10 août, au nom de l'olympisme et de la culture hip-hop. Par l'ambiance festive, au rythme de breaks mixés par un DJ, que cette discipline va porter auprès des milliers de spectateurs installés dans les gradins d'un parc urbain saisi par la fièvre des Jeux depuis deux semaines. Mais aussi parce que le breaking va connaître, dans la capitale française, ses premiers et ses derniers instants olympiques, une naissance et une disparition dans le même mouvement, l'ascension et la chute, le clap de début et celui de fin pour un sport qui ne figurera plus aux JO de Los Angeles, en 2028.

Il faut rembobiner la VHS sur laquelle les premières vidéos de breakdance s'étaient partagées, au siècle précédent. Les origines du breaking remontent au Bronx des années 1970 lorsque, à New York, s'invente le hip-hop. Un DJ passé à la postérité, Kool Herc, fait danser en jouant seulement avec les basses et les percussions, et en les répétant encore et encore, parce qu'il voit le plaisir des garçons et des filles devant lui. Des « breaks » qui donnent leurs noms aux breakdancers, appelés « B-boys » pour les hommes et « B-girls » pour les femmes.

C'est le début d'une histoire marquée par les métissages, les emprunts en tout genre, l'absence de règles comme règle principale. « La breakdance naît dans la rue et s'inspire des cultures du monde et des cultures populaires, raconte le danseur François Gautret, conservateur de plusieurs expositions sur le hip-hop à Paris. Dans les mouvements qui s'inventent avec le temps, on va retrouver des mélanges de danses latinas, des arts martiaux, des danses tribales, des danses indiennes, de la gestuelle de salsa, des gestuelles de clubs de boxe, avec des petits rebonds. »

L'artiste fait une pause dans la préparation d'un spectacle au premier étage du Théâtre du Châtelet. Ses mains dansent quand il parle. « Il y avait peu d'argent, il fallait effleurer le sol le moins possible pour ne pas abîmer les chaussures, ça coûtait cher, d'où le choix de beaucoup de danser sur les mains. La gestuelle s'est transformée, est devenue de plus en plus aérienne. Aujourd'hui, ce sont des hommes et des femmes volants », s'exclame-t-il. Le cinéma va très vite populariser cette danse qui bouscule les codes. Des films comme *Wild Style* ou *Beat Street* font découvrir les composantes du hip-hop. Au pied des immeubles, où l'on commence à se regrouper en cercle autour de ceux qui dansent et se lancent des défis. Et aussi à la télévision.

Pari osé

Alors chaîne publique, TF1 programme en 1984 une émission devenue culte, « H.I.P H.O.P », juste avant « Starsky et Hutch », le dimanche, avec un animateur noir, Sidney, qui parle de rap et de breakdance au grand public. Le mouvement est lancé et va conquérir progressivement des marques, des théâtres, des collectivités locales, des clubs de danse, des médias. « Le hip-hop s'est sans doute alors un peu perdu. A un moment, on le retrouvait partout, quand tu achetais de l'essence ou un appareil photo », poursuit François Gautret. Même le président François Mitterrand finit, en 1990, par être représenté par Plantu en une du *Monde* en chef d'Etat en sweat à capuche en train de danser et de faire des graffitis, c'est dire !

Le breaking aurait pu se contenter de demeurer une pratique culturelle désormais reconnue. Mais la danse a vu son destin sportif basculer en 2019. Le Comité international olympique (CIO) retient alors la proposition du comité d'organisation de Paris d'inscrire cette discipline parmi les sports urbains. « Un des enjeux, c'était aller chercher un public plus jeune, plus paritaire, qui n'avait pas la culture des Jeux », souligne Pierre Rabadan, ancien conseiller d'Anne Hidalgo, la maire de Paris, devenu ensuite son adjoint pour les sports.

Le pari est osé : des B-boys et des B-girls se livrant à des battles pacifiques sur le rythme de breaks mixés par un DJ. Du sport, vraiment ? Le choix est contesté,



Démonstration de breaking au parc urbain de la Concorde, à Paris, le 28 juillet. TERENCE BIKOUMOU POUR « LE MONDE »



L'équipe du Sénégal avec des enfants, au parc urbain de la Concorde, à Paris, le 7 août. LAURENCE GEAI/MYOP POUR « LE MONDE »

parfois durement. « J'accepterais que l'on perde contre le squash, mais contre la breakdance, c'est hallucinant », se désole ainsi, dans *L'Equipe*, en février 2019, un représentant de la Fédération française de billard. Les pratiquants du karaté, de leur côté, présents à Tokyo en 2021, se désolent de disparaître à Paris. La dure loi du sport, et du CIO.

La décision n'est pas évidente dans le milieu de la breakdance non plus. Comme pour le skateboard, par exemple, le projet heurte ceux qui préfèrent la liberté à la notoriété et craignent de perdre leur âme face à la puissance du CIO, des sponsors et de la télévision. « Notre entrée n'a pas fait l'unanimité, même au sein de la discipline, où il y a une ancienne génération qui craint pour la communauté, les codes, la culture hip-hop », relève Carlota Dudek, 21 ans, alias B-girl Carlota, une des candidates à une médaille olympique pour la France. « Dans la communauté breaking, on a tous un petit doute de savoir si notre discipline serait dénaturée. La chance, c'est qu'on a eu des précurseurs, des pionniers dans ce milieu qui nous ont bien représentés et qui ont réussi

**LE VIVIER DE
COMPÉTITEURS
ÉTAIT EXTRÊMEMENT
RÉDUIT POUR BÂTIR
UNE ÉQUIPE DE FRANCE
PERFORMANTE. TOUT
JUSTE UNE CENTAINE
D'ATHLÈTES**

à trouver une formule qui corresponde bien au sport et à l'essence du breaking », ajoute Gaëtan Alin, 35 ans, alias B-boy Laget, un des sélectionnés aux Jeux.

Tous n'ont pas suivi. Certains ont préféré rester dans l'univers culturel, avec des compagnies engagées parfois dans le monde entier. Par ailleurs, tout restait à inventer pour le breaking. « C'était une discipline qui n'était pas organisée de façon sportive. Il a fallu essayer de fédérer, d'aller chercher les meilleurs B-boys, les meilleures B-girls. Ça n'a pas été facile »,

rappelle le président de la Fédération française de danse, Charles Ferreira. La discipline est puissante sur le plan culturel, bien plus modeste sur le plan sportif. A peine 4000 ou 5000 licenciés – sur 16,5 millions de licences sportives en France – pour 50000 ou 60000 pratiquants, selon les chiffres donnés par la fédération.

Improvisation

Le vivier de compétiteurs était extrêmement réduit pour bâtir une équipe de France compétitive. Tout juste une centaine d'athlètes à l'échelle nationale pour affiner une sélection, dont une partie vivait grâce au statut d'intermittent du spectacle. « Ça nous est tombé dessus que le breaking faisait son entrée aux JO. Il a fallu très vite se préparer avec des B-boys et des B-girls qui n'ont pas forcément l'habitude de prendre des licences [sportives]. Il n'existait pas de circuit de compétition avec des championnats régionaux, un championnat de France, des championnats du monde ou quoi que ce soit », raconte Abdel Mustapha, 36 ans, le manager de l'équipe de France.

Les JO ont supposé d'accepter des règles nouvelles. Pour les compétitions, la Fédération internationale de danse a mis au point un système de rounds et de battles afin que les compétiteurs se rencontrent puis s'éliminent. Le principe est assez simple, la réalité plus complexe, avec neuf juges évaluant cinq critères principaux : la technique, le répertoire, l'exécution, l'originalité et la musicalité. Un peu comme la natation artistique ou la gymnastique rythmique.

Tout l'inverse dans la pratique. Les danseurs ne connaissent pas la musique sur laquelle ils doivent danser. Gaëtan Alin, passé par une école de cirque, l'athlétisme, la natation et le football avant de trouver son bonheur dans le breaking, s'en délecte : « On est dans une situation de battle. On est contre l'adversaire, la plupart des mouvements et la manière de danser seront dirigés contre cet adversaire, mais il y aura un petit moment pour le public, un petit moment pour les juges pour leur dire : "Vous avez vu ce que j'ai fait, prenez bien note !" »

L'improvisation est dans l'ADN de cette discipline. Sya Dembélé, alias B-girl Sissy, 16 ans, membre de l'équipe de France olympique, explique combien cela fonde la pratique et son succès : « C'est pour ça que, dans le break, il y a toujours des surprises. Selon la musique, ça peut changer le déroulé d'un battle. Moi, je sais que s'il y a une musique que j'aime bien, je vais super bien danser. » Les danseurs se préparent et l'improvisation est travaillée sans relâche à l'entraînement. D'autant que la capacité à ne pas se répéter, à proposer ce que les artistes athlètes appellent un « vocabulaire » de mouvements, est un critère majeur pour les juges.

Le chaudron de la Concorde va donner une image spectaculaire de la discipline, sans stress majeur pour les athlètes, assurent-ils. « Le public, ça fait complètement partie de la culture hip-hop. C'est une compétition interactive avec le public, comment on joue sur scène, comment on se déplace », relève Sofiane Kinzi, un des entraîneurs de l'équipe de France. L'ambiance joyeuse des rencontres depuis le début a beaucoup rassuré. Danis Civil, 35 ans, alias B-boy Dany Dann, un des favoris tricolores, l'exprime avec ses mots : « Je me laisse ce petit plaisir d'arriver, d'être comme un enfant à Disneyland ou au Parc Astérix et de me laisser emporter par l'ambiance, par la musique. » Le chaudron va donc s'enflammer. Puis le breaking olympique s'éteindra, samedi 10 août, quelques heures avant la flamme. ■

LUC BRONNER